

LES
PSAUMES
MÉDITÉS

Prix : 1 fr. 50 c.

PARIS
GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 4

—
1861

LES
PSAUMES MÉDITÉS.

LES
PSAUMES
MÉDITÉS

Prix : 1 fr. 50 c.

PARIS
GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, rue de la Paix, et rue Saint-Arnaud, 4.

—
1861

INTRODUCTION

Il n'est probablement pas de livre dans l'Ancien Testament qui ait fait naître autant de commentaires que celui des Psaumes. La littérature anglaise en fourmille ; les Allemands en ont écrit par centaines, et tout récemment encore, en France, il s'est trouvé des professeurs de lycée pour reproduire et commenter les chants sacrés d'Israël.

Après tant de travaux, comment oser reprendre encore cette œuvre accomplie par les hommes pieux et savants ? Comme cela peut sembler présomptueux, qu'on nous permette de nous disculper de ce tort apparent.

La plupart des commentateurs anglais voient avant tout dans les Psaumes un grand sujet : Jésus-Christ. Sous les titres de prophétie, de type, de double sens, ils retrouvent toute l'histoire du Sauveur dans celle de David.

Je n'ai qu'un mot à dire sur cette tendance. Si vous comparez ces commentateurs, vous les trouverez bien des fois en opposition. Chacun cherche dans le texte sacré, avant tout, ce qu'aucun de ses devanciers n'y a trouvé ; il se préoccupe plus (peut-être à son insu) de dire du nouveau que d'être dans le vrai.

Ce genre d'interprétation, qui semble d'abord n'être qu'une sage imitation de l'Épître aux Hébreux, nous paraît au contraire d'une grande témérité. Il décèle à nos yeux plus de confiance à l'imagination du commentateur qu'à l'inspiration de l'écrivain sacré. C'est dire que nous n'y sommes pas entré.

En Allemagne, au contraire, le livre des Psaumes a été étudié plus pour faire

de la science que de l'édification. On y a cherché les chants du patriote, un art poétique, voire même des règles de grammaire. On a tour à tour prouvé que ces cantiques étaient de David et qu'ils n'en étaient pas. Une allusion historique, un style plus ou moins vif, une expression ancienne ou moderne, un signe de musique, un rien, a parfois suffi pour prononcer que tel Psaume était d'une telle époque et d'un tel auteur ; comme pour un autre écrivain la même allusion, le même mot, le même style, le même signe, a prouvé le contraire. Un de ces commentateurs peut bien avoir dit juste ; mais lequel ? A tort ou à raison, j'ai pensé que le public français n'aurait guère la patience de les lire pour décider la question.

Parlerai-je maintenant de ces traductions poétiques, de ces commentaires littéraires, où David est d'autant plus admiré qu'il se rapproche plus de Virgile et d'Horace ? où l'on a voulu montrer que l'antiquité n'était pas aussi dépourvue de bon goût qu'auraient pu le penser nos poètes modernes ? Non. Moins

que les précédents, de tels écrivains risquaient de nous provoquer à l'imitation. L'auteur de ces lignes n'est ni un critique ni un philologue ; bien moins encore un littérateur. Il croirait perdre son temps et profaner son sujet en cherchant dans le livre sacré le passe-temps du bien dire.

Enfin d'autres commentateurs ont cherché dans les Psaumes de David l'histoire de leur auteur. Par l'étude attentive de chaque détail, ils sont arrivés avec plus ou moins de bonheur à reconstruire cette vie aventureuse et guerrière du roi berger. Une telle œuvre peut avoir son intérêt ; nous sommes loin de la déprécier ; mais nous ne la mentionnons que pour dire que ce n'est pas d'elle que nous nous sommes préoccupé.

Il y a dans les Psaumes, en dehors des faits historiques, des prophéties messianiques et des beautés littéraires, un sujet qui frappe quiconque ne se propose pas d'écrire. En simple lecteur, j'y ai vu un cœur ouvert devant Dieu, exposant ses craintes et ses espérances, racontant sa foi et ses doutes, priant,

pleurant, rendant grâces ; le cœur d'un homme qui, depuis quatre mille ans, fait vibrer celui des générations, diverses de siècles, de mœurs, de contrées. Je me suis dit qu'il y avait là un trésor à exploiter, non en littérateur, mais en chrétien ; non pour faire de la poésie ou de la science, mais pour faire du bien à ceux qui voudraient relire ce livre avec moi.

Je ne me propose donc qu'un seul but : étudier les besoins et les faiblesses de notre cœur dans celui de David, pour aller ensuite à la source où se désaltérait le Roi-Prophète, puiser pour le lecteur et pour moi-même lumière, force et consolation.

Est-ce à dire que j'éviterai toute excursion dans les divers champs que d'autres ont parcourus ? Non ; peut-être aurai-je plus d'une occasion de les traverser ; mais je demande la permission de m'en tenir en général à mon point de vue particulier, l'édification de mes frères par l'étude d'un cœur touché par la grâce de Dieu.

Si pour certains lecteurs, je ne suis pas allé

assez loin dans le sens mystique, pour d'autres, j'aurai le tort d'avoir outrepassé le rationnel. J'accepte ces deux accusations. Mais que ces derniers critiques veillent bien se rappeler que pour eux les Psaumes, sans méditations, n'eussent pas été plus rationnels que les Psaumes médités. Qu'ils veillent remarquer que ce sont des livres sans philosophie qui ont converti l'Eglise et moralisé le monde.

Ce travail ne porte que sur les trente premiers Psaumes. Peut-être un jour sera-t-il poussé plus loin. J'ai suivi l'excellente traduction de M. Perret-Gentil, excepté dans trois ou quatre passages où j'ai conservé quelques expressions d'Osterwald; et alors j'en ai toujours averti le lecteur.

LES

PSAUMES MÉDITÉS

PSAUME PREMIER.

Heureux l'homme qui ne suit point le conseil des impies,
et ne pratique point la voie des pécheurs,
et ne prend point place au cercle des moqueurs. (v. 1.)

Qui lira les Psaumes avec attention, ne tardera pas à découvrir que le caractère saillant de la poésie hébraïque est la répétition. Les vers n'y riment pas par les mots, mais par les pensées ; ce n'est pas le même son frappant deux fois l'oreille, c'est la même idée frappant deux fois l'esprit : semblable à l'écho qui répétant notre parole semble la confirmer, le parallélisme ramène sous deux formes la même vérité. On croirait que le poète israélite ait voulu suivre la loi de Moïse exi-

geant deux témoins pour toute déposition. De là résulte aussi plus de clarté ; c'est le diamant vu sous deux faces, jetant plus de feux, révélant mieux son prix. Ici, par exemple, l'expression : « le conseil des méchants » prend un sens plus précis dès qu'on y ajoute son pendant : « le banc des moqueurs, » et l'on comprend dès lors que pour le Psalmiste la moquerie est une méchanceté.

Oui, la moquerie est une méchanceté. Il est vrai que ceux qui l'emploient n'y voient qu'un jeu innocent de l'esprit. Mais qu'elle tombe sur eux, et vous les entendrez aussitôt s'indigner. Railler est le fait d'un lâche qui frappe, en feignant de jouer, d'un menteur qui veut paraître dédaigner le sérieux qui le condamnerait. On se moque quand on ne sait pas raisonner, quand on manque de la délicatesse d'esprit qui ménage la susceptibilité des faibles, quand enfin on a un cœur bas et haineux.

Jésus ne s'est jamais moqué de personne ; il n'a jamais fait une plaisanterie ; bien plus, nous ne voyons pas que Jésus ait jamais ri ! Quel sérieux cela ne suppose-t-il pas chez le chrétien ? Je comprends qu'on pleure à la

vue d'une faiblesse, d'une ignorance ; mais je trouve odieux qu'on se moque de qui vient de tomber.

En déclarant heureux celui qui ne s'asseoit pas au banc des moqueurs, le Psalmiste déclare malheureux quiconque y prend place. Malheureux d'abord par le mépris qu'il s'attire de notre part. Peut-être un sourire involontaire nous échappera-t-il en entendant ses railleries ; mais nous n'en mépriserons pas moins le moqueur. Malheureux, par le remords que ses paroles envenimées laissent dans son propre sein. Malheureux, enfin, par les répliques qu'il s'attire, répliques d'autant plus amères qu'elles tournent d'ordinaire contre lui les rires qu'il a voulu provoquer.

Mais qui fait son plaisir de la loi de l'Eternel,
et médite sa loi jour et nuit. (v. 2.)

En rapprochant ce verset du premier, on voit qu'il s'agit non du moqueur en général, mais du moqueur envers la loi de Dieu : du moqueur en religion.

Je disais tout-à-l'heure que la moquerie

1.

décèle l'absence de bonnes raisons ; et c'est sans doute ce qui nous explique que la foi soit le but le plus ordinaire de la raillerie des ignorants. C'est surtout dans une taverne, dans un bouge, qu'on se moque de la religion. Cette triste coïncidence a du moins l'avantage de nous révéler ce que vaut l'incrédulité.

Réduite à son expression la plus brève, la pensée du Psalmiste est celle-ci : « Bienheureux qui médite la loi de Dieu. » C'est pour goûter ce bonheur en le partageant avec mes frères, que j'entreprends aujourd'hui la méditation des Psaumes. Remarquez que David ne dit pas : Heureux celui qui lit, mais heureux celui qui médite la loi de l'Éternel. Lire sert de peu ; méditer seul est profitable. Lire le matin sans y songer le jour, lire encore le soir pour ensuite s'endormir, n'aboutit qu'à rendre plus coupable le lecteur oublieux. La Parole divine mérite d'être méditée nuit et jour, c'est-à-dire constamment. Elle doit nous nourrir comme le pain nourrit le corps : ainsi ses pensées deviennent la substance de notre âme. Et qu'on ne dise pas cette tension de l'esprit impossible dans une journée, déjà chargée d'affaires matérielles. Non ; on peut

méditer la loi de Dieu tout en livrant ses mains au travail, ses pieds à la marche ; comme chaque jour en travaillant et marchant, nous songeons à tel projet, tel désir, telle passion. Il suffit pour cela de réserver à la seule chose nécessaire les heures et les forces que nous donnons aux choses superflues. Ce n'est pas le temps, c'est la volonté qui nous manque pour sonder la loi de Dieu. Heureux celui qui s'entretient ainsi avec le Créateur de l'univers et cause familièrement avec lui du ciel et de l'éternité.

Il est comme un arbre planté près d'une eau courante,
qui donne son fruit en sa saison,
et dont la feuille ne se flétrit point :
tout ce qu'il fait, est suivi de succès. (v. 3.)

Que cette image est à la fois vive, gracieuse et juste ! Il faut avoir vécu dans les régions du soleil pour savoir combien précieux est un simple filet d'eau coulant auprès d'un arbre. J'ai vu là deux oliviers voisins ; l'un pâle et maigre, l'autre touffu et verdoyant ; le premier sans bourgeons, le second couvert de fruits. D'où venait ce contraste ? Un peu d'eau filtrait à la racine de l'un ; un

sol brûlant desséchait le pied de l'autre. Telle est l'eau vivifiante de la parole sainte qu'elle coule en nous, et tout notre être reverdit. Une source surgit en nous; des fleuves d'eau vive en découlent, et nous nous sentons désaltérés pour la vie et pour l'éternité. Bienheureux prodige ! Une promesse évangélique tombe sur nos cœurs, y est reçue avec foi; et aussitôt la paix s'établit dans notre âme, la joie accompagne notre vie, l'espérance traverse avec nous la tombe ! Quelle parole humaine produisit jamais de tels effets ?

« Tout ce que fait un tel homme, est-il dit, sera couronné de succès. » Il serait superflu d'ajouter qu'il ne s'agit pas plus ici de succès mondains que d'un arbre matériel et que d'un courant d'eau terrestre. Le succès promis s'obtiendra bien ici-bas ; mais il sera spirituel ; c'est une paix intérieure, une joie secrète, une vie en Dieu. Or la vie en Dieu, ce succès moral ne dépasse-t-il pas tous les triomphes de la chair ? La possession des biens visibles n'a-t-elle pas finalement pour but la satisfaction de l'âme ? Et si je parviens à cette satisfaction par la foi, ne sera-ce pas un gain réel qu'être dispensé de

courir à sa recherche dans des richesses chanceuses, dans une gloire incertaine ? Oui, la simple réflexion enseigne ce qu'affirme l'Apôtre: « La piété a les promesses du temps présent comme celles de la vie avenir. »

Tels ne sont point les impies ;
mais ils sont comme la balle dissipée par le vent. (v. 4.)

Le méchant, le moqueur, ici nommé l'impie, sachons le reconnaître, peut aussi prospérer ; mais c'est la prospérité de la paille dépouillée du maigre grain de cette courte vie, ce n'est plus que la balle, quelques instants agitée sur l'aire de ce monde, puis emportée par le vent de la mort.

Si la félicité de l'incrédule était réelle, ne fût-ce que sur la terre, on pourrait traiter de vaine imagination notre espérance de bonheur dans les cieux. Mais non, cet incrédule n'est pas même heureux ici-bas. Pauvre, souffrant, méprisé, il murmure. Riche en santé, honoré, il se dégoûte ou se lasse. Se déclara-t-il un moment satisfait, il ne saurait prolonger cet instant fugitif ; tout lui parle de chances funestes, d'incertitude, de vieillesse,

de mort. En vain il se débat, cette sombre perspective est toujours plus rapprochée, et seule, elle suffit à empoisonner les plaisirs. Toute jouissance charnelle s'émousse avec les sens, tarit avec l'âge ; pressée, elle provoque le dégoût. Ce sont là des lieux communs, je le reconnais ; et c'est précisément ce qui m'en garantit la vérité.

Aussi ne tiennent-ils pas devant le jugement,
non plus que les pécheurs dans l'assemblée des justes. (v. 5.)

On s'étonne quelquefois que la vie éternelle ne soit pas plus souvent mentionnée dans l'Ancien Testament. Quant à moi je m'en réjouis, car je vois dans ce silence une preuve nouvelle de la sincérité de la révélation juive. Supposez un moment que Moïse se fût donné lui-même la mission qu'il dit lui venir de Dieu, supposez que l'ambition de se faire conducteur d'un peuple l'eût seule inspiré, supposez enfin que cette providence toute spéciale promise à Israël ne fût qu'un leurre ; comment Moïse, habile imposteur, n'a-t-il pas eu la sagesse des imposteurs les plus vulgaires, de se faire obéir par

la perspective des rémunérations qui, ajournées à la vie future, ne pouvaient être démenties? Quoi de plus facile pour le législateur des Hébreux que d'emprunter le dogme d'une autre vie aux prêtres égyptiens? Et cependant il ne l'a pas fait! Il n'estimait donc pas avoir besoin de ce ressort politique; il comptait donc sur des punitions et des récompenses providentielles dès ce monde; en d'autres termes, il se reposait sur Dieu pour sanctionner ses menaces et ses promesses ici-bas. Ce n'est pas à dire que la notion d'un avenir fût inconnue ni à Moïse ni aux Hébreux; mais ce peuple de *col roide* était peu sensible à des espérances et à des craintes si lointaines; il lui fallait des coups de verge ou des bénédictions immédiates pour le persuader: ainsi la manne, l'eau du rocher, les serpents du désert et le gouffre d'Abiram!

Oui, la foi en une vie à venir est sous-entendue dans l'Ancien Testament; elle s'y montre par allusion plutôt que par enseignement. Tel est le cas dans le passage que nous étudions. De quel « jugement » peut-il s'agir ici, sinon du jugement final? et de

quelle assemblée de justes, si ce n'est de celle formée dans les cieux ? Il ne peut être question d'un tribunal humain, car l'Eternel y préside, ni d'une assemblée terrestre, car où trouver « une réunion de justes » ici-bas ? Il faut traverser la tombe pour la rencontrer.

Si nous cherchions bien et si nous regardions de près, nous verrions la vie future mentionnée dans mille autres passages de l'Ancien Testament. Et qu'auraient importé aux contemporains d'Esaïe toutes les promesses d'un Messie qui ne devait venir que cinq cents ans plus tard, s'ils n'avaient pas dû profiter de sa venue dans la Canaan céleste ? Quelle moquerie si les patriarches n'avaient eu d'autres bénédictions que celles qui tomberaient sur les nations païennes deux ou trois mille ans après leur mort ! Mais admettez que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, déjà partis, soit en même temps le Dieu des nations à naître, c'est-à-dire admettez que le Créateur recueille près de lui les pères en attendant les enfants, et vous comprendrez qu'il puisse réjouir le cœur des patriarches par la pensée que plus tard ils contempleront du haut des cieux les bénédictions répandues sur leurs descendants.

Car l'Eternel a l'œil sur la voie des justes ;
mais la voie des impies mène à la ruine. (v. 6.)

Cette dernière pensée n'est vraie dans toute sa généralité qu'en admettant une vie au-delà de la tombe ; David devait le voir aussi bien que nous.

PSAUME II.

Pourquoi cette rumeur dans les nations,
et chez les peuples, ces complots inutiles,
cette levée des rois de la terre,
et ces princes en conseil assemblés
contre l'Éternel et contre son Oint ?
Rompons leurs fers,
et secouons leurs chaînes ! » [*disent-ils.*] (v. 1. à 3.)

Qu'un peuple se vante de vaincre un autre peuple, un prince un autre prince, je le comprends ; c'est la chair contre la chair, la poussière contre la poussière ; si l'agresseur est faible, son adversaire est faible aussi. Mais que toutes les nations réunies à tous les monarques luttent contre le Créateur, voilà ce qui, vu de sang-froid, paraîtra toujours une folie ; et l'on ne se représentera jamais les hommes sensés lançant leurs dards vers le ciel d'où l'Éternel peut lancer la foudre ! Pour que des peuples et des rois aient jamais levé la main contre le Créateur,

il faut qu'ils l'aient fait sans le savoir. Il faudrait être fou pour lutter contre Dieu, le sachant et le voulant.

Que penser donc des nations et des princes qui s'assemblent, délibèrent et disent en parlant de ce Dieu et de son Oint : « Rompons leurs liens, brisons leurs chaînes ? » de tels peuples, de tels rois ne peuvent être que des insensés !

Hélas, ces insensés c'est nous-mêmes qui, chaque jour, résistons à notre Créateur. Il est là dans son Evangile, là dans notre conscience ; ne luttons-nous pas sans cesse contre lui ? ne résistons-nous pas à ses ordres, à ses impulsions ? Parce que nous n'avons pas un glaive à la main, notre révolte est-elle moins réelle, moins coupable, moins folle ? Elle est si réelle, que nous l'avouons nous-mêmes dès que la passion est satisfaite et que vient le dégoût ! Elle est si coupable, qu'elle nous arrache parfois des larmes amères ! Elle est si folle, qu'à l'heure du remords nous voudrions avoir les pieds et les mains liés pour n'y plus revenir !

Sur son trône dans les cieux il se rit,
le Seigneur se raille d'eux. (v. 4.)

Dans la faiblesse de nos conceptions et la pauvreté des langues humaines, nous en sommes réduits à attribuer à Dieu nos propres sentiments. Nous lui donnons même notre corps, nos membres, notre sourire ou notre face irritée pour peindre ses dispositions à notre égard. Un guerrier puissant, placé au sommet d'une forteresse de rochers, se rirait des efforts d'un enfant efflorant de son ongle le granit de la base pour ruiner l'immense édifice. De même l'Éternel au sommet des cieux se rit des vaines tentatives du vermisseau humain qui du fond de sa poussière redresse une tête arrogante, qu'un brin d'herbe cache, qu'un peu de vent peut courber. Mais toutes ces images restent au-dessous de la réalité. Rien ne peindra jamais l'immuable volonté de Dieu, rien ne fera bien comprendre le néant de nos forces, pour l'altérer. Et cependant c'est en traitant Dieu comme un homme, en nous persuadant qu'il ne nous voit pas dans les ténèbres, qu'il ne lit pas dans nos cœur et que finalement il reniera ses desseins plutôt que de nous

frapper, que nous parvenons à nous étourdir sur le résultat de nos résistances, comme si l'Eternel pouvait changer !

Puis il leur parle dans sa colère,
et par son courroux il les épouvante. (v. 5.)

Pour ouïr Dieu parler dans sa colère, pour être frappé de terreur par ses menaces, il n'est besoin ni d'entendre la foudre ni d'assister au jugement dernier. Il n'est pas même nécessaire d'ouvrir sa Parole. Il suffit de tomber malade, d'avoir peur de la mort. Il suffit d'un échec dans nos projets, d'une humiliation devant le monde, pour nous attrister. Alors tout nous paraît châtiment, colère, condamnation ; alors pour apaiser notre Dieu, nous promettons de mieux faire, et notre fidélité dure autant que notre peur.

Moi-même j'ai oint mon Roi
sur Sion ma montagne sainte ! (v. 6.)

Ce qui rassure David, c'est que son sacre s'est accompli sur la montagne sainte. Et en effet toutes les fois que nous pourrons nous dire que notre œuvre est de Dieu, que

nous n'aspirons au succès que par des moyens légitimes, nous serons rassurés, dussions-nous ne jamais réussir. Ce qui nous trouble, c'est la pensée que nous ne sommes pas dans le devoir. Dès lors un simple faux pas nous présage une catastrophe finale. Tenons-nous donc aussi sur la sainte colline, Sinaï ou Golgotha, et nous ne craignons plus, dût le sol trembler sous la foudre, s'ouvrir au sein des ténèbres ou s'engloutir sous un déluge. Celui qui a créé les flots peut encore nous envoyer l'arche ; et dût la vague nous emporter, ce ne serait que pour nous déposer sur le rivage de l'éternité, aux pieds de notre Sauveur, désormais paisibles et bienheureux.

— Que je redise le décret :
L'Éternel m'a dit : Tu es mon fils.
en ce jour je t'ai engendré. (v. 7.)

David, élu roi par le peuple, ou élevé par ses propres forces, aurait pu craindre que ce peuple ne vint à changer, et ses forces à faiblir. Mais non ; il est l'oïnt du Seigneur. Son Père céleste l'a nommé son fils, Il l'a engendré ; non jadis dans le sein de sa mère,

mais aujourd'hui sur Sion. Quand, dans un ordre de choses différent, nous pouvons dire : c'est Dieu lui-même qui m'a créé une seconde fois ; il m'a donné un nouveau cœur, et adopté pour son enfant ; alors une inébranlable assurance donne de la rectitude à notre vie : nous ne craignons plus un passé pardonné, un présent protégé, un avenir entouré de promesses. Si nous tombons, c'est pour nous relever aussitôt ; si nous nous sentons faibles, nous savons que sa grâce nous suffira, et quoi qu'il arrive, nous avons l'assurance intime de ne rencontrer au terme qu'un père ouvrant ses bras à des fils créés par sa puissance, adoptés par sa grâce. Notre vie spirituelle ne peut tarir, elle coule d'une source éternelle et d'une immuable volonté.

Demande moi,
et je te donnerai les nations en héritage,
et en propriété les extrémités de la terre (v. 8.).

On le sait, ce Psaume écrit par David sur lui-même est appliqué par les apôtres à Jésus-Christ ; mais ce n'est pas pour faire de l'apologétique auprès des incrédules, que nous étudions ici les Psaumes, c'est pour

contribuer à l'édification des croyants. Or, à ce point de vue, ce passage s'applique à nous-mêmes ; comme David, comme Christ, le simple enfant de Dieu peut affirmer qu'il lui suffit de demander pour obtenir les grâces dont il a besoin. Il ne demandera pas à dominer les nations, à posséder les bouts de la terre ; non, il lui faut plus : il aspire à régner au milieu des anges, à posséder les cieux. Le plus puissant monarque ici-bas ne jouit de son royaume que selon ses propres dispositions morales. Si son cœur est triste, son caractère soupçonneux, toutes ses armées ne sauraient le rassurer. Toutes ses forces ne lui paraîtront une garantie de son règne que dans la mesure où son âme sera paisible. Or cette sécurité, voilà précisément ce que Dieu donne au chrétien : son cœur est ouvert à la foi, à l'espérance, à la charité. Dans cet état d'esprit, il jouit des plus petits biens d'ici-bas, lui, assuré des biens d'en-haut. Qu'importe au voyageur qui entrevoit déjà sa patrie, d'y tendre par un sentier plus ou moins étroit ? Le terme est en vue, la fatigue va finir ; il possède par anticipation le royaume des cieux.

Tu les briseras d'un sceptre de fer,
comme un vase de potier, tu les mettras en pièces. (v. 9.)

Les nations ici mises sous la dépendance de David, sont les adversaires de son règne. Les frapper d'un sceptre de fer, les briser comme un vase, c'est les soumettre complètement à son pouvoir; c'est régner sur elles sans entrave ni contestation. Tel est le bonheur auquel aspire le chrétien, c'est de n'avoir plus à lutter ni contre les hommes, ni contre lui-même. Ces combats, au dehors et au dedans, ces ennemis charnels ou spirituels qui s'élèvent, quand on s'y attend le moins, voilà ce qui rend cette vie amère. Soyez bons envers vos frères, vigilants sur vous-mêmes, vous ne sauriez répondre encore que ces frères par vous obligés, ces passions en vous domptées ne se redresseront pas subitement contre vous. Il vous faudra reprendre les armes et combattre lorsque vous auriez voulu vivre en paix. Cette vie est un train de guerre. Encore un jour de courage, de vigilance, de prière; encore un jour et le combat sera fini. Nous posséderons mieux que les bouts de la terre, mieux que des na-

tions; nous serons maîtres de nous-mêmes et nous hériterons des cieux.

Maintenant, ô rois, devenez sages,
soyez avertis juges de la terre. (v. 10.)

Cette leçon ne s'adresse pas seulement aux peuples vaincus, et aux rois renversés par David; mais à tous ceux qui à l'avenir devaient lire cet avertissement. C'était leur dire: vous aussi serez vaincus, si vous luttez contre l'Éternel et contre son Oint. L'histoire a vérifié cette menace. Tout ce qui s'est opposé au Christ a succombé: Hérode et Pilate, Tibère et Néron. Plus tard les rois païens ou barbares, un Constantin, un Clovis, ont dû fléchir le genou devant celui qu'ils avaient insulté; dans les temps modernes, les empires prospèrent ou s'abaissent dans la mesure où ils honorent Jésus-Christ. Ceux qui l'ont méconnu tombent; ceux qui s'en éloignent chancellent; ceux qui se nourrissent de sa Parole triomphent. Où l'on a consenti à se laisser instruire par cette Parole, brillent la lumière, la civilisation, la moralité; où l'on a refusé ses leçons, s'étendent les ténèbres et les vices précurseurs de la ruine

des nations. « O rois, devenez sages ; soyez avertis, juges de la terre ! »

Servez l'Éternel avec crainte,
et égayez vous avec tremblement. (v. 11.)

Les deux moitiés de ce verset semblent se contredire : comment à la fois servir avec crainte et s'égayer ? Remarquez d'abord que craindre Dieu désigne dans l'Ancien Testament ce qui dans le Nouveau se traduirait par honorer, adorer le Seigneur ; or adorer avec joie n'implique pas contradiction ; mais il reste à expliquer la dernière parole : égayez-vous avec tremblement.

Ailleurs que dans la Bible et prises isolément, les expressions se réjouir, s'égayer apportent à l'esprit l'idée des plaisirs terrestres, charnels ; j'ai presque dit coupables. Hélas ! c'est ainsi que notre cœur naturel comprend la félicité. Cependant il y a dans l'adoration de Dieu une joie très-réelle, bien que différente de celle du monde, et c'est pour la caractériser que le Psalmiste nous dit égayez-vous avec tremblement. C'est le tremblement de la vénération, de la reconnaissance, de l'amour. Celui qui aime peut

avec bonheur trembler dans l'appréhension de ne pas faire assez bien pour plaire à l'être aimé, et c'est ici le sentiment qu'on nous demande envers Dieu.

Baisez le Fils de peur qu'Il ne s'irrite,
 et que vous ne vous perdiez en suivant votre voie.
 Car un instant encore et sa colère s'allume.
 Heureux tous ceux qui mettent en lui toute leur confiance.
 (v. 12.)

Les menaces de Dieu ont pour but le plus prochain de nous attirer à lui. C'est une main levée, mais levée pour appeler avant de frapper. Ainsi dans ce Psaume, après avoir fait sentir la folie qu'il y aurait de résister à l'Éternel et avoir menacé de la colère divine, David invite de la part de son Maître tout rebelle à venir se ranger auprès de Dieu. Voilà bien le caractère miséricordieux d'un père : il emploie tout, même la verge destinée à châtier pour ramener au bien ses enfants révoltés. Toutes les religions humaines n'ont su voir dans la souffrance qu'un châtement ; notre révélation seule a su nous y montrer un rappel vers le Seigneur.

PSAUME III.

Être injustement persécuté par des inconnus est déjà une épreuve bien dure ; l'être par d'anciens amis est une douleur plus cuisante encore. Mais être persécuté par son propre fils, être chassé par celui qu'on a nourri, instruit, aimé, qu'on aime encore ; savoir que l'être qui reçut de nous la vie veut nous donner la mort, ah ! c'est un état d'âme qu'aucune langue ne saurait exprimer ! Telle est cependant la position de David fuyant devant son fils Absalom. Si nous pouvions mêler l'histoire à ce cantique, nous serions profondément émus en voyant ce père se retirer devant l'enfant qu'il veut sauver, pleurer au milieu du peuple au lieu de se défendre, accepter les insultes de Simhi à la pensée que le fruit de ses entrailles fait pire en menaçant sa vie ; recommander à ses soldats qui vont comprimer la révolte,

2.

d'épargner son bien-aimé, et quand enfin la mort d'Absalom lui est connue, monter dans la chambre haute, brisé par la douleur, inondé de larmes, et s'écrier : « Mon fils Absalom, plutôt à Dieu que je fusse mort à ta place ! Absalom, mon fils, mon fils ! » Comme on reconnaît bien là le père qui, dans le Psaume composé à l'occasion de cette révolte, ne nomme pas même le révolté, le père détrôné qui parle de ses adversaires sans parler de leur chef parce que ce chef est son enfant !

Cantique de David, quand il fuyait devant Absalom, son fils.
 O Eternel, que mes ennemis sont nombreux !
 en nombre ils se lèvent contre moi !
 Leur foule dit de moi :
 « Il n'est par-devers Dieu point de salut pour lui. » (Pause.)
 (v. 1 à 3.)

David, abandonné de son peuple, insulté par Simhi, poursuivi par son fils, s'enfuit en pleurant vers le désert ; et parce que ses maux sont en grand nombre, la foule en conclut que l'Eternel est contre lui. Le raisonnement du vulgaire n'a pas changé depuis le temps du Roi-Prophète. Qu'un homme

soit atteint par une suite de revers, et on ne tarde pas à penser que Dieu lui est contraire. Si nous étions cet infortuné, nous accuserions le sort ; mais cet homme est autre que nous, dès lors c'est en lui-même que nous cherchons la cause de son malheur. Ainsi nous prenons parti pour ou contre l'Éternel, selon qu'il frappe sur nous-mêmes ou sur autrui !

Sachons donc user pour tous de la même mesure. Si des catastrophes répétées ne prouvent rien contre nous, prouvent-elles plus contre nos frères ? Dieu n'a renversé David de son trône que pour l'y rétablir ; aujourd'hui comme alors il éprouve ceux qu'il aime. Les Prophètes et les Apôtres ont été persécutés ; ne condamnons pas ceux qui le sont encore et ne nous affligeons pas de l'être nous-mêmes, si du moins nous pouvons affirmer que ce soit pour la cause du Seigneur.

Mais tu es, ô Éternel, le bouclier qui me couvre,
tu es ma gloire, c'est toi qui tiens ma tête levée. (v. 4.)

Un croyant persécuté nous parle ici de

« sa gloire » et de sa « tête levée ; » cela paraît étrange, et toutefois chez David ce sentiment ne saurait être blâmé. Un ami de Dieu peut être appelé à céder la place à ses adversaires, à fuir leur inimitié, et cependant se sentir fier et heureux d'être l'ami de Dieu. Rester calme, actif, triomphant, même sous la persécution et le mépris du monde, est le privilège des chrétiens. Sans doute ceux de la primitive Eglise se rendaient agréables au peuple en même temps qu'ils plaisaient à leur Maître. Mais nous savons aussi qu'on ne peut chercher la gloire qui vient des hommes et celle qui vient de Dieu ; et si l'incrédule et le méchant nous refusent leur approbation, nous n'en lèverons pas moins radieuse une tête couverte par le bouclier du Seigneur.

De ma voix j'invoque l'Eternel
et Il me répond de sa montagne sainte. (Pause.) (v. 5.)

Nous avons fait la douce expérience de David, d'invoquer l'Eternel et d'en être exaucés. Pourquoi cette expérience ne nous soutient-elle pas ? Celui qui nous a entendus

une fois ne le peut-il plus une seconde ? et s'il refuse de répondre, ne serait-ce pas que nous l'avons mal prié ? prié pour obtenir des biens dangereux ? prié pour satisfaire nos convoitises ? prié sans ardeur, sans amour, par pure forme, par habitude ? Nous prions mal ; dès lors ne pas nous exaucer c'est nous faire du bien. Remarquons de quel lieu Dieu répond : c'est « de sa montagne sainte ; » d'un tel lieu, Il ne peut nous envoyer que la sainteté. Est-ce bien là ce que nous lui demandons ?

Je me couche et je m'endors ;
je m'éveille, car l'Éternel est mon soutien. (v. 6.)

David dort paisible, au milieu d'une fuite, poursuivi par une armée, détrôné par son enfant... A ce signe on reconnaît que « l'Éternel est son soutien. » C'est le sommeil du Juste. D'où vient donc que les contrariétés pendant le jour troublent si facilement notre repos durant la nuit ? Ne serait-ce pas que nos projets, nos désirs, nos œuvres ne reposent pas assez exclusivement sur Dieu ? Si nous ne voulions que ce qu'il veut, serions-

nous réveillés par la crainte des événements ? La pensée que le Tout-Puissant veille ne nous suffirait-elle pas pour nous rendormir ? Nous aurions moins d'insomnies si nous estimions que l'Eternel nous soutient. Veillons sur nos œuvres de la journée, et nous retrouverons le repos de la nuit.

Je suis sans peur devant des milliers d'hommes
contre moi campés de toutes parts. (v. 7.)

Voilà bien l'état d'âme du croyant : sans peur devant des milliers d'ennemis ; sans crainte devant l'infortune ; sans terreur devant la mort. Cette bienheureuse disposition d'esprit vaut mieux que des trésors et des armées. Nous guérir de la peur est le premier service que nous rend l'Évangile. Doublez les biens de l'incrédule, vous ne ferez que changer la nature de ses soucis : hier il craignait de manquer de pain, aujourd'hui il craint de manquer de grenier. Son imagination ne lui montre plus la misère et son hideux cortège ; elle lui fait redouter le larron, la révolte, l'incendie venant au milieu de la nuit. Faites-en un roi, donnez-lui des gardes,

il aura peur encore de la foudre et se réfugierait tremblant dans les souterrains de son palais. Rien ne guérit l'homme de la crainte, sinon de se savoir l'ami de Dieu.

Sus ! Eternel ! sauve-moi, mon Dieu !
car tu romps la mâchoire à tous mes ennemis,
et tu brises les dents des impies. (v. 8.)

On s'étonne parfois que David invoque Dieu contre ses adversaires ou se réjouisse de leur ruine. En nous limitant à ce passage, nous pourrions répondre que David n'exprime ici aucun vœu contre ses ennemis ; il énonce simplement que l'Eternel les a détruits. Mais, nous le reconnaissons, dans d'autres Psaumes, David va jusqu'à prononcer des imprécations. Dans chacun de ces cas particuliers il y aura sans doute une réponse spéciale à faire. Nous nous bornerons donc à remarquer ici qu'en général le Roi-Prophète ne voit pas tant dans ceux contre lesquels il prie les adversaires de sa personne, que ceux du roi d'Israël, l'Oint du Seigneur. Aussi le Psalmiste les nomme-t-il indifféremment ses ennemis ou des impies,

ses ennemis, ou ceux de l'Éternel. Il ne demande pas leur ruine, mais la ruine de leur force, dont « les dents » sont ici le symbole. Si David avait pu les convertir, il l'eût fait avec joie. Il leur eût pardonné comme dans cette fuite il pardonne à Simhi, le maudissant parce qu'il suppose ces malédictions un châtement voulu de Dieu. Un jour David poursuivi se cache dans une grotte où, sans le savoir, Saül vient tomber entre ses mains. Pour témoigner de ses nobles sentiments, le jeune homme tranche de son glaive le pan du manteau de son ennemi et lui laisse la vie et la liberté. Plus tard, roi tout-puissant, il reçoit à sa table et traite comme un de ses enfants le petit-fils disgracié de son éternel persécuteur. Soyons donc moins sévères envers le Psalmiste, et sachons éclaircir le sens équivoque de ses paroles de vengeance par le sens évident de ses actes de générosité. Du moins suspendons notre jugement sur des mots qui, pour être excusés, n'ont besoin que d'être mieux compris.

Le salut vient de l'Eternel !

Que ta bénédiction soit sur ton peuple ! (Pause.) (v. 9).

Ce dernier verset justifie notre dernière pensée. Ce n'est pas pour lui, c'est pour Israël que David se prévaut de la bienveillance divine. A peine a-t-il proclamé que « le salut vient de l'Eternel, » qu'il invoque son Sauveur pour cette même nation révoltée contre lui. David distingue donc ici entre les chefs qui égarent la foule et cette foule égarée ; s'il veut que Dieu brise la puissance des impies, c'est afin de bénir le peuple instrument aveugle de leur ambition. A l'exemple de David, pardonnons à ceux qui en veulent notre vie, comme Saül, à ceux qui nous maudissent, comme Simhi ; recueillons ensuite à notre table les descendants pauvres de nos anciens adversaires tels que Méphiboseth, et alors nous ne serons pas loin d'excuser chez le Roi-Prophète des paroles que lui-même n'a pas cru condamnables, ou dont il a dit : « Eternel, pardonne-moi mes fautes commises par ignorance, les fautes à moi-même cachées. »

PSAUME IV.

Au maître chantre. Avec instruments à cordes. Cantique de David.

Quand je crie, réponds-moi, mon juste Dieu !
Dans l'angoisse dégage-moi !
Sois-moi propice, et écoute ma prière ! (v. 1 et 2.)

Un long cri traverse tous les Psaumes : Aie pitié de moi, exauce ma requête. L'incrédule s'étonne de cette incessante répétition ; il dirait volontiers : Pourquoi redemander de nouveau ce que vous avez déjà si souvent réclamé ? Si vous ne l'avez pas encore obtenu, c'est que Dieu vous le refuse, et s'il vous refuse, pourquoi vainement l'importuner ? — Ah ! qui parlerait ainsi montrerait bien qu'il n'a jamais prié, jamais éprouvé le besoin d'élever son cœur à Dieu. La prière est la respiration de l'âme confiante ou angoissée ; jamais interrompue, elle reste cependant pour l'âme pieuse toujours facile

et douce. Au besoin le chrétien prie sans parole, prie au milieu de la foule ; il prie sans interrompre son œuvre, sans suspendre sa marche. A la même heure où son corps se courbe vers la terre, son esprit s'élève vers les cieux. La répétition, fatigante pour vous, passe inaperçue pour lui. Pas plus que le malade qui reedit ses plaintes, pas plus que l'enfant qui ressasse le même bégayement à la mère qui lui renouvelle la même caresse, l'âme chrétienne ne se lasse de présenter encore les mêmes requêtes à son Dieu.

O homme, jusques à quand mon honneur sera-t-il outragé,
aimerez-vous la vanité, poursuivrez-vous le mensonge? (Pause.)
(v. 3.)

Outrager l'honneur d'autrui pour rehausser sa propre gloire, n'est pas une faiblesse particulière au siècle de David, non plus qu'à notre siècle ; c'est la nature du cœur humain dans tous les temps. Qu'au milieu de faibles et nombreuses lumières vienne s'en placer une seule éclatante, toutes les autres pâlissent. Que le flambeau se retire, et toutes se ravivent. L'astre du jour se lève et les

étoiles disparaissent; il se couche, elles brillent de nouveau. De même en est-il dans le monde moral, avec cette différence qu'ici chacun, pour rehausser sa valeur, trouve plus facile de ternir la vie d'autrui que d'illustrer la sienne; c'est le profit sans la peine; on brille plus sans être plus éclatant. Aussi quiconque veut s'élever, entre en lutte avec le genre humain; tout le monde a intérêt à le rabaisser. Si le soleil de ses mérites est pâle, on le regarde en face pour y chercher des taches; s'il est brillant, on en détourne les yeux, car il blesse les regards. Une seule gloire n'excite aucune envie, la gloire intérieure, la gloire qui vient de Dieu, la gloire des humbles qui ne demande qu'à se cacher.

Pendant sachez que l'Éternel a distingué son Saint !
 L'Éternel écoute, quand je l'invoque.
 Tremblez et ne péchez point !
 Couchés, penchez-y en vos cœurs, et restez tranquilles ! (Pause.)
 Offrez des sacrifices de justice,
 et confiez-vous dans l'Éternel ! (v. 4 à 6.)

On suppose ce cantique écrit lors des persécutions de Saül contre David. Celui-ci avait déjà été désigné par Samuel pour succéder

au premier roi. Toutefois il ne voulait rien entreprendre contre son souverain. Pour l'en convaincre, il était venu de nuit dans la tente du monarque endormi lui enlever ses armes sans attenter à sa vie. Mais du moins voulait-il, d'après ce Psaume, que les chefs de l'armée apprissent qu'il était l'Elu de Dieu pour l'avenir. Ainsi le Psalmiste constate son droit sans en user ; loin de là : il convie à la paix et à la confiance ceux qui le poursuivent. Quand nous conseillerons le bien d'une manière aussi généreuse, nous aurons plus de chance de persuader. Malheureusement il y a presque toujours un lien apparent entre nos exhortations à nos frères et nos propres intérêts. Ne soyons donc pas surpris si nous avons tant de peine à nous faire écouter.

Plusieurs disent : O puissions-nous voir le bonheur !
Fais lever sur nous la clarté de ta face, ô Eternel !
Tu donnes plus de joie à mon cœur,
que lorsque leur blé et leur moût ont été abondants.

(v. 7 et 8.)

Voir le bonheur ! voilà le vœu de tous les hommes. Seulement ils diffèrent en ceci :

qu'ils placent ce bonheur, les uns dans la possession des fruits de la terre, les autres dans la communion avec leur Dieu. Il serait aussi déraisonnable de nier la réalité de ces biens visibles que de contester ces joies spirituelles. Mais des deux trésors lequel vaut mieux ? tel est le point à décider. Il n'est ici question de la privation de tout bien matériel, ni de l'absence de toute pensée morale. Grâce à Dieu, ces extrêmes sont rares, mais il s'agit de l'abondance de l'un unie à la modicité de l'autre : quel est l'état préférable de ces deux : ou d'être riche avec un cœur incrédule, ou d'être pieux avec son pain quotidien ? Où est la joie la plus vive : dans la vue d'un grenier bien rempli, d'un cellier débordant ? ou dans les sentiments d'un cœur plein de confiance en Dieu ? Où est la saveur la plus douce dans des mets recherchés ou dans la certitude qu'on est aimé du Seigneur ? qui satisfait le plus : le pain qui donne la vie, soutient le corps pour quatre jours, ou le pain qui nourrit l'âme pour l'éternité ? Je sais bien que vous contestez la réalité de cette éternité, ô gens de petite foi ; mais ce que vous ne contesterez pas, c'est le

sentiment que j'en ai ; c'est le bien réel que sa pensée me fait. Je connais la joie que donne une récolte abondante ; vous ignorez celle que procure l'Esprit-Saint. Je compare deux états d'esprit que j'ai successivement expérimentés, le vôtre et le mien ; mais vous comparez deux dispositions d'âme dont l'une, la mienne, vous est étrangère. J'ai visité votre patrie, vous n'êtes jamais venu dans la mienne. Ah ! croyez-en plutôt David : « Dieu donne plus de joie à mon cœur, que quand leur blé et leur moût ont été abondants. »

En paix je me couche, en paix je m'endors,
car seul, ô Eternel, tu me fais demeurer en sûreté. (v. 9.)

Se coucher en paix, reposer tranquille est un privilège du croyant. Plus l'homme naturel avance dans la vie, plus il lui est difficile de dormir. D'abord les agitations de la journée, les soucis du lendemain, le péché de la veille, le projet équivoque pour le jour suivant, le tiennent éveillé. Plus tard l'ambition, les échecs, les succès mêmes troublent son repos. Enfin la vieillesse, mère des in-

quiétudes, la pensée de la mort, reine des épouvantes, s'emparent de ses heures d'insomnie, les prolongent, les assombrissent et retardent jusqu'au matin le sommeil que les occupations viennent encore lui disputer. Le chrétien, au contraire, se reposant sur Dieu du soin de ses nuits comme de celui de ses jours, peut dire avec quiétude : « Eternel, toi seul me fais demeurer en sûreté. »

PSAUME V.

Au maître chantre. Avec les flûtes. Cantique de David.

Prête l'oreille à mes paroles, Eternel !

sois attentif à mes soupirs !

Ecoute ma voix qui appelle, ô mon Roi ! ô mon Dieu !

car c'est toi que je prie. (v. 1 à 3.)

Que le pauvre mendie son pain, que le malade implore la santé, que l'enfant invoque sa mère, enfin que le faible prie, tout cela se comprend. Mais qu'un roi s'agenouille, verse des larmes, crie grâce... voilà ce qui nous étonne. Nous sommes si facilement fascinés par les fausses grandeurs, que nous nous surprenons à trouver étrange que de si hauts personnages puissent être soumis aux conditions ordinaires de la vie. Qu'un monarque s'abaisse à prier, lui, que nous voudrions prier nous-mêmes, cela nous apparaît comme une impossibilité ! Aussi, voyez comment les arts nous représentent David chantant ses Psaumes : une harpe à la main, la pourpre

3.

sur les épaules, une couronne sur la tête !
 Ah ! ce n'est pas ainsi qu'il se peint lui-même !
 Non, mais il pousse des soupirs, se prosterne
 dans la poussière et mouille sa couche de
 larmes. Voilà l'homme, roi et prophète. Cela
 ne vous console-t-il pas de votre obscurité ?

Eternel, dès le matin tu entends ma voix,
 dès le matin je me tourne vers toi, et j'attends. (v. 4.)

« Dès le matin. » S'il est un temps plus favorable à la prière, c'est l'heure du réveil ; point de bruit dans sa demeure, point de passion dans le cœur, point d'occupation urgente ; ni fatigue, ni besoins. Alors l'âme est paisible, l'esprit reposé ; au lever, pas encore de parti pris ; au contraire, de bonnes intentions. C'est le meilleur moment pour prier.

Car tu n'es point un Dieu qui aime l'impiété :
 le méchant chez toi n'est point accueilli ;
 les superbes n'osent paraître à tes yeux ;
 tu hais tous ceux qui font le mal ;
 tu détruis les menteurs,
 et les hommes de sang et de fraude, l'Eternel les abhorre.
 (v. 5 à 7.)

Que le monarque le plus débonnaire con-

voque autour de son trône ses sujets pour leur distribuer des faveurs, je comprends que des révoltés d'hier puissent s'enhardir jusqu'à venir implorer leur pardon. Mais ceux qui méditeraient une trahison pour le lendemain, songeront-ils à demander le concours de leur roi pour atteindre au succès ? Non, sans doute. — De même en est-il du pécheur devant le Roi des cieux : repentant, il priera; obstiné, il restera silencieux. Mais que la maladie survienne, que l'adversité se fasse sentir, alors les coupables projets s'évaporent, et cet homme, fût-il un prince, un génie, s'inclinera devant son Créateur. Tant il est vrai que ce n'est ni la supériorité du rang, ni la profondeur de la science, mais l'amour du péché qui empêche de prier.

Mais moi, par ton grand amour, je viens dans ta maison,
je me prosterne dans ton saint temple, en ta crainte.

(v . 8.

« Par ton grand amour je me prosterne en ta crainte, » dit ici David; et cependant, l'apôtre Jean déclare que « l'amour bannit la crainte. » On pourrait s'expliquer cette différence en pensant qu'à l'époque évangé-

lique, Dieu, mieux connu, était plus aimé que craint ; mais je crois aussi vrai de dire que la crainte du Psalmiste ne différerait pas essentiellement de l'amour de saint Jean : les deux sentiments viennent se confondre dans l'adoration.

Eternel, fais-moi marcher dans ta justice,
à cause de mes ennemis !
Aplanis devant moi ta voie !
Car dans leur bouche il n'y a point de vérité,
dans leur cœur, c'est envie de nuire,
leur gosier est un sépulcre ouvert,
et ils rendent leur langue flatteuse. (v. 9 et 10.)

Sans doute le premier motif pour faire le bien, c'est qu'il est le bien. Toutefois d'autres raisons peuvent être aussi invoquées. Ainsi David allègue ici, pour que son Dieu le soutienne dans la pratique de la justice, le danger qu'il court d'être décrié par ses ennemis s'il venait à tomber dans le péché. Il voit déjà ses adversaires grossissant ses torts, noircissant ses intentions, d'une langue tour à tour médisante et flatteuse. — Ce ne sont pas les seuls adversaires de la foi qui tirent parti de nos fautes pour justifier leur persistance dans le péché ; la foule indifférente à

la religion est bien aise d'y trouver un appui à son dédain pour l'Évangile que nous lui recommandons. Le tort que le monde nomme peccadille en lui-même, lui paraît un crime chez le chrétien; que ce soit injuste, j'en conviens; mais cette injustice du cœur naturel n'est qu'un motif de plus pour nous d'être vigilants. D'ailleurs, ce monde que nous accusons d'incrédulité n'a-t-il pas quelque droit d'attendre plus de nous qui nous prétendons dans la foi? Ce n'est pas lui, c'est nous qui sommes inconséquents.

Punis-les, ô Dieu!

déjoue leurs projets!

A cause de leurs nombreux crimes, renverse-les!
car ils se rebellent contre toi. (v. 11.)

Voilà l'invocation habituelle de David à l'égard des pécheurs; le Psalmiste n'appelle pas la vengeance sur leur personne, mais la ruine sur leurs projets. Il demande l'abaissement du méchant et l'exaltation du Saint des saints. Hélas! ceux qui se scandalisent de telles prières, font-ils mieux? Indulgents pour les péchés commis envers Dieu, ne sont-ils pas sévères pour les fautes commis envers

eux-mêmes ? et quoiqu'ils ne crient pas vengeance, ne ressentent-ils aucune antipathie secrète dans leur cœur ? Rien ne leur paraît plus criminel que le larcin, car ils risquent d'en pâtir ; rien ne leur semble plus excusable que le blasphème qui ne tombe que sur Dieu ! Tel n'est pas David ; la cause de l'Éternel est la sienne, les ennemis de Jéhova sont les siens ; ne soyons donc pas surpris s'il demande la ruine des méchants qui s'opposent dans son règne au règne du Seigneur.

Alors se réjouiront tous ceux qui se confient en toi ;
et ils te célébreront à jamais, parce que tu les protèges ;
et tu seras l'allégresse
de tous ceux qui aiment ton nom. (v. 12.)

Au reste, les ennemis de Dieu sont les ennemis des gens de bien, et finalement, ce n'est pas Dieu mais ses enfants qui ont à souffrir ici-bas des crimes de l'impie. Aussi David déclare-t-il, qu'après le renversement des projets des rebelles, les justes se réjouiront en paix. L'homme a plus à souffrir de la part de l'homme que de la part de tous les éléments et de toutes les maladies. Retranchez le pé-

ché et ses suites, et vous retrancherez la souffrance ; du moins vous retranchez toute douleur morale. Le péché est un glaive à deux tranchants qui frappe et celui qui le manie et celui qui veut y échapper ; quand par nos prières et nos exemples nous l'aurons chassé de la terre, nous ne serons pas loin d'avoir fixé le bonheur près de nous.

Car tu bénis le juste, ô Eternel ;
comme d'un bouclier tu l'entoures de grâce. (v. 13.)

Le peuple d'Israël était au temps de David sous une providence spéciale ; la rébellion était punie, l'obéissance récompensée dès ce monde d'une manière visible. Bien que nous ne soyons plus sous cette économie, il se passe de nos jours quelque chose d'analogue. Ce ne sont plus nos greniers qui se remplissent de froments, ce sont nos cœurs qui débordent de confiance, de paix et de joie ; sentiments que le chrétien n'échangerait pas contre toutes les satisfactions de la chair ; aussi, le dernier mot de ce Psaume, mot vide de sens pour le monde, est-il pour le croyant plein de réalité et de douceur : la grâce de Dieu.

PSAUME VI.

Au maître chantre. Avec les instruments à cordes. En octave. Cantique de David.

Eternel, ne me châtie pas selon ta colère,
et ne me punis pas selon ton courroux ! (v. 1 et 2.)

Ceux qui s'attachent plus aux mots qu'aux pensées se sont étonnés d'entendre parler du courroux de Dieu. Ils ont vu là les sentiments de la créature attribués au Créateur et n'ont pas été loin d'en conclure qu'il fallait tenir peu de compte de telles déclarations. Mais au mot de colère, substituez celui de justice ; et le critique le plus difficultueux n'aura plus rien à dire. Le moins coupable des hommes ne doit-il pas se sentir la nécessité de dire : Eternel ne me châtie pas selon ta justice ? Qui de nous se rassurerait à la pensée d'être traité au dernier jour avec une stricte équité ? le prétendu sage lui-même n'aspire-t-il pas à l'indulgence d'un père

tendre et miséricordieux ? Pour moi, je sens que si la loi divine m'est appliquée seulement avec la rigueur d'un code humain, je suis inévitablement condamné et perdu ! En demandant de n'être pas traité avec la colère que produit chez le juge une stricte justice, David demande donc en réalité à être non jugé, mais gracié. C'est l'Évangile dans les Psaumes.

Sois-moi propice, Éternel ! car je suis défaillant ;
guéris-moi, Éternel ! car mes os sont ébranlés,
et mon âme est fort ébranlée :
mais toi, Éternel, jusques à quand ?... (v. 3 et 4.)

Aussi David ne cherche-t-il aucune excuse à son péché ; au lieu d'opposer le bien qu'il peut avoir fait au mal que lui reproche sa conscience, il puise dans sa faiblesse elle-même un motif pour obtenir miséricorde. Le condamné des lois humaines s'efforce de trouver dans sa vie passée telle action d'éclat, telle vertu ignorée de son roi qui puisse racheter son crime ou du moins faire espérer mieux de lui dans l'avenir. Le coupable chrétien, au contraire, s'arme auprès de son prince de sa propre misère ; au lieu d'oppo-

scr à son tort d'aujourd'hui le mérite d'hier, il se voit tel qu'il est : mauvais ; mauvais dans ses intentions, alors même qu'il ne le révèle pas de ses lèvres ou de ses mains ; il se sonde jusqu'au fond, il désespère de lui-même, et de ce désespoir naît la pensée de tout attendre de Dieu, de puiser dans la profondeur de sa misère morale, le motif même d'obtenir grâce entière. Seigneur, c'est parce que je ne puis rien que je te demande tout ; mon humiliation, voilà mon seul recours ; ton pardon, voilà ma seule confiance. — Je sais qu'un tel sentiment ne monte pas de lui-même dans le cœur de l'homme ; Dieu l'y suscite ; à nous de ne pas l'étouffer.

Après cette confession de sa faiblesse et l'appel ardent de la grâce, David, comme si Dieu tardait à lui répondre, ajoute ce mot : « Mais toi, Eternel, jusques à quand ? » C'est, qu'en effet, surtout à l'époque de la conversion, le Seigneur se fait attendre ; ce n'est pas toujours au premier cri qu'il répond. Il semble qu'il veuille, par ses retards, nous mieux convaincre de notre impuissance ; et quand il nous l'enverra, nous rendre plus sensible son secours. Le contraste de notre

âme vide le matin, remplie le soir, manifeste d'autant mieux que c'est l'Eternel qui l'a remplie.

Reviens, Eternel, délivre mon âme,
sauve-moi pour l'amour de ta grâce ! (v. 5.)

Ce n'est plus en lui-même, c'est en l'Eternel que David cherche maintenant une raison de se faire pardonner. Tout-à-l'heure il s'armait de sa misère, maintenant il se prévaut de l'excellence de Dieu. Et, en effet, notre indignité seule serait un pauvre titre, si la bonté du Seigneur n'y correspondait. Devant la loi, plus nos confessions sont graves, plus la punition est grande. Mais en face de la grâce, plus notre humilité est profonde, plus le cœur de notre père est ému. Si telle législation humaine ne provoque aucun aveu de la bouche du prévenu, ce n'est pas pour user d'indulgence, mais au contraire, pour avoir un droit de plus à rester inflexible devant toute faute autrement constatée. Dans la législation divine, la sagesse a été plus profonde ; la miséricorde y est venue après les arrêts de la justice. Dieu s'est réservé le droit

de faire grâce même en face de la plus sévère condamnation ; c'est dans son amour inépuisable que nous puisons notre sécurité.

Toutefois, il faut le reconnaître, quoique les Psaumes de David soient remplis du sentiment de la grâce divine, on ne s'y sent pas rassuré aussi bien qu'après la lecture d'un Evangile ou d'une Epître apostolique. Pourquoi ? parce que la cause du pardon n'y est pas exprimée, tandis que dans le Nouveau Testament nous savons pourquoi nous sommes pardonnés : Jésus a expié nos péchés. Sous l'Ancienne Alliance, nous voyons bien Jéhova prendre pitié de son peuple, lui envoyer des Prophètes, le délivrer de ses ennemis ; mais dans la Nouvelle, nous avons une expression plus vive de cet amour, le don inappréciable de son Fils bien-aimé. Aussi la grâce de Dieu ne se mesure bien que sur la grandeur de Jésus-Christ.

Car dans la mort la mémoire n'est pas rappelée,
et dans les Enfers qui pourrait te louer ? (v. 5 et 6.)

Voici un nouveau motif présenté à l'Eternel pour obtenir son pardon ; c'est que s'il

frappe de mort le coupable, cette créature descendue au sépulcre ne pourra plus célébrer sur la terre la mémoire de son Dieu. Ainsi, le désir de faire connaître aux hommes les perfections de son Sauveur, voilà le noble besoin de David et du chrétien. Ce sentiment est le plus élevé que puisse éprouver l'âme humaine. Se perdre de vue soi-même, ne plus vivre que pour travailler à la gloire de Dieu et au bien de ses frères est, non-seulement sublime, mais encore bien doux. Dans sa sagesse infinie, le Seigneur a voulu que de notre dévouement sortît notre félicité.

Je m'épuise en soupirs,
et chaque nuit je baigne mon lit de pleurs,
j'en inonde ma couche.
Mes yeux s'éteignent dans le chagrin,
ils dépérissent à cause de tous mes ennemis. (v. 7 et 8.)

Quelle profonde tristesse ! et cependant le dernier mot blesse le sentiment chrétien. Jusqu'ici nous avons pu, en lisant ce Psaume, voir la cause de l'abattement de David dans le souvenir cuisant de son péché ; il avait dit : « Eternel, ne me punis pas ! » Mais en finissant nous découvrons que la crainte

d'avoir à rougir devant ses ennemis a provoqué sa prière.

Hélas ! il n'en est que trop souvent ainsi avec nous-mêmes. A nos meilleurs sentiments viennent se mêler des motifs humains. Nous déplorons nos fautes surtout quand elles risquent d'être connues du monde ; nous nous humilions surtout dans l'adversité. Si Dieu nous délivrait de tous nos ennemis, de toutes nos souffrances, nous serions moins disposés à nous prosterner devant lui dans le sentiment de notre indignité.

Loin de moi, vous tous les artisans de malice !
 car l'Éternel entend la voix de mes pleurs ;
 l'Éternel entend ma supplication,
 l'Éternel entend ma prière.

Tous mes ennemis sont confondus, saisis d'un grand effroi
 ils reculent confondus tout à coup. (v. 9 à 11.)

La prière entendue n'est pas rare dans les Psaumes ; l'action de grâces y vient souvent à la suite de la requête, comme si David se sentait exaucé au moment même de sa demande. C'est l'expérience la plus douce de la puissance de la foi. S'agenouiller troublé, et se relever calme ; commencer dans les

larmes du repentir, et finir par celles de la reconnaissance ; être froid en ouvrant la bouche, ému pendant la prière, réchauffé à son *amen* ; tout cela ne vous est-il jamais arrivé ? La grâce de Dieu n'a-t-elle pas coulé dans votre cœur inattendue et fortifiante ? Oui, et vous avez pu dire de vos tristesses, de vos doutes, de vos craintes, ce que David dit de ses adversaires : « L'Eternel accueille ma prière... tous mes ennemis reculent confondus. »

PSAUME VII.

Complainte de David, qu'il chanta à l'Eternel à propos de Cus, Benjamite.

Eternel, mon Dieu, à toi j'ai mon recours :
sauve-moi de tous mes persécuteurs, et me délivre !
de peur que, comme un lion, ils ne me déchirent,
m'écrasant, faute de libérateur. (v. 1 à 3.)

Dans bon nombre de ses Psaumes, David nous parle de ses persécuteurs, de ses souffrances, de ses dangers ; en un mot, c'est dans l'affliction qu'il prie le plus souvent. Le sentiment du péché, certes, ne lui est pas étranger ; les élans de la reconnaissance sortent aussi de son cœur ; mais la plainte dans la douleur ou le péril, voilà ce qui tient le plus de place dans ses prières et ses chants.

Si vous ouvrez le Nouveau-Testament, vous retrouverez de même que c'est presque toujours pour être guéri d'une maladie corporelle, et rarement pour être pardonné de ses

fautes, qu'on vient à Jésus-Christ. Pour un seul péager se frappant la poitrine et criant : « Aie pitié de moi, pécheur ! » vous rencontrez des foules de lépreux, d'aveugles, de mendiants autour de Jésus, disant : « Que je sois guéri ; — que je recouvre la vue ; — donne-nous toujours de ce pain. »

Et si vous examinez votre propre histoire, vous reconnaîtrez que vous aussi avez beaucoup plus souvent prié dans l'épreuve que rendu grâce dans la prospérité ; beaucoup plus imploré le secours pendant les souffrances du corps qu'au milieu des angoisses du cœur. La maladie, la misère, l'opprobre du monde nous pèsent plus que nos passions ! Comme le paralytique de l'Évangile, nous avons assez de foi pour demander la liberté de nos membres et pas assez pour réclamer celle de notre âme. Mais Jésus, plus sage que nous, dit d'abord à cet homme : « Tes péchés te sont pardonnés, » et ce n'est que lorsque la vie spirituelle lui est rendue que le Sauveur ajoute : « Lève-toi, prends ton lit et t'en vas dans ta maison. » Nous disons volontiers au Seigneur : « Que mangerons-nous ? que boirons-nous ? de quoi serons-

nous vêtus ? » Et il nous répond : « Recherchez premièrement le royaume des cieux, et toutes ces choses vous seront données par-dessus. »

Eternel, mon Dieu ! si c'est ici ce que j'ai fait,
 s'il y a de l'iniquité dans mes mains,
 si j'ai payé mon ami par le mal,
 dépouillé celui qui me haïssait sans cause ;
 que l'ennemi poursuive ma vie,
 qu'il m'atteigne et me foule contre terre,
 et traîne ma gloire dans la poussière ! (Pause.) (v. 4 à 6.)

Nous avons eu et nous aurons encore l'occasion de remarquer entre les Psaumes et l'Évangile des ressemblances qui font sentir qu'un même Esprit a inspiré les deux œuvres. J'en citerai un nouvel exemple.

David ne veut pas que son Dieu le délivre de ses persécuteurs, si lui-même les a imités. Il ne s'attend à la protection de l'Éternel que parce que lui n'a jamais dépouillé ceux qui le haïssaient. C'est l'application de cette pensée chrétienne : « Pardonne-nous nos péchés, comme nous les pardonnons. Si vous ne pardonnez pas aux hommes, Dieu ne vous pardonnera pas non plus. » Et en effet com-

ment oser demander pour soi ce qu'on refuse aux autres ? comment venir au trône de la miséricorde la haine dans le cœur ? De telles prières ne sont qu'un vain bruit, et si elles ont un effet, c'est d'appeler sur nos têtes la vengeance que nous voudrions exercer !

Lève-toi, Eternel, dans ta colère !
élève-toi contre les fureurs de mes ennemis !
Sus ! à moi ! apprête le jugement !
Que l'assemblée des peuples t'entoure !
au-dessus d'elle monte sur un lieu élevé ! (v. 7 et 8.)

Ici l'invocation de David contre ses ennemis s'explique par l'intérêt qu'il porte à la cause de Dieu. Ce n'est pas même pour la prospérité matérielle de la nation qu'il prie ; c'est afin que tous les peuples de la terre environnent l'Eternel. C'est donc finalement pour le bien de l'humanité, que David intercède auprès de Jéhova. Ce motif n'est-il pas suffisant pour justifier sa requête contre les fureurs de ses adversaires ? Avec toute la charité possible, nous ne saurions demander à Dieu le succès du méchant.

L'Éternel juge les peuples :
Éternel, fais-moi justice !
que selon ma justice et mon innocence il me soit fait !
Mets donc fin à la malice des impies,
et fortifie le juste !
toi qui sondes les cœurs et les reins,
Dieu juste ! (v. 9 et 10.)

Ces dernières paroles achèvent de nous démontrer que ce n'est pas contre des opposants quelconques que prie David, mais contre les méchants, ou mieux encore contre le succès de leur méchanceté. Remarquez même la parfaite appropriation de ses souhaits aux trois classes d'hommes qu'il désigne : « Mettre fin à la malice des impies, fortifier le juste et le traiter lui-même avec justice. » Nous serons bien forts dans nos requêtes quand nous ne demanderons pour nous que justice. A la rigueur, Dieu peut refuser d'être favorable, mais il ne saurait nous dénier l'équité. Il dépend donc de nous d'être toujours exaucés. Toutefois n'oublions pas que si nous pouvons en toute confiance demander à Dieu de nous faire justice, nous ne saurions lui en assigner ni le mode ni le jour.

Mon bouclier est par-devers Dieu,
qui est en aide à ceux dont le cœur est droit. (v. 11.)

Le cœur droit,—l'esprit sans fraude,—l'intégrité, ces expressions fréquentes, dans les Psaumes, y ont un sens qu'il ne faudrait pas confondre avec justice, vertu, sainteté. Le cœur droit n'est pas le cœur pur, mais le cœur confessant son péché. L'esprit sans fraude n'est pas l'esprit sanctifié, mais l'esprit candide qui dévoile ses misères. Aussi David peut-il dans le Psaume trente-deuxième, en parlant du même homme, mentionner son iniquité et le déclarer sans fraude. Ce pécheur ne ruse pas avec Dieu dans ses aveux; il reconnaît franchement ses torts, et c'est précisément parce qu'il les qualifie d'iniquités qu'il peut se dire sincère et sans hypocrisie. Cette explication s'applique à bon nombre de Psaumes.

Dieu est un juste juge;
un Dieu prêt à s'irriter en tout temps. (v. 12.)

Il n'est pas un lecteur de la Bible qui n'ait
présent à la mémoire cette parole plu-

4.

sieurs fois répétée dans les Psaumes mêmes : « L'Éternel est lent à la colère. » On se dira donc ici avec surprise : Comment se peut-il que ce même Dieu soit « prêt à s'irriter en tous temps ? » Remarquez qu'il n'est pas dit prompt, mais « prêt » à s'irriter, et vous comprendrez qu'il ne s'agit pas d'un empressement à punir, mais de la possibilité de punir dans une occasion aussi bien que dans toute autre, et que si le coupable peut, avec raison, supposer que le souverain Juge veuille encore lui faire miséricorde pour son passé, il aurait tort de compter sur son indulgence pour l'avenir et de se dire : Péchons encore, car la grâce abondera ; Dieu est lent à la colère. Non, c'est ici le cas de dire : Veillez à toute heure, car Dieu s'irrite en tous temps. Rassurer le pécheur contrit et effrayer le pécheur obstiné, sont deux actes qui n'ont rien de contradictoire ; c'est toujours l'amour divin appropriant ses invitations à l'état de l'homme ; il appelle le coupable au repentir, et le repentant à la sanctification.

S'il ne s'arrête, Il aiguise son épée,
Il bande son arc et l'ajuste,
et dirige sur lui des traits mortels,
des traits qu'Il enflamme. (v. 13 et 14.)

Ces paroles viennent confirmer notre explication. Si le méchant « ne s'arrête » dans sa course, s'il ne se convertit pas, alors Dieu aiguise son épée, se dispose à frapper. C'est donc bien contre le coupable obstiné que s'élèvent ces menaces.

Et sans être de ces pécheurs endurcis, nous avons à profiter de ces leçons. Nous ne vivons pas plongés dans le mal, c'est vrai, nous mettons un frein à notre liberté, mais seulement un frein ; nous ne marchons pas en sens inverse. Nous réglons nos allures, nous comptons nos pas, nous voulons profiter d'une certaine latitude d'action, nous versons goutte à goutte dans la coupe du mal, juste assez pour ne pas dépasser le bord !

Et cependant, malgré toutes nos sages précautions pour ne pas faire déborder le vase, nous sommes constamment avertis qu'il est de plus en plus rempli ; la conscience « aiguise son épée, elle bande son arc,

**l'ajuste, dirige sur nous ses traits mortels, »
et ce n'est que lorsqu'un d'eux nous a frappés
que nous gémissons de n'avoir pas su nous
arrêter.**

Voici, il avait conçu le mal,
et portait la malice dans son sein ;
mais il a enfanté une déception.
Il a fait une fosse, il l'a creusée.
mais il est tombé dans le creux par lui préparé.
Sa malice retombe sur sa tête,
et sa violence redescend sur son front. (v. 15 à 17.)

Voilà bien notre histoire. Notre convoitise est conçue en un instant, elle est longtemps portée dans notre sein, nous lui donnons le jour... ce n'est plus qu'une déception. Nous avons estimé, nous des gens habiles et les autres des sots ; il s'est trouvé que leur sottise les a mieux servis que nous notre habileté. Nous n'avons pas osé nous plaindre et nous avons dévoré en secret la honte de notre péché.

J'exalterai l'Eternel selon sa justice,
et je chanterai le nom de l'Eternel, du Très-Haut. (v. 18.)

Exalter la justice de Dieu frappant sur autrui est bien facile ; y applaudir quand elle

tombe sur nous est bien rare. Ce n'est possible qu'au chrétien. Mais quand une fois on est entré dans la voie du repentir, s'humilier devient un besoin du cœur.

PSAUME VIII.

Au maître chantre. En githith. Cantique de David.

Eternel, notre Seigneur,

Que ton nom est magnifique sur toute la terre!

Elle élève ta gloire jusques aux cieux. (v. 1 et 2.)

Il est un être, un seul, dont je comprendrais l'incrédulité ; ce serait l'aveugle. Qu'un homme qui n'a jamais vu la splendeur du jour, jamais contemplé l'océan, le ciel étoilé, la majesté des montagnes, la grâce des vallées, je conçois qu'un tel homme plongé dans les ténèbres, se heurtant à chaque pas, puisse s'étonner des cris d'extase qu'arrachent au clairvoyant les magnificences de la création. Mais qu'un homme doué d'une vue capable de compter de loin des milliers d'étoiles, de près les grains impalpables de cette poussière odorante ; qu'un homme qui voit se lever le soleil, se dorer les collines, s'épandre l'océan, que cet homme soit

sceptique, je ne puis plus le comprendre, et je n'ose essayer de démontrer à son esprit ce que la beauté de l'univers n'a pu réveiller à son cœur. Ah ! il ne manquerait à un tel être pour arriver à la foi que d'être né aveugle et d'avoir acquis subitement la vue dans son âge mûr. Vous représentez-vous la surprise d'un homme tenu pendant trente ans au fond d'un cachot, transporté tout à coup en face de l'astre du jour ? — Le malheur de l'incrédule, c'est d'avoir toujours vu !

Par la bouche des enfants et de ceux qu'on allaite,
tu fondes ta louange,
à cause de tes adversaires,
pour faire taire tes ennemis et les agresseurs. (v. 3.)

Non, le malheur de l'incrédule, c'est d'avoir éteint sa foi sous le souffle des passions. Encore enfant, avant le réveil des convoitises, il proclamait lui-même la gloire de Dieu. Sa joie dans une atmosphère attiédie, son sourire à l'approche d'une tendre mère, sa main tendue vers la fleur épanouie, sa joue offerte à la lèvre caressante, ses cris sans motifs où éclatait la joie de vivre, tout tirait de sa bouche des louanges inconscientes. Ce n'était

pas le préjugé intéressé, mais la nature encore vierge de désirs qui proclamait en lui le Créateur. Si plus tard cet enfant grandi a refusé de croire à son bienfaiteur, ne voyez pas là le signe de la science acquise, mais le témoignage de sa passion éveillée. La lumière est bien encore dans le monde, mais il s'en éloigne pour se livrer au mal dans les ténèbres. Aussi la Parole de Dieu ne présente-t-elle pas d'argumentation profonde « à ses adversaires ; » elle en appelle simplement aux cris de joie des petits enfants : « L'Éternel, dit le Psalmiste, met sa louange dans la bouche de ceux qui têtent pour confondre ses agresseurs. »

Quand je contemple ton ciel, ouvrage de tes doigts,
la lune et les étoiles que tu y as fixées :
Qu'est-ce que l'homme, [*pensé-je,*] pour que tu songes à lui?
et l'enfant d'Adam, pour que tu regardes à lui ? (v. 4 et 5.)

Ces paroles sont susceptibles de deux sens : le Psalmiste s'émerveille, ou de ce que le Créateur de ce vaste univers puisse songer à un être aussi petit que l'homme, ou de ce qu'il ait prodigué tant de magnificence pour recréer nos yeux. Comme ces deux interprétations

sont dans une même direction, il serait oiseux de chercher la meilleure. Je sais bien qu'on soutiendra difficilement que les millions de soleils qui nous entourent aient été créés dans le but unique de réjouir nos regards ; mais ce qui est incontestable, c'est que l'Architecte de l'univers, tout en destinant cet immense palais à divers habitants, n'en a pas moins voulu que la colonnade extérieure charmât la vue de nous, simples passants, et il me suffit de savoir qu'en agençant ce splendide spectacle, Dieu a songé à moi, spectateur !

Car tu l'as fait un peu moindre que les anges,
et tu l'as couronné de gloire et d'honneur. ¹ (v. 6.)

Priez un incrédule de vous dire s'il croit aux anges, il sourira de pitié. Demandez-lui s'il pense que l'univers soit vide autour de notre terre peuplée, et son air de dédain servira de réponse. Enfin, informez-vous s'il suppose que les hôtes de ces mondes peuvent se soustraire mieux que nous à la volonté de leur Créateur ? Comme probablement il affirmera le contraire, qu'il vous dise enfin pour-

¹ Version d'Osterwald.

quoi les habitants des autres planètes ne pourraient pas être des anges, des messagers accomplissant les ordres de leur Seigneur ?

Quant à moi, ce qui m'étonnerait, ce serait qu'il n'y eût pas, dans l'univers, d'autres êtres intelligents que l'homme, et que des milliers de soleils éclairassent des millions de mondes solitaires ! Ce qui m'étonnerait, ce serait que toutes ces créatures célestes ne fussent pas des serviteurs de Dieu et que dans toutes les planètes, comme dans la nôtre, on fût en révolte contre le Créateur !

Non, je ne puis le croire, et si je suis fier d'être si près des anges par ma nature, je suis heureux d'apprendre que par leur conduite ils me sont supérieurs. Oui, c'est une joie pour moi que de penser qu'il y a quelque part des êtres qui aiment et adorent le Dieu qui les a créés et les conserve, des êtres qui chantent ses louanges et font sa volonté. Ah ! puissé-je bientôt me trouver dans leur nombre et oublier le temps où j'étais une créature révoltée.

Ce n'est ni la vue du firmament, ni la possession de la terre qui met le sceau à notre grandeur. Le Psalmiste place notre gloire en

ceci : que nous avons été créés de la nature des anges, c'est-à-dire, capables de comprendre la création et d'aimer le Créateur. Notre diadème est un front découvert et levé vers les cieux. Que d'autres se couronnent de pampre ou de laurier ; nous, la tête nue, les yeux mouillés des larmes du repentir, les lèvres ouvertes en actions de grâces, n'aurons d'autre prétention que d'être d'humbles serviteurs ; mais les serviteurs de celui qui règne sur l'univers. Cette humilité nous honore parce qu'elle repose sur le vrai, tandis que pampre et laurier, plaisirs sensuels et gloire humaine ne sont que déceptions et remords.

Tu l'as fait roi des œuvres de tes mains,
tu as mis toutes choses à ses pieds,
à la fois la brebis et le bœuf,
et les bêtes des champs,
les oiseaux du ciel et les poissons de la mer,
tout ce qui parcourt les sentiers des mers. (v. 7 à 9.)

Il semble qu'après nous avoir élevés au rang de spectateurs intelligents de l'univers et de serviteurs dévoués de notre Dieu, le Psalmiste ne pût rien ajouter pour grandir cette belle figure, et cependant il devait encore la relever par le plus noble de tous nos traits.

Non-seulement l'homme contemple le ciel et sert l'Éternel, mais il est roi, par la grâce de Dieu, de notre planète et de ses habitants.

Si, premier anneau d'une série d'êtres dont le vermisseau serait le dernier, l'homme ne faisait que soulever vers le ciel le bout d'une chaîne dont l'autre extrémité traînerait sur la terre, je ne songerais guère à m'en enorgueillir; mais non, la race humaine n'est pas simplement la plus digne des races terrestres; elle en est la dominatrice absolue; c'est pour le servir que toutes les autres ont été créées; toutes sont à ses pieds: le bœuf laboure ses champs, la brebis revêt son corps; le coursier lui soumet l'espace, l'éléphant transporte ses fardeaux; la bête fauve fournit à sa table, l'insecte ailé lui donne son miel, comme le pesant quadrupède l'abreuve de son lait. Il n'y a donc pas entre nous et ces créatures la simple distance du maître au serviteur; serviteurs et maîtres pourraient être de même nature; mais il y a l'abîme qui sépare la matière, de l'esprit; la conscience, de l'instinct. Seul ici-bas l'homme connaît son Dieu; seul il pense à lui plaire; seul il est créé à son image; si je ne crai-

gnais d'être mal compris, je dirais : l'homme est dieu sur cette terre.

Eternel, notre Seigneur,

que ton nom est magnifique sur toute la terre ! (v. 10.)

Ah ! ces pensées font bondir mon cœur de reconnaissance ! mais elles chargent aussi ma conscience d'humiliation. Je sens à la fois combien je devrais aimer mon Dieu et combien peu je l'aime ! Avec quelle ardeur je devrais le servir et à quel point mon zèle est languissant ! Aussi semble-t-il que le Psalmiste veuille éviter le contraste de ces deux pensées pour se jeter sans lutte dans un transport d'admiration ! Oui, Seigneur, ton nom est magnifique sur toute la terre ; il s'épale gravé sur les flancs de la montagne couverte de tes moissons ; il se creuse dans les flots soulevés de l'océan ; il scintille dans la poussière d'étoiles jetés sur nos têtes ; veuille, Seigneur, l'inscrire aussi dans notre vie ; que notre bouche le proclame, que notre conduite fasse aimer le nom de notre Père, et que tes enfants amènent à contempler ta gloire cette foule insouciant, qui passe sur la terre sans lever un regard vers les cieux !

PSAUME IX.

Au maître chante. Avec voix de jeunes filles. Aux Bénites. Cantique de David.

Je loue l'Éternel de tout mon cœur ;
je vais dire toutes ses merveilles. (v. 1 et 2.)

Louer Dieu, raconter ses bienfaits, suppose une piété avancée. Prier, demander, est une disposition fort commune ; l'inclination à rendre grâce est fort rare. A qui connaît notre égoïsme, cette différence paraîtra toute simple : le même sentiment qui dicte nos requêtes s'oppose à l'expression de notre gratitude ; c'est parce que nous avons encore des biens à demander que nous ne songeons guère aux faveurs déjà reçues. Ce n'est qu'après avoir beaucoup prié et abondamment obtenu, que nous en venons à remercier Dieu. L'action de grâce vraiment sentie est donc un signe de sanctification ; et si, à l'avenir, nous la trouvons rarement dans nos

cœurs, nous verrons là le signe d'une faible piété.

L'allégresse et la joie que je trouve en toi,
chanter ton nom, ô Très-Haut ! (v. 3.)

Ce serait peu que d'adresser au Seigneur des actions de grâces dictées par la conve-
nance ; celles de David sont inspirées par
l'allégresse et la joie. Parler à Dieu comme
à son père, voir dans cet entretien, non pas
un devoir, mais un privilège, y revenir sans
le remarquer, en jouir comme de l'air pur et
du soleil vivifiant, voilà ce qui devrait être,
et ce que je voudrais pour moi ; mais voilà
ce que je ne trouve guère que dans David,
saint Paul, Jésus-Christ.

Car mes ennemis se retirent en arrière,
chancellent et disparaissent à ta vue ! (v. 4.)

L'allégresse de David vient sans doute de
ce qu'il a été exaucé, et ses adversaires mis
en fuite. Encore ici je sens le contraste entre
le Psalmiste et moi-même. Quand le Seigneur
m'envoie une bénédiction, je m'en réjouis,
mais la pensée de rendre grâce ne me vient

pas. Il faut que j'en sois averti par le danger de perdre ce que je viens d'obtenir. La reconnaissance n'est pas un sentiment habituel à notre cœur.

Car tu défends ma cause et mon droit,
 tu sièges sur ton trône en juste juge.
 Tu tances les peuples, tu détruis les impies ;
 efface leur nom pour toujours, à jamais.
 Mes ennemis sont perdus, ruines éternelles !
 Tu as détruit leurs villes, leur mémoire a péri ! (v. 5 à 7.)

C'est un roi qui parle ici et qui se réjouit de la délivrance de son peuple. Notre humble position sociale ne nous permet guère de juger ce qu'on peut éprouver dans une circonstance aussi grave. En tous cas, remarquons qu'ici comme ailleurs, les ennemis de David sont des « impies. » De quelle nation s'agit-il ? Personne ne le sait, et ainsi se vérifie le dernier mot : « leur mémoire a péri ! »

Oui, l'Eternel règne à perpétuité,
 Il a pour le jugement disposé son trône,
 et Il juge le monde avec justice,
 et rend aux peuples des sentences équitables.
 Et l'Eternel est un refuge pour le pauvre,
 un refuge dans les temps de détresse. (v. 8 à 10.)

Les rois de la terre règnent, ils ne gou-

vernent pas, combien moins jugeraient-ils ! Assis paisiblement sur leur trône, ils laissent ces soins à des magistrats. Habités à cette image d'un règne terrestre, nous la transportons au règne des cieux, nous nous représentons Dieu, aujourd'hui sur un trône, devant un tribunal au dernier jour, et nous vivons comme s'il était trop affairé pour nous juger dès à présent.

Cette conception étroite n'est pas celle du Psalmiste, qui nous dit que « l'Éternel a disposé son trône pour le jugement » ; il règne et juge en même temps, aujourd'hui, demain, chaque jour. Cette providence en permanence nous étonne ; nous n'y croyons guère parce que les arrêts n'en sont pas rendus à haute voix, affichés dans la rue, et ne s'exécutent pas en public. Le coupable est ici, et sa punition tombe ailleurs ; parce que la relation entre son péché et son châtement reste invisible, il nous semble que le juge l'ait oublié. Grossière erreur ! Comme si le Rémunérateur éternel se modelait sur celui de quatre jours ! Ah ! si nous pouvions saisir les liens impalpables de l'histoire, nous reconnâtrions bien vite que Dieu nous juge chaque jour. Parfois nous

entrevoyons le trait qui lie la faute à sa peine et nous en sommes frappés ; mais, hélas ! la faute et la peine s'éloignent et nous en perdons le souvenir et la leçon ! Ces rares occasions, où le juge se laisse apercevoir, ne nous sont-elles pas cependant accordées pour nous le révéler, alors qu'il se tient caché ?

Ils se confient en toi ceux qui connaissent ton nom ;
car tu ne délaisses pas ceux qui te cherchent, Eternel.

(v. 11.)

Aussi ceux qui connaissent l'Eternel, instruits par leur passé, « se confient en lui. » Cette confiance n'est pas aveugle ; elle repose sur l'expérience. Tandis que l'insensé ne sait voir dans les événements de sa vie qu'un concours du hasard et des forces humaines, le croyant y découvre le doigt de Dieu ; il en étudie les traces, se familiarise avec cette divine écriture de sa providence et finit par voir clairement ce que d'autres ne soupçonnent pas. Il se confie en Dieu parce qu'il le connaît.

Chantez l'Eternel, qui réside en Sion,
 racontez aux nations ses hauts faits !
 Car, vengeur du sang, Il se souvient d'eux,
 Il n'oublie pas le cfi des malheureux. (v. 12 et 13.)

David invite les enfants d'Israël à raconter les hauts faits de l'Eternel aux nations innombrables au milieu desquelles ils sont perdus comme une goutte d'eau au sein de la mer. Et toutefois cette goutte d'eau teinte du sang de Jésus-Christ, communiquera sa couleur à l'océan des peuples ; un jour elle se vaporisera à Jérusalem pour retomber sur le monde entier en rosée de bénédictions, et l'on chantera sur les deux hémisphères les Psaumes qui jadis furent entonnés sur la petite colline de Sion !

Sois-moi propice, Eternel !
 Vois la misère où mes ennemis me réduisent ;
 retire-moi des portes de la mort,
 afin que je publie toute ta louange
 aux Portes de la fille de Sion,
 me réjouissant de ton secours ! (v. 14 et 15.)

« Retire-moi des portes de la mort, afin que je publie toute ta louange. » Voilà le sentiment de l'homme en danger. Il lui

semble que s'il était rendu à la santé, rétabli dans sa splendeur, il n'aurait pas d'autres pensées, d'autres occupations que de faire le bien. Alors il dresse des plans tout nouveaux pour l'emploi de son temps; en perspective il se voit saint, charitable, pur. Sous l'étreinte de l'épreuve, il s'étonne que ses semblables dans la prospérité puissent se livrer à des plaisirs aussi frivoles. Oh ! s'il pouvait retrouver ses forces, sa fortune, ses amis, comme il en ferait digne usage, comme il rendrait gloire à Dieu et chanterait ses louanges ! — La santé lui revient, la fortune lui est rendue, d'autres amis se groupent autour de sa personne, comme Job il retrouve multiplié ce qu'il avait perdu ; mais, hélas ! à l'exemple de Job se montre-t-il reconnaissant ? change-t-il de vie ? est-il un nouvel être ? Ah ! s'il en était ainsi, il n'y aurait plus sur la terre un seul homme qui ne fût converti ; tous ont été une fois du moins retirés de l'épreuve, tous sont revenus une fois des portes de la mort ; mais ils ont oublié leurs beaux projets de réforme ; ils restent ce qu'ils ont toujours été. Ne soyons donc pas surpris si Dieu prolonge nos souf-

frances et attend que nous soyons changés pour nous soulager ; il sait que nous retournerions au monde s'il nous ramenait à la prospérité.

Les nations enfoncent dans la fosse qu'elles ont creusée ;
leur pied se prend au filet qu'elles ont caché.

L'Éternel s'est montré ; Il a fait justice,
en enlaçant l'impie dans l'ouvrage même de ses mains.
(Harpes. Pause.) (v. 16 et 17.)

« L'Éternel enlace l'impie dans l'ouvrage même de ses mains. » Salomon, le fils de David, a dit comme son père : « Le méchant fait une œuvre qui le trompe. » Ce n'est pas seulement Dieu qui punit, c'est souvent l'homme qui se frappe lui-même. Si le châ-timent n'est pas toujours visible pour tous, il est du moins senti par celui qui se l'est attiré. Toutefois, le plus ordinaire est de voir le méchant aveuglé par sa confiance en lui-même, tomber dans la fosse qu'il avait creusée pour d'autres. Son habileté entrevue ruine sa réputation sans atteindre son but ; sa parole menteuse est pénétrée sans qu'il le soupçonne ; son stratagème est découvert sans qu'on le lui reproche ; et parce

qu'on paraît ne pas s'en douter, il se croit d'une sagesse consommée. Il se confie si bien à son savoir-faire, il juge les autres si naïfs, qu'il ne prend plus la peine d'user d'adresse ; il finit par être stupide aux yeux mêmes de ceux qu'il voulait aveugler. Oh ! si les habiles savaient ce que les simples pensent d'eux, à coup sûr ils renonceraient à leur habileté !

Les impies vont au Sépulcre ¹,
et de même tous les peuples qui ont oublié Dieu. (v. 18.)

Ceux qui vivent sans Dieu vont au sépulcre, au néant, voilà ce qu'eux-mêmes ne peuvent nier. S'il n'y a pas eu de Dieu dans leur vie, y en aura-t-il un après leur mort ? et s'ils trouvent alors ce Dieu, jadis méconnu, consentira-t-il à les connaître ? Que l'incrédule se place à son propre point de vue ou à celui du croyant, il résultera toujours de sa vie sans Dieu, le néant ou la condamnation ! Ce doit être une bien triste existence que celle d'un homme qui marche vers ces deux abîmes ! Se dire : « Chaque

¹ Expression d'Osterwald.

pàs me rapproche d'une fosse où l'on ne pense plus, ne parle plus, n'agit plus ; d'une fosse où ma poussière va se mêler à la terre et pour toujours ! cela bientôt, dans moins d'années que je n'en ai déjà parcourues ! » Je ne saurais deviner au juste ce qu'on éprouve en face de ces inévitables réflexions ; mais je sais du moins que j'aimerais mieux passer ici-bas une longue vie dans la pauvreté, soutenu par une espérance éternelle, que de marcher avec la fortune à la rencontre du néant.

Car toujours le pauvre ne sera pas oublié,
et l'espoir des malheureux n'est pas à jamais perdu. (v. 19.)

Comment s'expliquer cette espérance obstinée qui reste au fond du cœur de l'homme le plus pauvre, le plus faible ? Chose étrange ! le riche et le puissant craignent plus que l'indigent ! La prospérité amène des terreurs que la pauvreté ignore et remplace par une douce attente. N'est-ce pas un double avertissement de notre Créateur, qui n'a pas voulu que le fort pût se croire indépendant, ni le faible oublié de son Dieu ? N'est-ce pas une leçon d'humilité pour l'un et de foi pour

l'autre ? Aussi je ne m'étonne plus que notre Père céleste ait mêlé l'inquiétude à la possession des biens et conservé l'espérance au fond de la plus grande misère ; ces deux voies différentes ramènent à Lui.

Lève-toi, Eternel, afin que l'homme ne s'élève pas,
afin que les nations soient jugées devant toi !
Mets, Eternel, ta terreur sur elles !
que les peuples sentent qu'ils ne sont que des hommes.
(Pause.) (v. 20 et 21.)

« Que les peuples sentent qu'ils ne sont que des hommes ! » Il n'est que trop vrai que, ramassés en foule, les hommes oublient vite ce qu'ils sont ; un être collectif à mille têtes, à mille bras, frappe l'imagination de chacun ; l'individu s'exalte de la force présumée de l'ensemble ; il se cache sa propre faiblesse, s'identifie avec l'armée entière et se croit tout possible et tout permis. On accorde à une nation une morale plus facile, on lui permet des violences nécessaires, comme on attend d'elle des succès qu'on n'oserait pas se promettre isolément ; et l'on méconnaît que des millions d'hommes n'ont ni plus de force ni plus de droits qu'un seul

devant Dieu ! Dieu ne traite pas, comme un roi terrestre, avec les multitudes, mais avec le simple individu. Une âme est un être complet qui ne saurait partager ni doubler sa responsabilité ; dans le royaume des cieux, personne ne saurait aliéner sa liberté, pas plus qu'usurper celle d'autrui. Si le fils ne doit point porter l'iniquité du père, ni le père celle du fils, comment chaque unité de la foule se déchargerait-elle sur des hommes qui ne lui sont que juxtaposés ? N'oublions pas que seuls, ou unis à nos frères, nous serons toujours jugés et pesés seul à seul devant Dieu.

PSAUME X.

Eternel, pourquoi te tiens-tu à l'écart,
te caches-tu dans des temps de détresse ?
Le malheureux pâtit de l'orgueil des impies,
Il se perd dans les trames qu'ils ourdissent.
Car l'impie fait sa gloire de sa convoitise,
et le ravisseur maudit, méprise l'Eternel. (v. 1 à 3.)

« Le malheureux pâtit de l'orgueil des impies, » voilà le grand désordre qui, reproduit sous mille formes, étonne la conscience. Le succès du méchant, les souffrances du juste, scandalisent chaque jour le spectateur de notre société. Comment, se dit-on, Celui qui nous a créés êtres moraux, Celui qui nous parle constamment de justice, dans notre for intérieur, laisse-t-il ses sujets renverser ses lois et mépriser le législateur ? Si nous étions dans un état définitif, je serais aussi frappé de cette difficulté. Je ne comprendrais pas que notre maître permît dans son royaume éternel une révolte constante

sans la punir, et laissât ses bien-aimés tomber victimes de ses propres ennemis. La société actuelle dans le ciel serait une monstruosité. Mais sommes-nous donc sur une terre où nous devons vivre sans fin ? Demander que dans cette vie d'épreuve Dieu récompensât tous les dévouements, qu'il punit tous les vices ; vouloir qu'à chaque action bonne ou mauvaise, à chaque parole impure ou sainte, notre juge envoyât sur l'heure une stricte rétribution, ce serait changer la foi en vice, anéantir la charité ; chaque œuvre aurait alors son salaire ; la moralité deviendrait impossible, et l'égoïsme notre mobile inévitable. Toute l'économie actuelle serait changée ; et serait-ce pour le mieux ?

Je viens de supposer que dans ce monde en dehors de la foi il y aurait des vertus à récompenser aussi bien que des vices à punir. Mais en serait-il bien ainsi ? Tout homme, même le meilleur, ne fait-il pas le mal ? Se passe-t-il un jour qu'il ne pêche ? Le nouvel ordre de choses invoqué amènerait donc une punition et non une récompense, sans cesse répétée. Qui de nous voudrait aujourd'hui être traité selon le mérite exact de ses

œuvres? Ah! ne rêvons pas un monde fantastique où ni la foi, ni l'amour, ni l'espérance ne sauraient avoir lieu; un monde où nos places publiques, nos demeures privées, nos jours, nos nuits deviendraient des théâtres et des heures incessantes d'exécution. Admirons plutôt l'économie où Dieu, tout en respectant notre liberté, en prenant patience devant nos fautes, ouvre la voie au repentir, le recours à la grâce, et qui, pour nous élever à la vie morale, en appelle à la foi en sa miséricorde. En un mot, admirons la sagesse de Dieu qui, sur notre péché abondant, a fait surabonder le pardon de Jésus-Christ, et qui, par ce pardon, a rendu possibles en nous l'amour et la reconnaissance.

L'impie présomptueux est sans inquiétude :

« Il n'y a point de Dieu ! » voilà toutes ses pensées.

Le succès est sur sa route en tout temps ;

il n'élève point ses regards jusques à tes jugements ;

sur ses ennemis il souffle avec dédain.

Il dit en son cœur : « Je suis inébranlable,

d'âge en âge à l'abri des revers. »

Sa bouche est pleine de parjure, de fraude et de malice,

et sa langue recèle la violence et la ruine. (v. 4 à 7.)

Suivons dans ses conséquences cette pen-

sée de l'impie : « Il n'y a point de Dieu ; » donc point de ciel, point de religion, point de morale, point de mœurs, point de probité. Si quelqu'un prétend que je descends trop bas sur la pente logique de l'incrédulité, je demande qu'on me dise où je dois m'arrêter ? Une religion sans Dieu est un corps sans tête ; une morale sans Dieu est un tribunal sans juge ; des mœurs sans Dieu sont des entraves aux jouissances ; une probité sans Dieu n'est qu'un calcul, bon quand on nous voit, faux quand on ne nous voit pas. Sans Dieu je ne connais qu'une règle sage : « Mangeons, buvons, réjouissons-nous ; car demain nous mourrons ! » Or l'incrédule qui accepte cette règle en secret, ne l'avouerait pas en public ; il la veut pour lui, mais non pour les autres. Aussi en s'affranchissant de toute croyance, il trouve bon que le peuple reste croyant. Cet incrédule est le plus grand des hypocrites. Ainsi briser tout frein moral pour soi, en créer de fallacieux pour autrui, voilà désormais la sagesse. Ne nous étonnons donc pas du hideux tableau que le Psalmiste nous fait de l'impie. Ce tableau peut bien être adouci par de belles apparences, des formes

agréables, des sourires gracieux, des paroles polies ; mais tirez ces voiles et vous verrez cachés derrière, « le parjure, la fraude, la malice et la ruine. »

Posté en embuscade près des hameaux,
 en guet-à-pens il tue les innocents,
 et dans l'ombre son œil épie le malheureux.
 Il guette de sa retraite, comme le lion de son repaire,
 il guette pour saisir le malheureux ;
 il saisit le malheureux, le tirant dans son filet. .
 Il se tapit, il se baisse,
 et entre ses griffes tombe le malheureux.
 Il dit en son cœur : « Dieu oublie !
 Il voile sa face, et ne regarde pas ! » (v. 8 à 11.)

Par une image hardie, les mœurs de la bête féroce sont ici attribuées à l'impie : « Il se tapit en embuscade ; il épie le malheureux, s'élance et l'étouffe sous sa griffe ! » C'est la ruse et la violence réunies. Nous les trouvons horribles chez l'animal ; pourquoi nous révolteraient-elles moins chez l'être raisonnable ? L'homme qui ment vaut-il mieux que le tigre qui se tapit ? Serons-nous plus indulgents pour les fautes de nos semblables parce que nous pouvons y participer ? que pour celle de la brute parce que nous risquons d'en souffrir ?

L'impie qui tout à l'heure disait il n'y a point de Dieu, dit maintenant : « Dieu oublie ou ne regarde pas, » comme un peu plus haut ce même impie méprise et « maudit l'Eternel. » Ainsi, tantôt il en nie l'existence, tantôt le déclare impassible, tantôt s'irrite contre lui. Tout cela est conséquent avec sa passion ; sa règle, non de foi, mais d'incrédulité, c'est sa convoitise. En niant ou mutilant Dieu à son gré, il nous donne la mesure de ses convictions.

Debout ! Eternel ! ô Dieu, lève ta main !
 N'oublie pas les malheureux !
 Pourquoi l'impie a-t-il pour Dieu ce mépris,
 dit-il en son cœur : « Tu ne recherches pas ! »
 Tu as vu ! car tu as l'œil sur la douleur et la peine,
 et tu l'inscris sur ta main ;
 le malheureux s'en remet à toi ;
 pour l'orphelin tu fus toujours un aide.
 Brise le bras de l'impie,
 et du méchant recherche le crime,
 afin que tu ne le retrouves plus ! (v. 12 à 15.)

Quelle sommation impérative : « Debout ! Eternel, debout ! lève ta main ! » — C'est qu'en effet rien ne nous irrite comme la vue d'une injustice. Notre premier mouvement est de recourir à la violence pour la venger.

Il n'est pas nécessaire qu'elle retombe sur nous, il suffit qu'une criante iniquité frappe un étranger pour soulever notre indignation. La faiblesse, la douceur de la victime augmentent notre irritation. Je demande d'où nous viennent ces mouvements presque irrésistibles, contre des injustices qui ne nous atteignent pas, qui sont peut-être de l'histoire ancienne? Ne seraient-ils pas des révélations instinctives de la conscience? et dès lors nous étonnerons-nous que David en appelle au glaive du juge qui nous a donné la loi? Non que je veuille provoquer la colère de Dieu sur âme qui vive; mais qu'on ne trouve pas mauvais que le Psalmiste invoque l'aide de l'Eternel en faveur de l'orphelin, symbole de la faiblesse et de l'innocence; surtout quand cet orphelin, loin de se plaindre, s'en remet au Tout-Puissant.

Le Seigneur est un Roi permanent, éternel ;
de son pays les nations sont exterminées.
Eternel, tu entends les vœux des misérables,
tu fortifies leur cœur, tu inclines ton oreille,
tu fais droit à l'orphelin et au pauvre,
afin que de la terre désormais
l'homme ne te brave plus. (v. 16 à 18.)

Pourquoi le Psalmiste rappelle-t-il ici que

le Seigneur est « un roi éternel et permanent? » Il me semble entreuver la raison dans ces mots qui suivent : « Dieu entend les vœux du misérable et il fait droit à l'orphelin. » En effet, cela n'est exact qu'autant que vous tenez compte de l'éternité de Dieu et de sa justice. Si vous limitez à ce monde l'exercice des lois divines, il n'est plus vrai de dire que Dieu fasse toujours droit à l'opprimé. L'injustice non redressée, ou plutôt la justice incomplète, cette cause encore non entendue, attend un tribunal au-delà de la tombe. Le martyr de l'innocent, le triomphe du coupable comme le sang d'Abel, crieront toujours dans la conscience humaine au Dieu trois fois Saint et Tout-Puissant, et protesteront jusqu'à la fin des siècles qu'il existe un avenir de rétribution.

Mais en attendant cette complète réparation, Dieu « fortifie dès ici-bas le cœur de l'opprimé. » Le sentiment de notre équité est une puissante compensation aux violences de nos adversaires. Il y a même une saveur à souffrir pour la justice, à tomber innocent ! En tous cas, il y a plus de paix, de joie dans l'âme du persécuté que dans la

conscience du persécuteur. Ce patient ne voudrait pas changer de place avec son bourreau. Au reste, l'injustice du monde amène parfois des résultats inattendus qui seuls serviraient à expliquer comment il se fait que Dieu la tolère. Ceux qui en souffrent sont refoulés vers la foi, l'injustice engage sa victime à se rapprocher de Celui dont la vie entière en fut abreuvée. Jésus devient alors notre compagnon d'épreuves ; nous aimons à retrouver dans la rage de ses ennemis quelques traits de ressemblance avec la fureur des nôtres. Cette communauté de cause nous fait prendre parti pour le Sauveur méprisé, frappé, mis à mort ; et par cette voie, qui semblait aboutir au désespoir, nous sommes amenés à la consolation.

PSAUME XI.

Au maître chantre. De David.

Dans l'Éternel je mets ma confiance ;
comment pouvez-vous me dire :

« Comme l'oiseau fuyez vers vos montagnes !

Car voici, les impies bandent leur arc,
ils ajustent leurs flèches sur la corde,
dans l'ombre, pour tirer sur les gens de bien. (v. 1 et 2.)

Les ennemis de David roi, en usant de ruse et de violence à son égard, le provoquent à user lui-même envers eux de violence et de ruse. Ses amis au contraire lui conseillent de prendre la fuite, comme l'oiseau vers les montagnes. De ces deux partis opposés lequel prendre ? Ni l'un ni l'autre ; mais rester paisible à Jérusalem se confiant à l'Éternel.

Les partis extrêmes, surtout quand ils poussent à l'action, sont de notre goût ; mais attendre patiemment dans la pratique de nos devoirs journaliers, nous en remettant à Dieu

du soin de nous garantir contre le méchant, non, ce pieux repos n'est pas selon notre nature ; ou si nous attendons, c'est retenus par la paresse et non soutenus par la foi. Pourquoi la confiance en Dieu est-elle si rare ? Par la raison bien simple qu'elle ne peut s'unir qu'à une volonté sainte. Comment oserions-nous compter pour demain sur la protection de Celui dont nous violons les ordres aujourd'hui ? Qui sait ? peut-être nos projets sont-ils en opposition avec la volonté de Dieu ; pourrions-nous alors espérer que ce Dieu se fera notre complice ? Non. Mais quand nos souhaits et nos actes seront tournés vers le bien, oh ! alors, nous nous confierons en lui ; sachons attendre à notre poste, vivant dans la piété, sans tomber dans l'aigreur envers nos adversaires ni céder aux conseils de pusillanimes amis.

Quand les fondements s'écroulent,
le juste, que fera-t-il ? » (v. 3.)

C'est probablement ici une allusion aux principaux de la nation, vivant dans le désordre. David se demande comment la société pourrait se maintenir quand ses con-

ducteurs sont ébranlés dans leurs principes et dans leur moralité. Si nous ne sommes pas chargés, nous, de diriger un peuple, cependant, comme parents ou comme maîtres, nous avons quelqu'un à conduire. Disons-nous bien que nos enfants et nos subordonnés ont l'œil fixé sur nous ; que rien n'est puissant comme l'exemple, surtout le mauvais ; les faibles le suivent par goût ; les justes eux-mêmes risquent d'en être atteints. Que deviendra l'édifice de la famille, de l'atelier, de l'Eglise, si nous, ses fondements, sont ébranlés ?

L'Eternel est dans son saint parvis,
 l'Eternel a son trône dans les cieus,
 ses yeux voient,
 ses regards sondent les enfants des hommes.
 L'Eternel sonde le juste ;
 et l'impie et l'ami de la violence
 sont odieux à son âme.
 Il fait pleuvoir sur les méchants des foudres ;
 le feu, et le soufre et le vent embrasé,
 tel est le calice qu'ils ont en partage.
 Car l'Eternel est juste, il aime la justice ;
 l'homme droit contemple sa face. (v. 4 à 7.)

Ce passage est un tableau complet : l'univers, voilà le temple ; la terre est son parvis ;

6.

le ciel est l'autel où trône le Tout-Puissant. Du haut de la voûte étoilée le Juge dirige ses yeux sur notre monde, ses regards pénètrent le sein des hommes, descendent dans les cœurs, y démêlent les pensées ; et avant même qu'ils aient agi, le juste lui est agréable et l'impie odieux. Les méchants, qui tendent la main pour saisir le calice des joies terrestres, tombent frappés de la foudre divine, sont balayés par le souffle de l'adversité, tandis que l'orage passant sur la tête du juste le laisse, heureux de contempler la face du Seigneur.

Malheureusement, la faiblesse de notre attention, peut-être aussi celle de nos traductions, nous empêchent de saisir l'ensemble d'une scène aussi grandiose, et nous passons devant de tels cantiques sans soupçonner leur beauté.

PSAUME XII.

Au maître chantre. En octave. Cantique de David.

Sois-nous en aide, Eternel ! car les bons diminuent,
et les fidèles sont perdus parmi les enfants des hommes.
(v. 1 et 2.)

Voilà un des plus affligeants spectacles, c'est de voir diminuer le nombre des hommes de bien, soit par la mort, soit par leur perversion. Que le méchant aille en empirant, on ne s'en étonne pas, on s'y attendait même ; mais que ceux qu'on avait regardés comme intègres soient tout-à-coup reconnus pour injustes ; que des hommes qu'on a toujours tenus pour frères se trouvent être des hypocrites à la face de l'Eglise et du monde, voilà ce qui navre le cœur, trouble la foi et laisse une longue tristesse. Et toutefois ne nous laissons pas ébranler ; rappelons-nous que tout cela nous a été prédit. L'injustice ou l'impiété de ces hommes ne datent pas d'hier ; bien que ce soit d'hier qu'elles sont décou-

vertes ; elles ne retombent pas en accusation contre la foi, mais contre notre manque de discernement. Et surtout de telles chutes sont bien propres à nous faire regarder à nos pieds et à nous apprendre à veiller sur nous-mêmes.

On se tient l'un à l'autre le langage du mensonge ;
 la flatterie est sur les lèvres,
 le cœur double dans les discours.
 Que l'Eternel détruise les lèvres qui flattent,
 et la langue qui parle avec forfanterie,
 ceux qui disent : « Notre langue nous donne la puissance !
 Nous avons la parole, qui sera maître de nous ? » (v. 3 à 5.)

Après la faculté de penser, en est-il une plus précieuse que d'exprimer ce que l'on pense ? communiquer ses idées à son semblable qui les contrôle et vous les renvoie épurées, recevoir les siennes, les sonder pour y répondre à son tour ; ainsi se rendre plus douce l'un à l'autre la pente ardue qui conduit à la vérité, verser dans un cœur les sentiments, les secrets, les soucis qui remplissent le nôtre ; en recevoir en échange des consolations sympathiques, des conseils éclairés ; je le demande pour l'être pensant, est-il un privilège plus grand, plus noble ? Non. Eh bien, ce privilège de dire ce qu'on

sent, on en use pour affirmer ce qu'on ne sent pas ! La parole a été donnée pour faire connaître la vérité ; on en fait un instrument de mensonge ; et si parler est une belle chose, je n'en connais pas de plus laide que de parler pour se mentir l'un à l'autre ! Aussi le Créateur a-t-il tourné contre l'imposteur sa propre imposture ; d'intention il parle pour tromper ; de fait il parle sans être cru. Vous représentez-vous ce qu'a de ridicule en même temps que d'odieux un entretien entre deux hommes qui font assaut de menterie, qui s'entre-répondent et qui ne s'écoutent pas, qui veulent qu'on les apprécie et se font mépriser, et qui, après de vains efforts pour s'abuser mutuellement, se retirent, chacun se croyant le plus habile et tous deux étant dupes ? Au mensonge de l'orgueil substituez son contraire, celui de la flatterie, et vous aurez les deux extrêmes se touchant : compliments fades, flagorneries intéressées qu'on accepte, tout en se disant : c'est un flatteur. On garde son éloge et lui rend le mépris.

Le plus étrange en tout cela, c'est qu'on se rit des artifices du langage chez autrui et l'on en use soi-même. Qui ne s'est pas pro-

mis de gagner quelqu'un par de belles paroles ? et qui n'y a pas mis d'autant plus d'art que sa cause était plus douteuse ? Ah ! Seigneur, je te rends grâce de ce que la langue rusée porte avec elle son discrédit et de ce que les habiles sont si confiants en eux-mêmes qu'ils tombent sous les dédains de ceux qu'ils croyaient duper !

Pour le pauvre opprimé, et l'indigent qui soupire,
à cette heure je me lève, dit l'Eternel,
et je leur donnerai le secours auquel ils aspirent.
Les paroles de l'Eternel sont pures,
comme l'argent qu'au creuset l'on dégage de terre,
et purifie sept fois. (v. 6 et 7.)

Oui, le petit, le simple, quand il est droit de cœur, n'a qu'à parler pour être cru. Ses paroles ont le son de la vérité. On peut donc affirmer que d'avance le Créateur a mis sous la langue de l'homme sincère la persuasion. Les paroles de l'Eternel, c'est-à-dire, le langage naturel, naïf, témoigne de sa pureté comme l'argent mis au creuset. L'homme véridique peut dire et redire son récit à des jours différents, à divers auditeurs, la vérité ressort toujours la même, comme le métal précieux, éprouvé par sept fois, ressort tou-

jours argent plus épuré. Un tel homme a mis le poinçon sur sa parole ; elle peut couvrir le monde sans danger d'être refusée.

Toi-même, ô Eternel, tu les garderas,
tu les protégeras contre cette race à jamais.
Que partout les impies se promènent,
comme quand la tempête se lève sur les hommes !
(v. 8 et 9.)

Maintenant mettez en présence d'un tiers intelligent ce menteur de profession et ce Nathanaël sans fraude ; que tous deux suivent leur nature, et je suis convaincu que, plaidant l'un contre l'autre, la vérité se fera jour à travers l'inextricable forêt de ruses, de détours, de mensonges ; elle se montrera, non moins par la simplicité de l'un, que malgré l'habileté de l'autre. Jésus a-t-il été condamné par la postérité, après le vote unanime du sanhédrin ? et la candeur de sa parole n'a-t-elle pas suffi pour convaincre, pendant dix-huit siècles, ceux qui seulement ont consenti à l'écouter ? La Parole de Dieu s'impose elle-même, parce qu'elle est la vérité ; que la nôtre soit toujours vraie, et elle s'imposera à son tour.

PSAUME XIII.

Au maître chantre. Cantique de David.

Jusques à quand, Éternel, m'oublieras-tu toujours ?
Jusques à quand me cacheras-tu ta face ?
Jusques à quand aurai-je l'inquiétude dans l'âme,
et tout le jour le chagrin dans le cœur ?
Jusques à quand mon ennemi
s'élèvera-t-il au-dessus de moi ? (v. 1 à 3.)

Ah ! que je comprends bien ce cri d'une âme fatiguée d'attendre la réponse du Seigneur à une prière répétée pendant des années ! Oui, je sympathise avec ce «
jusques à quand » qui est presque un reproche ! Et vous, lecteur, qui peut-être n'avez pas osé le dire, ne vous l'appropriez-vous pas aussi ? Combien de fois n'avons-nous pas demandé, demandé avec instances, avec larmes, une chose bonne, une grâce spirituelle pour nous ou pour d'autres ; et toutes ces prières pour ne rien obtenir ! O Seigneur, Seigneur, «
jusques à quand me cacheras-tu ta face ? »

Si quelque chose pouvait ébranler la foi, ce serait la prière non exaucée ; et cependant cette foi persiste. Nous gémissons, mais nous croyons encore ; nous prions même alors que le ciel semble d'airain. N'est-ce pas là une grâce de Dieu qui nous fait espérer contre toute espérance ? Si en même temps que Dieu ne nous accorde pas l'objet demandé, Il nous retirait encore le peu de foi qui nous reste, que deviendrions-nous ? Plus de prière, plus d'attente ; un profond désespoir ! Ah ! Seigneur, dusses-tu ne pas me répondre encore, du moins conserve-moi la confiance qui m'empêche de mourir tout à fait à la vie spirituelle, en attendant que tu m'exautes, ou du moins que tu me fasses comprendre pourquoi tu n'as pas jugé bon de m'écouter.

Oui, voilà sans doute la raison pour laquelle le Seigneur n'accomplit pas tel vœu que nous lui répétons depuis longtemps : c'est qu'il ne serait pas bon qu'il l'accomplît. Nous lui demandons sans nous en douter un bien incompatible avec un plus grand qu'il veut nous donner, quoique nous ne l'ayons pas demandé ; ou nous réclamons une chose

opposée à ses mystérieux décrets. Un jour nous verrons clairement que nous nous étions trompés, et nous bénirons Dieu de nous avoir jadis refusé. Aussi suis-je parfois tenté de réduire ma prière à ce mot : « Mon Dieu, que ta volonté soit faite. »

Ah ! regarde, exauce-moi, Eternel, mon Dieu !
 Fais luire ta clarté dans mes yeux,
 afin que je ne m'endorme pas
 du sommeil de la mort ;
 que mon ennemi ne dise pas : « Je l'ai vaincu ! »
 et que ma défaite ne réjouisse pas mes oppresseurs !

(v. 4 et 5.)

« Fais luire ta clarté dans mes yeux. » Il faut avoir été illuminé de l'Esprit de Dieu pour écrire ces paroles ; il faut avoir senti la bienfaisante chaleur, la douce lumière que la pensée vivante du Seigneur apporte au cœur, pour en demander un nouveau rayon. Par moment la face divine semble tournée sur nous ; tout nous apparaît clair ; c'est la vue de Jésus resplendissant sur le Thabor ; comme Pierre, nous dirions alors volontiers : « Il fait bon demeurer ici, Seigneur ; dressons-y notre tente. » Et chose étrange ! c'est

souvent lorsque nous ne l'avons ni attendue ni demandée, que cette grâce nous arrive ! Serait-ce la réponse à d'anciennes prières ? Serait-ce la réponse aux prières d'autrui pour nous ? Serait-ce une compensation à ce qui nous a été refusé ? Je ne sais, mais à coup sûr ce regard d'un soleil qui porte la santé dans l'âme, est plus doux que la chaleur de l'astre qui perce les nuages d'un long hiver, pour relever nos esprits abattus et nos corps engourdis. Que dis-je ? j'échangerais vingt fois mes jours de soleil pour des jours de telles grâces, et je n'ambitionne pour le ciel qu'une éternelle journée de ces heureux et courts instants d'ici-bas. Ah ! je comprends bien cette promesse de l'Apocalypse : Dans la Jérusalem céleste, plus de soleil, ni d'astres pour éclairer, mais la présence du Seigneur.

Mais, en ta bonté je me confie !
Ton secours réjouira mon cœur :
je louerai l'Eternel du bien qu'Il m'aura fait. (v. 6.)

Louer le Seigneur du bien qu'il nous a fait est un besoin de l'âme chrétienne. Les bien-

heureux l'éprouvent encore dans les cieux ;
et l'on pourrait mesurer ici-bas notre piété
sur l'expression plus ou moins abondante
auprès des hommes, de notre reconnaissance
envers Dieu.

PSAUME XIV.

Au maître chantre. Cantique de David.

**Les impies ont dit en leur cœur : « Il n'y a point de Dieu. »
Ils se sont corrompus, leurs œuvres sont abominables ;
il n'y a personne qui fasse le bien.
L'Éternel examine des cieux les enfants des hommes,
pour voir s'il y a quelque homme raisonnable,
qui cherche Dieu :
tous se sont révoltés, pervertis tous ensemble ;
il n'y a pas un homme qui fasse le bien, pas même un. (v. 1 à 3.)**

D'autres traduisent : « L'insensé dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu. » Je comprends que ces traducteurs aient été conduits par cette pensée, qu'il faut être fou pour nier Dieu. Mais en y regardant de plus près, on reconnaîtra que l'appauvrissement du cœur aussi bien que celui de l'esprit, amène l'incrédulité. Le pécheur torturé par le souvenir du passé et par les convoitises pour l'avenir, ne saurait imaginer rien de mieux que d'effacer le nom de Dieu de sa conscience ; il

espère trouver ainsi calme et liberté. Ce qui me persuade que c'est bien ici le sens, c'est qu'après avoir exprimé ce principe : « Il n'y a point de Dieu, » David nous en montre les conséquences dans la conduite des incrédules : « Ils se sont corrompus ; leurs œuvres sont abominables ; il n'y a personne qui fasse le bien ; ils se sont tous révoltés, tous pervers ; il n'y en a pas un, non pas un seul qui fasse le bien. » Quel tableau ! Et pourquoi donc en serait-il autrement ? quel motif l'impie aurait-il d'obéir à un Dieu qui n'existe pas ? de se refuser la satisfaction de ses sens, et par suite la ruse et l'injustice ? La morale légitime de l'incrédule, c'est le plaisir, partout où son caprice le place : aujourd'hui dans le manger et dans le boire ; demain dans le bruit et la gloire ; plus tard dans l'avarice et le repos. Il n'a qu'un précepte : Tu t'aimeras toi-même de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée. — Supposez que toute foi religieuse fût subitement extirpée des cœurs, que resterait-il sur la terre de dévouement, de générosité, de bonnes mœurs et même d'équité ? Assez d'apparences pour faire des dupes ! c'est-à-dire

que privée de toute croyance, la société aurait encore besoin de simuler la religion pour se soutenir ! Mais représentez-vous un monde incrédule, conséquent avec son incrédulité : bien égoïste, bien amateur du plaisir, rusé, menteur, violent ; et dites si le monde pourrait subsister ? Dites ensuite si ce monde a été formé pour s'anéantir lui-même ? ou si plutôt, de toutes ces horribles conséquences, ne sortent pas comme des nécessités l'existence d'un Dieu et la foi en un rémunérateur ?

Ne se reconnaîtront-ils pas tous ces malfaiteurs,
 qui mangent mon peuple comme du pain ?
 N'invoqueront-ils point l'Éternel ? (v. 4.)

Le mal moral entraîne à sa suite des conséquences si funestes, qu'un jour le coupable doit enfin s'arrêter épouvanté ; impossible qu'il ne rentre pas en lui-même ; impossible que, déçu dans son attente, déchiré par sa conscience, dégoûté par le plaisir même, et, en avançant dans la vie, effrayé par la mort, impossible, dis-je, qu'il ne soit pas saisi d'une velléité de conversion. Oui, je le crois, il est pour tout pécheur, même pour le plus

endurci, de ces heures de lassitude où il voudrait anéantir son passé, renaître pour vivre d'une vie nouvelle. Mais, hélas ! le Sauveur leur est inconnu, la pensée de la grâce complète, actuelle, ne leur vient pas ; ils ne savent de quel côté regarder. Si dans ce moment un croyant leur tendait la main, et leur parlait de l'Évangile, peut-être se relèveraient-ils ; mais le croyant qui prie pour lui-même, pour sa famille, ses frères, ses amis, songe rarement à prier et agir pour le mondain ; il lui semble que ce malheureux soit descendu trop bas pour jamais remonter, et il abandonne son compagnon de route sur le bord de l'abîme où il va bientôt rouler. Telle n'est pas la conduite du Psalmiste : il pousse un cri, une prière, et dit : N'invoqueront-ils point l'Éternel ? — Qui de nous aurait prié pour l'enfant prodigue dans la débauche ? pour le brigand sur la croix ? Personne probablement, et cependant tous deux sont dans le ciel où nous espérons entrer.

Bientôt la terreur les saisira ;
 car Dieu est au milieu de la race juste.
 Déjouez les projets du misérable !...
 L'Éternel est son refuge. (v. 5 et 6.)

Ces lignes présentent une singularité de la poésie hébraïque qu'il est bon de signaler pour rendre d'autres passages plus intelligibles. Nous avons ici dans quatre vers deux pensées qui se croisent : l'une commence au premier vers et s'achève au troisième ; l'autre commence au second et se complète au dernier ; en intervertissant l'ordre des deux lignes du milieu, nous aurons les deux idées complètes et séparées comme nous les exprimerions dans nos langues modernes :

Bientôt la terreur les saisira,
 Déjouez le projet du misérable.
 Dieu est au milieu de la race juste,
 l'Éternel est son refuge.

Combien de difficultés disparaîtraient de la Bible mieux traduite et mieux comprise ! Le traducteur accumule les ténèbres sur la Parole sainte ; et le lecteur se plaint ensuite à Dieu de son obscurité ! Soyons plus sages ;

instruisons-nous par les passages déjà clairs sans condamner d'avance ceux qui ne le sont pas encore. Le soleil se lève sur les cimes avant de descendre dans les vallées.

Ah ! si de Sion le salut venait sur Israël !...
Que l'Eternel ramène les captifs de son peuple,
et Jacob se réjouira, et Israël triomphera. (v. 7.)

Si l'amour de la patrie est déjà si vif chez l'exilé, combien plus le sera-t-il pour le captif. Etre libre et chez soi sont deux éléments de bonheur. Pourquoi l'homme gémit-il donc sur cette terre ? C'est qu'il n'y est pas chez lui ; il se sent fait pour vivre ailleurs ; c'est encore parce qu'il n'est pas libre, sa volonté est constamment tyrannisée par le péché. Affranchi du mal et rentré chez son père, il doit un jour, dans sa céleste patrie, « se réjouir et triompher. »

PSAUME XV.

Cantique de David.

Eternel, qui sera ton hôte dans ta tente ?
Qui habitera sur ta sainte montagne ? (v. 1.)

S'agit-il ici d'être admis dans le tabernacle de Sion, ou dans le domicile éternel ? Dans les deux suppositions, la réponse suivante est également applicable.

Celui qui vit dans l'intégrité, et pratique la justice,
et dit la vérité telle qu'elle est dans son cœur. (v. 2.)

Vivre dans l'intégrité, dans la vérité, c'est en un mot être sincère. Ce n'est pas encore se dévouer ; non, il était réservé à l'Évangile d'enseigner le dévouement ; mais être sincère, droit de cœur, juste, constituait le devoir de l'Israélite sous l'ancienne alliance. Pourquoi cette différence entre les deux

économies ? On pourrait dire que l'œuvre morale est progressive dans la Révélation divine comme dans la vie du simple individu : d'abord la justice, ensuite l'amour ; mais cette réponse, bien que fondée, ne me paraît pas ici suffisante. On peut ajouter que la loi nous ayant été donnée pour nous faire sentir l'aiguillon du péché, il importait qu'elle n'exigeât rien au-delà de la stricte justice. Demander à l'homme la générosité, c'était le provoquer à répondre : je ne la dois pas ; c'était ouvrir une porte aux excuses. Mais n'imposer que l'équité, le respect du droit d'autrui, c'était fermer d'avance la bouche à quiconque désobéirait.

Il y a plus : imposer l'amour comme un devoir eût été un contre-sens. On l'a dit, l'amour ne se commande pas ; on aime, on se donne soi-même, et alors seulement, on se fait aimer. C'est là précisément ce qu'a fait Jésus-Christ ; ce n'est pas ce qu'aurait obtenu une loi abstraite, publiée à la lueur des éclairs et au bruit de la foudre.

Tout a donc été mis à sa véritable place dans la Bible : la justice dans l'ancienne économie ; l'amour dans la nouvelle ; et nous devrions

nous estimer heureux d'avoir été réservés pour ces derniers temps.

Dont la langue ne sème point la calomnie,
à son prochain ne cause point de dommage,
et ne profère point d'outrage contre son frère. (v. 3.)

Que penserions-nous d'un homme qui, en passant, jetterait d'une main du poison dans chaque source et de l'autre sèmerait une graine vénéneuse sur tous les champs? Nous le déclarerions sans hésiter digne fils de celui qui sema l'ivraie dans le blé.

Eh bien ! quiconque laisse tomber de ses lèvres le grain de la médisance, de la calomnie, sème du poison dans la vie de son frère. Il ne le blesse pas moins en attaquant sa réputation que s'il le frappait à la joue ou au cœur. Aussi, le nom de Satan signifie-t-il calomniateur ; Jésus l'appelle le père du mensonge, et, pour marquer encore mieux son horreur pour les abus de la langue, il déclare celui qui prononce une simple injure digne de la Géhenne.

Nous mettons une trop grande distance entre dire le mal et faire le mal. Le dire, c'est déjà le faire. Et c'est le faire lâchement.

Rassuré par l'absence de l'accusé, enhardi par l'amour du scandale chez les auditeurs, on prend plaisir à médire. Pour bien juger de l'importance de votre parole dirigée contre un frère, supposez qu'à l'instant, lui, lance le même blâme contre vous, son accusateur, et si ce sentiment de justice ne vous retient pas encore, soyez du moins prudent et dites-vous que le mot qui tombe aujourd'hui de vos lèvres répété d'écho en écho jusqu'à l'oreille de votre victime, pourrait bien vous revenir sous forme de reproche et de récrimination.

Aux yeux de qui le réprouvé est digne de mépris,
et qui honore les hommes craignant Dieu,
qui jure au méchant et ne se dédit point. (v. 4.)

L'opposition entre ces deux pensées montre qui est ici le « réprouvé; » c'est celui qui ne craint pas l'Eternel, l'impie, ou dans un langage plus moderne, l'incrédule. Certes, je ne veux appeler le mépris sur personne; nous avons appris à distinguer entre l'homme et ses opinions, à respecter celui qui se trompe tout en condamnant son erreur. Mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer que

l'incrédule n'avoue pas volontiers son incrédulité, il semble qu'il ait peur des conséquences immorales qu'on pourrait attribuer à ses principes. N'est-ce pas là un signe que la vérité se trouve dans la foi ?

Ce verset se termine par une pensée bien digne d'attention : quiconque a promis, fût-ce au méchant, doit tenir sa promesse. On est parfois tenté de prendre la place de Dieu vis-à-vis du coupable, et l'on trouve tout simple de le punir en lui manquant de parole. Il n'est qu'un cas où nous puissions, (nous le devons même) rompre notre engagement, c'est lorsqu'il faudrait, pour le tenir, violer notre conscience. Une promesse faite contre la justice, contre la vérité, eût-elle été prononcée dans un temps d'ignorance; ne doit être tenue envers personne, car elle blesse les droits de Dieu. Mais si le dommage ne tombe que sur nous, une parole est inviolable, donnée même au méchant, même à l'insensé.

Qui ne tire de son argent aucun intérêt,
et contre l'innocent n'accepte point de présents.
Qui ainsi agira, ne sera point ébranlé. (v. 5.)

Remarquez que presque tous les traits

dont le Psalmiste vient de composer la figure de l'hôte de Dieu, sont des traits négatifs; il nous dit beaucoup plus ce que cet homme n'est pas, ne fait pas que ce qu'il est et fait « il ne sème pas de calomnie, ne cause pas de dommage, ne profère pas d'injure, ne se dédit pas, ne fait pas l'usure et n'accepte pas de présents contre l'innocence » Pourquoi cela? Parce que David choisit ses traits dans la société, il lui suffit de mettre une négation devant tout ce qui se pratique habituellement pour avoir le tableau de ce qui devrait se pratiquer. C'est la même pensée qui inspire Moïse nous disant : « Tu ne tueras point, ne déroberas point, ne commettras point d'adultère, ne porteras point de faux témoignage, ne convoiteras point. » En résumé, dans les deux cas on aurait pu dire : O homme, ton devoir consiste à ne rien faire de ce que tu fais. Quelle amère censure de la nature humaine et quelle puissante preuve du besoin d'un Sauveur !

PSAUME XVI.

Ecrit de David :

Garde-moi, ô Dieu, car je me retire vers toi !

J'ai dit à l'Éternel : tu es le Seigneur,

en toi j'ai mis mon souverain bien. (v. 1 et 2.)

Devrait-il y avoir rien de plus simple que de mettre le souverain bien en l'Éternel ? Tout ne vient-il pas de lui, tout n'y retourne-t-il pas ? et dans le présent, ne sommes-nous pas complètement, sous sa dépendance ? Pour s'en tenir à ce que personne ne peut nier, comment ne sentions-nous pas qu'obéir à celui qui nous a faits est une inévitable condition pour atteindre au but de notre destinée, le bonheur ? Quelqu'habiles que nous soyons, parviendrons-nous jamais à briser la volonté divine, à tirer notre paix de notre résistance, à transformer en joie nos remords ? Et si nous ne pouvons l'espérer, quelle folie que de lutter avec le souverain Maître, quelle folie que de ne pas placer en lui notre souverain bien !

Les saints, qui sont dans le pays,
sont les nobles en qui je prends tout mon plaisir. (v. 3.)

Cette pensée est digne d'un roi pieux. Comme tous les monarques de ce monde, David dut avoir une cour composée des grands seigneurs de la nation. Là, comme dans toutes les cours, il entendit des flatteries, des mensonges, il vit des intrigues, des jalousies, des haines; et fatigué d'un tel spectacle, je comprends qu'à cette heure il se prenne à souhaiter un entourage composé d'hommes pieux, et comme il le dit : « Que ses nobles soient des saints. » Ah ! si nous pouvions former notre société habituelle de vrais et sincères chrétiens, si nous pouvions être en relation journalière avec des hommes humbles, affectueux, paisibles, mettant leur plaisir à nous être agréables, ne nous faisant entendre que de bonnes paroles, voir que de bons exemples; si nous pouvions chasser d'auprès de nous toute jalousie, toute vanité, tout égoïsme, tout mensonge, pour avoir les uns en les autres une pleine confiance, un entier abandon ! Si notre peuple était un peuple de saints, quel bonheur ! Ce serait le

ciel sur la terre ! Du moins, ce serait un milieu préférable à la cour des rois. Tant il est vrai que la piété est la source de la vraie félicité. Noblesse oblige, dit-on ; oui, mais cet adage lui-même sent la contrainte. La sainteté n'oblige pas, mais elle accomplit le bien sans effort, elle transforme le devoir en plaisir. Je le demanderai aux plus vaniteux : avec qui préféreriez-vous vivre : avec un noble selon le monde, ou un saint selon l'Evangile ? Avec le noble toujours préoccupé de faire briller ses titres, ses ancêtres, ses mérites personnels ? ou avec l'humble chrétien s'effaçant devant vous et toujours prêt à vous estimer plus que lui ? En tous cas, ce ne sera pas de nobles titrés, mais de saints graciés que se composera la cour de notre Dieu.

Nombreux sont les maux de ceux qui courent ailleurs ;
je n'offre point leurs libations de sang,
et leurs noms ne sont jamais sur mes lèvres.

L'Eternel est mon lot, et la coupe qui est ma part ;
c'est toi qui m'assures mon héritage. (v. 4 et 5.)

Ces deux versets mettent ceux qui, sous prétexte d'adoration, courraient chercher

des fêtes sur les hauts lieux du royaume, en opposition avec David restant sur Sion fidèle au simple tabernacle de l'Éternel. Les premiers font des libations du sang humain ; ils le boivent..... tandis que le Psalmiste saisit la coupe spirituelle des louanges et savoure l'Esprit du Seigneur : « l'Éternel, dit-il, est mon lot et mon breuvage. »

Ce culte en esprit du roi d'Israël est d'autant plus remarquable que, de son temps, tous les peuples d'alentour célébraient un culte matériel, impur, sanguinaire. Tandis que David offrait le sacrifice d'un cœur froissé et repentant, les idolâtres, ses voisins, hélas ! son peuple lui-même, faisaient passer leurs enfants par le feu sur l'autel de Moloch !

On n'a pas assez remarqué que l'Évangile a complètement aboli les sacrifices. Ceux de l'Ancien Testament font illusion ; on oublie qu'ils sont une concession à l'esprit du temps, une barrière contre les abus, une transformation des immolations d'êtres humains en offrandes d'animaux, et que ces holocaustes transitoires devaient cesser après l'expiation volontaire et définitive de Golgotha. Ce qui me frappe autant que le sacrifice offert, ce

sont les sacrifices abolis ; et j'admire l'Évangile, non-seulement pour le salut qu'il me donne par la mort de Jésus-Christ, mais aussi pour le culte spirituel, le parfum de prières, l'offrande de tout notre être en sacrifice vivant et saint, le seul qui soit désormais raisonnable pour nous et agréable à Dieu.

Ah ! bénissons Dieu de nous avoir conduits au culte d'amour, et d'avoir transformé le mémorial de nos péchés en une expression de son pardon. Plus de taureaux, ni de génisses ; plus de jeûnes, plus d'ablutions, plus de cérémonies ; mais une vie pure, un cœur reconnaissant et une éternelle adoration.

Mon domaine m'est échu dans de beaux lieux.
et mon patrimoine est aussi mon délice. (v. 6.)

Quand au sommet de Sion, David portait ses regards sur le tabernacle du Dieu, esprit pur, saint, vivant, et les tournait ensuite sur les hauts lieux de Bahal, rougis de sang, souillés de débauches ; quand le roi Hébreu comparait ainsi ses privilèges à l'ignorance des idolâtres, je comprends qu'il s'écriât, dans le tressaillement de son âme : « Mon

domaine m'est échu dans de beaux lieux,
et mon patrimoine est aussi mon délice ! »

Je bénis l'Eternel qui a été mon conseil ;
et, les nuits mêmes mon cœur me donne ses avis. (v. 7.)

Dieu est le dernier dont nous prenons conseil. Notre premier conseiller c'est l'intérêt ; le second notre vanité ; en général c'est notre passion. Si nous consultons les hommes, c'est pour être encouragés à suivre le plan que nous nous sommes déjà tracé. Pour en venir à consulter Dieu dans sa Parole, la prière, ou notre conscience, il faut que nous nous sentions fort embarrassés et que nous en soyons, en quelque sorte, réduits à tirer la décision au sort ! Demandez-vous combien de fois hier, aujourd'hui, vous avez consulté le Seigneur sur un parti à prendre, et dites ensuite si ce qui précède est une exagération.

Mais il est une heure à laquelle Dieu donne le conseil qu'on ne lui demande pas ; c'est l'heure de la nuit, l'heure d'insomnie, l'heure où tout apparaît dépouillé de prestige, où toute passion se tait, où les difficultés font saillie ; l'heure où la conscience

parle plus haut et plus sévèrement. Peut-être redoutez-vous cette heure, peut-être vous semble-t-elle pénible et vous efforcez-vous de la croire maladive.... Mais prenez garde ! David y voit le moment où Dieu donne des avis à son cœur. Conservez-en le souvenir dans le complet réveil ; revenez-y dans la journée et défiez-vous de la disposition à secouer le matin toutes les pensées de la nuit ; c'est la fièvre de l'action qui vous gagne et non la sagesse du plein jour qui vous vient.

Je me suis proposé l'Éternel devant moi constamment ;
car s'il est à ma droite, je ne serai pas ébranlé. (v. 8.)

Oh oui ! si toujours et pour tout, nous voulions nous proposer le Seigneur devant nous ; à chaque instant nous dire qu'il est là, non pour nous épier, mais pour nous protéger ; si nous voulions agir constamment sous son regard, certes, notre vie serait telle qu'en effet nous ne serions jamais ébranlés. Dieu à ma droite, mon bras appuyé sur le sien ; pour parler sans image, la loi de Dieu écrite dans mon cœur, ma conduite conforme à cette loi, qui pourrait m'effrayer ? C'est pré-

cisement quand je mets sa volonté et ma vie en désaccord-que je me sens vacillant; mon mal vient de ce que mon esprit est partagé.

Aussi la joie est dans mon cœur,
et l'allégresse dans mon âme,
et ma chair aussi repose sûrement; (v. 9.)

Que la joie soit dans le cœur et l'allégresse dans l'âme, quand on se tient collé aux ordres de Dieu, cela se conçoit; cette joie, cette allégresse, sont des dispositions spirituelles qu'une conduite droite suffit à faire naître. Mais comment notre accord avec la volonté divine fait-il reposer notre chair, c'est-à-dire, notre corps sûrement? l'homme de bien est-il moins malade, moins persécuté que tout autre? Non, sans doute; aussi je pense qu'il s'agit ici du repos après la mort; en d'autres termes, de la vie au-delà de la tombe. Ce sens me paraît confirmé par le verset suivant :

car tu n'abandonneras pas mon âme dans le Sépulcre,
et tu ne permettras point que ton saint
sente la corruption ¹. (v. 10.)

Ce verset signifie-t-il : tu ne permettras pas

¹ Traduction d'Osterwald.

ma mort, ou bien : tu ne me laisseras pas dans la mort? Le premier sens supposerait une prétention que rien ne justifie, et que l'événement n'a pas vérifié, même en appliquant ce passage à Jésus-Christ. Il ne peut donc s'agir ici que de ne pas rester au sépulcre, ce qui s'harmonise avec la pensée de ne pas y demeurer jusqu'à sentir la corruption se décomposer, s'anéantir. C'est donc bien ici une allusion à l'immortalité de l'âme et même à la résurrection du corps. Ainsi se justifie l'explication donnée du verset précédent. Au reste, ce qui suit ne fait que confirmer cette interprétation.

Tu me montreras les sentiers de la vie.
En ta présence on trouve plénitude de joie,
et dans ta droite, des plaisirs pour toujours. (v 11.)

C'est dès ce monde que l'Eternel montre à David les sentiers de la vie; dès ce monde que le Psalmiste y entre; et ces sentiers se prolongent à travers la vallée de la mort pour se continuer dans l'éternité. En d'autres termes, la vie, la vraie vie, la vie éternelle, commence ici-bas. Ce n'est pas l'existence physique, sensuelle, charnelle, agréable au

corps; non, c'est la vie morale, spirituelle, aimante, sainte, délicieuse pour l'âme. Ce n'est pas une récompense, c'est un fruit de notre sanctification. Nous pouvons être aujourd'hui, à l'instant, dans la vie éternelle; aujourd'hui, à l'instant, goûter les joies pures des cieux; à l'instant aimer, nous dévouer à nos frères, contempler, adorer notre Dieu. Je ne voudrais pas dire qu'à notre passage sur l'autre rive ne s'ouvriront pas pour nous de nouvelles perspectives, que notre vue ne sera pas plus profonde, notre intelligence plus vaste, qu'il ne nous sera pas donné de parcourir les astres qu'aujourd'hui nous voyons briller au loin. Mais dussions-nous avoir un regard assez perçant pour sonder l'univers, une intelligence assez vaste pour comprendre les merveilles de la création, je crois qu'alors encore nos plus vives jouissances seraient morales et que nos rapports affectueux avec les anges, notre union intime avec Dieu, resteraient l'essence de notre vie et de notre bonheur. Là, se trouve cette plénitude de joie, là, ces plaisirs qui durent à toujours. La félicité ne sera pas de parcourir les mondes, mais de se sentir près du Créateur.

PSAUME XVII.

Prière de David.

Eternel, écoute la justice,
prête l'oreille à ma plainte,
entends, quand je te prie
d'une bouche sans feinte ! (v. 1.)

Qui pourrait songer à feindre en priant Dieu? Personne, semble-t-il. Et, cependant, David fait remarquer en lui la disposition opposée, comme si elle n'était pas ordinaire; et, en effet, en y regardant de près, nous reconnaitrons que parfois nous usons de ruse envers nous-mêmes; combien plus envers Dieu! Si nous ne nous en apercevons pas toujours, c'est que nous nous abusons les premiers. Malades, nous implorons la guérison sous prétexte de nous livrer avec toutes nos forces à l'œuvre de Dieu; mais, en réalité, pour nous épargner des douleurs, et, peut-être, pour courir les plaisirs! Pau-

vres, nous demandons l'abondance sous couleur de sollicitude pour les besoins futurs de notre famille; mais, au fond, pour assurer le bien-être à notre propre avenir. Sondez, sondez profondément vos prières; vous trouverez, plus d'une fois, la feinte cachée derrière les larmes et les soupirs. Ah! quand nous serons parfaitement sincères, les magnifiques paroles de nos requêtes ne contrasteront plus autant avec les pauvretés de notre vie; nous ne serons pas humbles à genoux, orgueilleux debout; charitables en oraison, médisants en causerie. L'étranger qui nous entendrait prier, dans les ténèbres de la nuit, nous reconnaîtrait-il s'il nous voyait agir pendant le jour? Ne croirait-il pas avoir affaire à deux hommes différents? Avec quoi sommes-nous donc conséquents? Est-ce avec nos prières publiques ou avec nos désirs cachés? Oh! cœur humain, cœur rusé, qui te connaîtra jamais?

Que ma cause paraisse devant toi :
tes yeux discernent la droiture. (v. 2.)

Plus d'une fois David parle de la justice de sa cause; une telle prétention étonne le

chrétien. Pour le comprendre, remarquez qu'il ne s'agit pas de la cause du Psalmiste devant Dieu, mais de sa cause en face d'un homme. David pouvait très bien être à la fois pécheur vis-à-vis de l'Eternel et juste envers Saül ; c'est ici le cas. Seulement prenons garde au danger de croire que les torts de l'homme nous donnent des droits devant le Seigneur. Que notre prière reste donc une prière sollicitant la grâce et non pas la justice.

Sonde mon cœur, visite-moi la nuit ;
éprouve-moi, tu ne trouveras rien ;
ma pensée ne va pas plus loin que ma parole. (v. 3.)

« Visite-moi la nuit. » Pourquoi la nuit ? Il semble que David regarde l'épreuve de son cœur à un tel moment comme plus solennelle, plus sérieuse, plus sévère. Alors dans le silence de la passion, nous sommes sincères avec nous-mêmes. Il nous semble que les ténèbres menacent notre faiblesse et que nous y soyons désarmés devant Dieu. Aussi, en face d'une décision grave à prendre, ferons-nous bien de renvoyer au lendemain. Je ne dirai pas : « la nuit porte conseil ; » mais

8.

bien : « Dieu nous conseille , nous visite dans la nuit. »

III

210

-ff

En face des œuvres des hommes,
aidé de ta parole, j'éviterai les sentiers des pervers.(v. 4.)

L'homme ne se conduit pas toujours par des raisons puisées en lui-même ; il suit souvent l'impulsion reçue du dehors. Le guide le plus habituel des gens du monde, c'est l'exemple de leurs semblables ; le guide des disciples de Christ, c'est la Parole de Dieu. Les plus indépendants subissent l'une ou l'autre de ces deux actions ; seulement, tandis que le chrétien se l'avoue, le mondain ne se l'avoue pas. Pauvre dupe, qui croit se diriger et qui ne fait que suivre ! pauvre fou, qui se proclame libre en tourbillonnant sous l'opinion publique ! pauvre esclave, qui s'estime son maître parce qu'il choisit entre faire la volonté des plus tyranniques ou des plus nombreux. Je l'avoue, j'obéis aussi, mais c'est à Dieu ; c'est à des ordres nobles, conséquents, légitimes ! Ah ! combien le don d'une parole divine pour guide nous paraîtrait sage, si nous en faisons l'application aux habitants d'une autre planète ! Et com-

bien nous jugerions déraisonnables les anges qui se modèleraient sur les séraphins au mépris de l'exemple offert par Jésus-Christ !

Maintiens mes pas dans tes ornières,
afin que mes pieds ne bronchent pas ! (v. 5.)

Les sentiers des pervers sont ici mis en opposition avec les ornières de Dieu. Ne serait-ce pas parce que le sentier est plus large que l'ornière ? L'apôtre va plus loin que le Psalmiste, il veut que le chrétien mette son pied dans l'empreinte laissée par son maître ! Aussi pour tenir cette marche difficile, David demande-t-il l'appui de Dieu : « Maintiens mes pas dans tes ornières. » Je comprends que celui qui suit la route large ne prie pas ; sa force suffit à la tâche de courir à travers champs ! prier pour lui serait se mettre des fers aux pieds.

Je t'invoque, car tu m'exauceras, ô Dieu !
penche vers moi ton oreille, écoute mon discours ! (v. 6.)

Douce image d'un père s'inclinant vers son fils, se faisant petit pour mettre son oreille à la bouche de son enfant. Voilà ce qui choque

bien des esprits, c'est que Dieu puisse s'abaisser jusqu'à écouter la prière de ces millions d'importuns, petits par leurs désirs, mesquins dans leurs prières, fatigants par leur multitude ! Comme si Dieu, taillé sur le patron humain, voyait par notre œil, entendait par une oreille semblable à la nôtre, écoutait par une intelligence bornée ; comme si le roi des cieux était un roi de la terre, assourdi par les pétitions d'une cour nombreuse ! Ayons de la divinité une idée plus haute, n'en faisons pas seulement « un Dieu de près », mais aussi un Dieu de loin. Dire qu'il ne peut pas écouter le petit, ce n'est pas grandir le Créateur, c'est le rapetisser. Sa puissance consiste à entendre à la fois les petits et les grands, les peuples et les individus, et le jour et la nuit, sans jamais se lasser, comme jamais le Créateur ne se lasse à diriger les plus petits mondes de ce vaste univers !

Signale ta bonté, toi qui de ta droite
sauves le fidèle de ceux qui l'assaillent !
Garde-moi, comme la prunelle chère à ton œil,
et me cache à l'ombre de tes ailes,
contre les impies qui m'attaquent.
contre les mortels ennemis qui m'enveloppent. (v. 7 à 9.)

Dans la plupart de ses Psaumes, David de-

mande à Dieu de le protéger, non contre les choses, mais contre les hommes ; non contre la maladie, la misère, mais contre ses ennemis. On reconnaît à ce signe que ses prières sont bien des prières et non des poésies ; elles ont été prononcées pour répondre à un besoin individuel, et non pour exprimer une vérité générale. Il y a là une leçon pour nous. Nos requêtes sont trop vagues, elles conviennent à tous les hommes et à tous les temps ; elles semblent bien plus articulées pour remplir l'heure assignée que pour exprimer nos sentiments. Nous ne saurions trop spécialiser, surtout dans nos prières particulières. Des demandes banales, toujours les mêmes, en quelque sorte stéréotypées, sont le signe d'un cœur froid, se déchargeant sur la mémoire de vaines répétitions. Il est maintes oraisons qu'on pourrait retrouver tout entières dans telles autres. Ah ! il n'en est pas ainsi de nos entretiens avec les hommes. Avec eux, nous pensons avant de parler ; nous voulons être compris ; aussi nous exprimons-nous dans notre propre style et selon nos propres idées, au lieu d'emprunter le style et les idées d'autrui.

291

971 Ils ont fermé leur cœur endurci,
 et ils tiennent de leur bouche des propos altiers.
 -91 A tous nos pas maintenant ils nous assiègent,
 297 de leurs yeux ils visent à nous terrasser ; (v. 10 et 11.)

291

« Leur cœur endurci » se manifeste par
 -90 « les propos altiers de leur bouche » et le
 91 regard de « leurs yeux. » Le cœur s'y réflé-
 -91 chit sur la figure. Si le méchant est hypocrite
 et qu'il veuille cacher sa sombre pensée sous
 un visage riant, il prend un air faux qui ne
 -11 trompe personne ; sa voix est douce et
 201 son regard caressant ; mais grâce à la per-
 -81 spicacité instinctive que nous tenons de Dieu,
 la vérité se fait jour à travers ce masque
 froid, grimaçant, imposteur.

-9.

29 Pareils au lion avide d'une proie,
 au jeune lion tapi en embuscade. (v. 12.)

-11

28 Quelle image frappante : une bête fauve,
 tapie en embuscade, épiant sa proie. Cette
 brute est plus heureuse et moins coupable
 que l'hypocrite ; sa conscience du moins ne
 lui reproche rien. Le lion déchire, mange et
 dort en paix. En peut-on dire autant du ca-
 lomniateur, de l'injuste, de l'impur ?

Lève-toi, Eternel, préviens-les, terrasse-les !	2 92
Sauve-moi par ton épée des méchants,	3198
par ta main, Eternel, des hommes,	: 21
des hommes de ce monde !	3 96
Ils ont leur lot dans la vie,	3 98
et tu remplis leur sein de trésors :	3 98
leurs fils s'en rassasient,	3 98
et laissent leur superflu à leurs enfants. (v. 13 et 14)	3 98

Les méchants et les hommes du monde sont ici confondus. Par hommes du monde faut-il entendre ceux qui vivent sur la terre ou ceux qui vivent pour la terre ? ce qui suit fait préférer ce dernier sens : « Ils ont leur lot dans cette vie », dans le même sens où Jésus, parlant des hypocrites, a dit : « ils ont déjà reçu leur récompense. » Ils cherchent l'approbation des hommes, et ils la trouvent ; ils ont donc obtenu le salaire désiré. C'est la récompense selon leur cœur, celle qui est en harmonie avec leur œuvre. Au dernier jour Dieu pourrait leur dire, vous avez ambitionné la gloire du monde, vous l'avez obtenue ; retirez-vous, vous ne la trouverez pas ici. Ne soyons donc pas surpris si le Seigneur permet le succès de l'ambitieux ou de l'avare ; il ne leur arrache pas les biens qu'ils

se sont acquis ; il les leur laisse comme une épreuve, qu'eux-mêmes ont choisie et dont ils sont libres de sortir. Ce serait manquer de tout discernement spirituel que de voir dans leur « sein rempli de trésors » et « le superflu laissé à leurs enfants » l'approbation de Dieu ; comme ce serait avoir une idée bien grossière de la félicité que de croire ces hommes heureux parce qu'ils sont riches et vaniteux !

Mais pour moi, la justice me fera voir ta face,
et, à mon réveil, je me rassasierai de ton image. (v. 15.)

Oui, jouir ici-bas de la face de Dieu réfléchie dans notre conduite selon la justice, en attendant que nous puissions nous rassasier là-haut de son image, s'imprimant par la contemplation, toujours plus avant sur notre âme ; voilà le bonheur véritable. On assure que des amis, après avoir longtemps vécu ensemble, finissent par se ressembler, non seulement de caractère, mais encore de visage. J'aime à penser que de même, en vivant avec Jésus pendant une éternité, je lui deviendrai toujours plus semblable ; je serai plus humble,

plus saint, plus aimant. Cette pensée m'aide à vivre dans un monde où j'avance si lentement, vers cette divine ressemblance. Aujourd'hui j'en ai faim et soif ; alors j'en serai abreuvé et rassasié.

PSAUME XVIII.

Au maître chanteur. Du serviteur de l'Éternel, de David, qui adressa à l'Éternel les paroles de ce cantique, lorsque l'Éternel l'eut délivré de la main de tous ses ennemis, et de la main de Saül ; et il dit :

Je t'aime, ô Éternel, ô source de ma force,
Éternel, mon rocher, mon asile et mon libérateur !
mon Dieu ! ô mon rocher, où je vais m'abriter !
mon bouclier, corne de mon salut, mon boulevard !
Loué soit l'Éternel ! me suis-je écrié,
et de mes ennemis j'ai été délivré. (v. 1 à 4.)

Que d'épithètes David accumule ici pour peindre son Dieu ! L'Éternel est la source de sa force, son rocher, son asile, son libérateur, son bouclier, la corne de son salut, son boulevard ; non-seulement il ajoute à un titre un second titre qui dit à peu près la même chose, mais il va jusqu'à la pure répétition ; deux fois il nomme l'Éternel son rocher. Si le Psalmiste avait eu pour but de faire de la poésie, j'avoue que je comprendrais peu ces mots jetés pêle-mêle ; mais non ; David n'a

qu'un désir : exprimer ses sentiments ; dès lors, les mots se pressent sur ses lèvres comme des flots pour soulager son cœur. Il faut que la reconnaissance sorte ; qu'importe les répétitions ? Ah ! plutôt à Dieu que nous fussions toujours si pleins de gratitude que nous n'eussions pas la pensée de choisir et de cadencer nos paroles ! Du reste, on peut voir dans ce préambule le résumé de tout ce qui va suivre. Il semble que David se rappelle à la fois toutes ses délivrances : un dard évité, un abri découvert, un secours inattendu, une victoire signalée ; et qu'il veuille les marquer toutes d'un mot au front en attendant qu'il les reprenne l'une après l'autre, pour les exposer plus longuement. Ce n'est pas un chant, c'est de l'histoire : ou plutôt c'est une action de grâce sur toute sa vie passée. On croit facilement à la providence de Dieu prise dans son ensemble, David va plus loin, il y croit jusque dans les détails ; il la voit dans cette source découverte à l'heure de la soif, dans ce rocher jeté sur sa route pour l'abriter, dans ce bouclier mis à sa disposition, alors qu'il manquait d'armes, et c'est dans ces minuties journalières que le

croyant trouve le plus de douceur. Que Dieu dirige les astres, qui en doute ? mais que Dieu détourne le grain de sable capable d'aveugler, qui le croit ? Ils sont bien rares ces Davids !

**Les vagues de la mort m'enserraient,
et les torrents de l'adveraité m'épouvantaient ;
les chaînes des Enfers m'enlaçaient,
et j'étais pris dans les rêts de la mort.
Dans mon angoisse j'invoquai l'Eternel,
et vers mon Dieu j'élevai mes cris :
de son parvis Il entendit ma voix,
et mes cris arrivés devant lui
vinrent à ses oreilles. (v. 5 à 7.)**

Il est de ces jours où tout paraît conspirer contre nous ; les événements eux-mêmes semblent prendre une volonté pour nous nuire ; hommes et choses s'unissent pour nous barrer le chemin. Cette unanimité néfaste est bienheureuse, car elle nous jette forcément dans les bras de notre Dieu. Alors la pensée de la prière s'élève, nous gémissons, crions et sommes secourus. Non-seulement nous sommes ainsi tirés de peine, mais de plus nous faisons cette expérience précieuse que Dieu exauce les prières.

Alors la terre oscilla et trembla,
Et les bases des montagnes furent émues,
et elles s'ébranlèrent, parce qu'Il était courroucé.
Une fumée sortit de ses narines,
et de sa bouche un feu dévorant ;
et Il fit jaillir des charbons ardents.
Et Il inclina le ciel, et Il descendit ;
et l'obscurité était sous ses pieds. (v. 8 à 10.)

Un tremblement de terre, l'éruption d'un volcan, un orage, une tempête, nous apparaissent parfois comme des manifestations divines. Je le comprends. Mais pourquoi donc une terre couverte de moissons, un ciel pur, un soleil radieux, une nuit silencieuse et scintillante, pourquoi toutes ces scènes journalières ne nous apportent-elles pas aussi la pensée de notre Dieu ? Hélas ! c'est que nous ne songeons guère au protecteur qu'au moment du danger ! Il nous faut craindre pour prier ! Ou si nous voyons le Seigneur dans le cours paisible de la nature, nous le prions alors avec un calme qui tient plus de la froideur que de la gratitude ; et cependant c'est dans cette marche régulière du monde que nous devrions voir surtout la main bienveillante du Créateur.

Il était monté sur le Chérubin, et volait,
 et Il planait sur les ailes du vent.
 Il prit les ténèbres pour sa couverture,
 et autour de lui pour sa tente
 les noires vapeurs et les fumées épaisses.
 De la splendeur qui le précède, sortirent les nuages,
 portant la grêle et les charbons de feu. (v. 11 à 13.)

Toutefois ces bouleversements de la nature venant s'harmoniser avec nos propres circonstances, sont bien propres à réveiller notre attention et à faire éclater notre reconnaissance. Ce fut sans doute le cas pour David roi. Des bourrasques de vent balayant ses adversaires, un épais brouillard cachant sa tente à l'ennemi, des nuées fondant en torrents de pluie, de grêle et de dards enflammés sur Saül et les Philistins, tous ces messagers étaient admirablement choisis pour manifester l'intervention de Dieu, en faveur de son Oint.

Oui, dans la tempête comme dans le calme, Dieu est là. Là pour bouleverser à la fois la terre et notre conscience ; là pour rasséréner le ciel et notre cœur ; là dans la disette pour nous arracher des prières ; là dans l'abondance pour exciter notre gratitude ; là

partout et toujours ; visible pour le croyant, inaperçu par l'incrédule. Heureux l'homme pour qui le Seigneur est ainsi toujours là !

L'Éternel tonna dans le ciel,
 et le Très-Haut émit sa voix,
 avec la grêle et des charbons de feu.
 Il lança ses flèches et il les dissipa,
 et mille fondres, et Il les défit.
 L'on vit paraître les vallées de la mer,
 et les fondements du monde furent mis à nu,
 au grondement de sa voix, Éternel,
 au souffle du vent de ses narines. (v. 14 à 16.)

Il faut avoir parcouru les montagnes au milieu d'un orage, avoir vu la foudre déchirer les nues, frapper les rochers et revenir en voix éclatante ; il faut s'être trouvé sur le pont d'un navire incliné sous la vague surplombant l'équipage ; il faut avoir entendu ses flancs gémir, crier, se rompre ; avoir aperçu la sinistre fumée s'élever du fond de ce frêle monde de planches, présageant l'incendie à des centaines de lieues de toutes rives ; oui, il faut avoir oui et vu tout cela pour éprouver dans son énergie le sentiment de notre faiblesse et de notre dépendance. Ceux à qui ni la maladie, ni la santé, ni la misère, ni la prospérité n'ont encore pu en-

seigner la prière, feront bien de chercher de telles scènes pour la leur persuader. Je n'oublierai jamais un athée de profession m'avouant avoir vingt fois, dans la tempête, prié le Dieu auquel il ne croyait pas ! L'esprit fort peut bien sur terre ferme et dans sa demeure confortable, ne voir là que la faiblesse humaine ; d'autres n'y verront pas moins la prédisposition mise dans notre âme par le Créateur pour nous élever à Lui. Oui, sa foudre n'eût-elle aucun ennemi à frapper, ses tempêtes aucun ennemi à engloutir comme aux jours de David, je verrais encore dans ses éclats la voix de l'Eternel, dans cette tempête ses messagers envoyés pour tirer les hommes de leur stupide indifférence, les humilier dans leur faiblesse et les faire penser à Celui qui veut les instruire et les sauver.

Il tendit sa main d'en haut, et me prit,
Et Il me retira des grandes eaux.
Il me sauva de mes robustes ennemis,
et de mes adversaires qui l'emportaient sur moi.
Ils m'attaquaient au jour du malheur ;
mais l'Eternel fut un soutien pour moi. (v. 17 à 19.)

Au sein du danger, l'homme en prière est

tout disposé à croire que s'il en échappe, ce sera bien par la protection de son Dieu. Mais après la délivrance, le doute s'élève et ce même homme se surprend à chercher en lui-même la cause de son salut. N'ai-je pas combattu ? se dit-il ; n'ai-je pas agi, combiné, planté et arrosé ? Il n'oublie que Celui qui lui a donné l'accroissement, Celui dont il tient ces mains actives, cette tête intelligente, cet instinct de la prière et la délivrance qui s'en suivit. Chose étrange ! le même être qui croit et prie avant d'avoir été secouru, faiblit dans sa foi et cesse de prier après avoir été exaucé ! Quelle triste preuve de notre nature déçue !

Tel n'était pas David. Après avoir lancé la fronde, vaincu ses ennemis, conquis Jérusalem, affermi son trône, il ne laissait pas la présomption troubler sa vue ; il voyait encore la main divine sortant de la nue pour diriger la pierre sur Goliath, disperser les Philistins, rassembler son peuple sur Sion, maintenir la couronne sur sa tête : « L'Eternel tendit sa main d'en haut, dit-il, et me saisit ; c'est Lui qui me tira des grandes eaux, Lui qui me sauva de mes robustes

ennemis. » Voilà la vraie foi, elle se soutient dans la prospérité ; après le triomphe, elle rend grâce au Dieu qui l'a donnée. Se vanter d'une délivrance, c'est ravir la gloire du Seigneur, et tomber dans l'orgueil qui « précède l'écrasement. »

Il me tira au large,
 Il me dégagea, parce qu'Il m'était propice.
 L'Eternel me traita selon ma justice,
 et me rendit selon la pureté de mes mains.
 Car je gardais les voies de l'Eternel,
 et n'étais point rebelle à mon Dieu.

Car j'avais toutes ses lois sous les yeux,
 et je ne secouais point ses commandements ;
 j'étais sans reproche envers lui,
 et je prenais garde de me rendre coupable.
 Aussi l'Eternel me rendit selon ma justice,
 selon la pureté de mes mains, dont Il était témoin.

(v. 20 à 25.)

Bien qu'ailleurs David et saint Paul affirment qu'il n'y a pas un seul homme de bien, ici l'Oint de l'Eternel, faisant allusion à sa conduite dans une période particulière de sa vie, peut dire de n'avoir pas été rebelle aux lois de Dieu, et parler de sa justice et de la pureté de ses mains. Il faut se rappeler qu'avant ses victoires, David était

déjà le protégé de l'Éternel, que c'était sous l'influence de l'onction divine, qu'il avait été capable d'agir avec justice et pureté. Une première grâce avait donc été pour lui la source d'une seconde ; mais à l'origine de toutes, le jeune berger n'avait eu à présenter à Dieu que son humilité.

Toutefois, cette humilité ne doit pas nous empêcher de reconnaître, à la gloire de Dieu, les résultats de son action sur nous : la justice et la pureté de David venaient du Seigneur ; notre fidélité vient de la même source ; sans nous en glorifier nous pouvons nous en armer auprès du Donateur pour l'obtenir plus abondante. Ce serait être ingrat que de ne pas reconnaître ce que nous avons reçu. Paul nous parle de sa charité, de sa patience, de sa foi, de son dévouement, de ses travaux, sans nous étonner, sans que nous songions à l'accuser d'orgueil spirituel, car nous savons bien qu'il fait tout remonter à son Sauveur et si nous sommes plus réservés que l'apôtre, peut-être est-ce moins par humilité que par crainte de paraître avoir bonne opinion de nous-mêmes.

A celui qui t'aime, tu donnes ton amour,
tu te montres juste pour l'homme juste,
tu es pur envers celui qui est pur,
et tu trahis celui qui est perfide.
Car tu es en aide au peuple qui souffre,
et tu humilies les yeux hautains. (v. 26 à 28.)

Une pensée unique ressort de ces diverses applications, c'est que l'Eternel se conduit envers chacun selon son caractère. Pourquoi donc serions-nous surpris de la variété infinie de ses dons ou de ses épreuves? N'est-ce pas nous qui, par nos inconséquences multipliées, rendons tour à tour nécessaires l'humiliation, la disgrâce, la pauvreté, la maladie? Et comment savons-nous que l'épreuve que Dieu nous impose n'est pas ce qu'il nous faut? Le fait seul que Dieu nous l'envoie n'est-il pas une présomption en sa faveur? Nos yeux ne devraient-ils pas s'ouvrir précisément par cette correction? Oui, et ceux que le Seigneur humilie feront bien d'en chercher la cause dans leurs yeux hautains, comme ceux déjà purs et justes confessent que le Seigneur a été juste et pur envers eux. Le sort ne paraît traître qu'à ceux qui échouent dans leurs ruses en voulant le fléchir.

Oni, tu as fait luire ma lampe ;
l'Éternel, mon Dieu, éclaira mes ténèbres.
Avec toi j'affrontai des bataillons,
et avec mon Dieu je franchis des murailles.
Les voies de Dieu ne sont point trompeuses,
la parole de l'Éternel est sans alliage ;
Il est un bouclier pour quiconque le réclame. (v. 29 à 31.)

L'homme droit qui consulte sa conscience éclairée par la Bible et par sa propre histoire ne peut manquer de voir se dissiper les ténèbres où la passion plonge son âme. C'est parce que nous étouffons cette conscience, tordons cette Bible et clignons des yeux devant les faits, que nous réussissons à nous aveugler. Nous passons une partie de la vie à nous séduire nous-mêmes, à argumenter contre le devoir, à justifier nos faiblesses ; nos propres ennemis n'agiraient pas autrement envers nous. La lumière ne pénètre dans notre esprit qu'à forcé d'importunité. Ah ! si nous étions plus droits, plus simples, si nous ne voulions que le triomphe de la vérité, convaincus qu'elle ne peut périr, nous marcherions paisibles sous la conduite du Seigneur, à la rencontre des plus grandes difficultés ; ni bataillons,

ni murailles ne nous arrêteraient ; et nous reconnaitrions après la victoire qu'en effet, « la Parole de Dieu a été sans alliage, et que l'Eternel a été notre bouclier. »

Car qui est-ce qui est Dieu, hors l'Eternel ?
 et qui est un rocher, sinon notre Dieu,
 et Dieu qui me donna la force pour ceinture,
 et rendit mes voies irréprochables ?
 Il assimila mes pieds à ceux de la biche,
 et il m'établit sur mes hauteurs (v. 32 à 34.)

En effet, si nous y pensions bien, nous trouverions un appui solide à notre confiance dans cette réflexion : « Qui est Dieu, hors l'Eternel ? » Y a-t-il deux maîtres dans l'univers ? un qui veuille une chose, l'autre qui en veuille une autre ? Et si la direction du monde est unique, comment pourrions-nous craindre d'être finalement déçus en suivant la route claire et droite que le Père céleste lui-même nous indique dans notre conscience ? Si l'Evangile venait nous solliciter dans un sens opposé, je comprendrais l'hésitation ; mais non, la parole écrite confirme la parole sentie ; justes et charitables, nous avons la complète certitude de faire la volonté de Dieu. Ce Dieu se démentira-t-il un

jour? Non, sans doute. Marchons donc avec assurance dans une voie que lui-même nous a tracée, et dans notre cœur, et par Jésus-Christ.

Il forma mes mains au combat,
et mon bras sut bander l'arc d'airain.
Tu me donneras le bouclier de ton secours,
et ta droite me soutint,
et ta clémence daigna m'agrandir.
Sous mes pieds tu donnas de l'espace à mes pas.
et mes talons ne furent point vacillants. (v. 35 à 37.)

Pris derrière quelques brebis et porté sur un trône, David devait, semble-t-il, au sortir du sommeil, chaque matin se demander dans quel lieu il se trouvait? S'il était bien lui-même. comment sa houlette avait pu se changer en sceptre? Complètement réveillé, il pouvait se dire : Certes, c'est l'œuvre de l'Éternel, il a dressé mes mains au combat et transformé ma prairie en royaume. Ce n'est pas moi, c'est Lui qui l'a fait.

Bien que ce soit sincèrement que nous confessions ce principe que toute force nous vient de Dieu, cependant, dans nos petits succès de chaque jour, nous ne voyons que les résultats de nos propres efforts. Mais,

parfois, notre réussite est si prompte, si complète, si facile, que nous croyons apercevoir la main de Dieu secondant notre œuvre. De tels moments sont bien doux; ils témoignent de l'approbation du Seigneur fortifiant notre foi et nous excitant à une nouvelle activité. Heureux alors si nous ne tombons pas dans l'orgueil spirituel ou dans l'inaction, satisfaits de ce que nous avons accompli.

Je poursuivis mes ennemis et je les atteignis,
et je ne revins pas qu'ils ne fussent détruits;
et je les écrasai et ils n'ont pu se relever,
ils tombèrent sous mes pieds.
Tu me ceignis de force pour la bataille,
et tu fis plier mes adversaires sous mes coups. (v. 38 à 40.)

Bienheureux sommes-nous de n'avoir pas comme David des armées à combattre, ni même de luttes personnelles à soutenir! Bienheureux d'avoir été mis dans une position assez humble pour ne pas nous créer une morale particulière, des raisons d'Etat, des expédients politiques! Oui, Seigneur, bénis sois-tu pour nous avoir fait naître dans l'ob-

scurité et donné à combattre un seul adversaire : nous-mêmes dans nos passions.

En lisant ces lignes des Psaumes, on apprécie mieux aussi le privilège d'être né sous l'Évangile, condamnant les luttes, relevant le vaincu, pardonnant les injures, réconciliant les adversaires et tendant à faire de toutes les nations un peuple unique de frères et d'amis.

Tu me fis voir le dos de mes ennemis,
et j'anéantis ceux qui me haïssaient.

Ils crièrent au secours ; il n'y eut point de Sauveur ;
ils crièrent à l'Éternel ; il ne leur répondit pas.

Je les mis en poudre, comme la poussière qui est au vent,
et je les balayai comme la boue des rues. (v. 41 à 43.)

Les méchants peuvent donc aussi prier Dieu et lui demander le contraire de sa volonté. Mais alors, nous le voyons ici, ce Dieu ne les exauce pas. Si, sans être ces méchants, nous demandons par erreur de jugement ce que ce Dieu condamne, nous l'accordera-t-il? Renoncera-t-il à ses plans pour adopter les nôtres? Non, sans doute. Aussi, ne nous tenons pas pour satisfaits parce que nos intentions sont pures ; notre ignorante

bonne foi ne saurait être pour Dieu un motif de nous accorder de faux biens.

**Tu me délivras des agressions des peuples,
et tu me constituas chef des nations ;
des peuples à moi inconnus me furent asservis ;
sur ma renommée ils se soumirent,
les enfants de l'étranger devinrent mes flatteurs,
les enfants de l'étranger succombèrent,
et quittèrent alarmés leurs châteaux. (v. 44 à 46.)**

Quels changements subits et complets : naguère David était persécuté par Saül, poursuivi par les Philistins, abandonné par ses amis, repoussé par Israël ; et le voici délivré des nations ennemies, établi sur un trône, acclamé par le peuple, entouré de flatteurs, exalté par des princes étrangers. — Nous en réjouissons-nous avec lui ? Oui, sans doute, si nous ne savions pas par son propre exemple que les grandeurs donnent des vertiges. Le dénombrement de ses tribus, l'adultère de Bathséba, le meurtre d'Urie, ne sont pas si loin ; et ces trois fautes datent de son exaltation du trône ! Rien de plus difficile à soutenir que la prospérité.

Vive l'éternel, et bénit soit mon rocher !
 qu'Il soit exalté mon Dieu sauveur,
 le Dieu qui m'accorda la vengeance,
 et m'assujettit les peuples !
 M'ayant délivré de mes ennemis,
 tu m'as fait triompher de mes adversaires,
 tu m'as fait échapper à l'homme violent.
 Aussi je vais te chanter parmi les peuples, Eternel,
 et célébrer ton nom,
 ô toi qui accordes un grand salut à ton Roi,
 et fais miséricorde à ton Oint,
 à David, et à sa race perpétuellement ! (v. 47 à 51.)

Il serait difficile de restreindre ces paroles à David et à son peuple ; le sens déborde et s'étend dans un lointain avenir, sur Christ et toutes les nations. L'expression : « Vive l'Eternel » peut s'interpréter dans ce sens que David voit en Dieu le vrai souverain d'Israël, et que lui, simple sujet, s'écrie : « Vive l'Eternel, » comme le peuple crie vive le roi. Mais au fond de ces paroles on aperçoit un sens plus élevé. Souhaiter que l'Eternel vive ce n'est pas, sans doute, demander la prolongation de l'existence de Celui qui n'aura pas de fin ; mais c'est désirer qu'il vive dans le cœur de ses créatures, qu'il soit connu, aimé, célébré. Aussi le Psalmiste ajoute-t-il : « qu'Il soit béni. » Au souhait que la vie de

l'Éternel soit manifestée dans ses créatures obéissantes et saintes, David ajoute son vœu de célébrer son Dieu parmi les peuples ; non pas au milieu de la petite nation juive, mais parmi tous les peuples de la terre, et il termine en rendant grâce à Celui qui l'a sauvé, lui, roi, et sa race éternellement. N'est-ce pas là autant d'indices qu'il s'agit ici du salut du genre humain par Jésus-Christ et pour l'éternité ?

Quoi qu'il en soit, remarquez que les souhaits que le Psalmiste semble former pour la gloire de Dieu, tournent en réalité en notre faveur. Si la prière de David est exaucée, si l'Éternel vit dans le cœur des hommes, si son nom est célébré au milieu des peuples, ces hommes en seront sanctifiés, ces peuples éclairés et finalement tous rendus heureux. Oui, il en est toujours ainsi : ce que nous pensons accorder à Dieu nous revient à nous-mêmes ; tout concourt au bien de ceux qui l'aiment. Nous ne saurions faire monter vers Lui une action de grâce qu'elle ne retombe sur nous en bénédiction. Dieu ne peut que donner : avec Lui, nous ne pouvons que recevoir.

PSAUME XIX.

Trois amis, un poète, un philosophe et un chrétien, s'entretenaient un jour des Psaumes de David. Tous en parlaient avec admiration. Le premier les avait mis en vers, le second les avait médités ; le troisième en avait vécu.

— Quelle majestueuse description de l'univers, disait le poète ; tout y prend une voix pour parler du Créateur.

— Quelle connaissance du cœur humain, ajoutait le philosophe, et quelle glorification de la loi morale.

— Ah ! plutôt s'écria le chrétien, quel profond sentiment de notre misère spirituelle et de la nécessité d'un Sauveur.

Ici les trois amis s'entre-regardèrent, surpris d'entendre des motifs si divers de leur commune admiration.

— Où voyez-vous tout cela ? dit enfin le poète au chrétien.

— A chaque page.

— Quoi ! même dans le psaume dix-neuvième, où David célèbre les magnificences de la création.

— Oui, là même.

— Quant à moi, dit le philosophe, j'y vois avant tout le panégyrique de la conscience. De nous trois, lequel a raison ? et lesquels se trompent ?

— Examinons, reprit le poète ; et jour fut pris pour cet examen.

Dès l'aube, assis sur le penchant d'un roc escarpé, plongeant dans la mer, les trois amis, chacun une Bible à la main, ouverte au psaume XIX^e, se livrèrent à ce paisible entretien.

LE POÈTE :— Les cieux racontent la gloire de Dieu,
et le firmament proclame l'œuvre de ses mains.
Le jour en transmet au jour le témoignage,
et la nuit à la nuit en donne connaissance :
ce n'est pas un discours, ce n'est pas un langage
dont la voix ne soit pas entendue.

Sur toute la terre leurs accents se répandent,
et leurs récits vont jusques au bout du monde,
au lieu où est dressée une tente au soleil ;
Il sort, comme un époux de sa chambre nuptiale,
Il se réjouit, comme un héros de courir dans la lice ;
Il part de l'extrémité du ciel,
et sa carrière s'achève à ses extrémités :
rien ne se dérobe à ses feux.

Si ce magnifique langage n'éveille pas

votre imagination; portez vos regards sur le tableau qui se déroule à nos pieds; sur cette surface sans termes où flottent à l'horizon quelques barques de pêcheur; sur cette voûte infinie, où s'éteignent les étoiles du matin et s'allume l'astre du jour, qui monte lentement pour ménager nos yeux, et qui finira par dominer sur nos têtes pour ranimer tous les êtres et mûrir nos moissons. Tout cela ne parle-t-il pas à votre âme de la part du Créateur? Ces étoiles dont nous n'apercevons qu'un petit nombre et qu'un puissant télescope ferait surgir à nos regards par millions, ces étoiles que les astronomes ne peuvent nombrer qu'en mesurant la profondeur des zones célestes qu'elles emplissent, ne racontent-elles pas aussi la gloire de leur auteur? Ah! si doué des ailes de l'ange je pouvais parcourir les espaces avec la rapidité de la lumière et me plonger dans cet océan de mondes où chaque goutte est un astre! si nous pouvions approcher cette voie lactée, vaste amas de soleils, quelle profonde admiration s'emparerait de nous pour l'ordonnateur de toutes ces merveilles! Transporté au milieu de cette scène, il me semble que j'y

resterais en extase... et si j'ose parler du sein de cette basse terre, n'en accusez que la faiblesse de mes conceptions.

Voyez à l'orient ces longs traits lumineux, s'épandre dans le ciel à travers ces vapeurs légères. Accompagnez de l'œil sur la colline ces rayons reverdissant les prés, dorant les campagnes, réveillant tous les êtres. N'est-ce pas un poème animé énumérant la bonté de Dieu ? Cette rosée qui disparaît, ce soleil qui se lève, ne nous disent-ils pas dans leur alternative que Dieu s'occupe de nous le jour et la nuit ? Ces oiseaux qui s'éveillent en gazouillant comme pour nous rappeler sans sursaut à la vie, ces fleurs qui s'ouvrent pour parfumer nos sentiers et réjouir nos yeux, ne nous disent-elles pas que notre Père céleste s'est occupé même de nos plaisirs ? Oui, selon la pensée du Psalmiste, la création est un de ces livres antiques déroulé sous le regard de l'homme intelligent. Ce ciel en est la page immense ; ces astres, les caractères scintillants, et toutes les lignes répètent : Gloire, gloire au Seigneur !

Et remarquez que ce langage silencieux se fait comprendre de tous les peuples. Cette

parole muette parcourt l'univers. L'éloquence de la nuit n'est pas moins impressive que celle du jour. Les astres jetés comme le sable l'est à poignée dans l'espace, parlent dans les ténèbres aussi clairement que le soleil nous versant à midi sa lumière et sa chaleur. Pour pénétrer le sens de ce livre divin, il n'est pas même besoin de savoir lire ; il suffit de regarder. La nature entière nous parle donc de Dieu, et comme le dit le psaume dix-neuvième, « les cieux racontent sa gloire et le firmament proclame l'œuvre de ses mains. »

— LE PHILOSOPHE : Permettez-moi de vous lire les versets suivants :

La loi de l'Eternel est parfaite, elle restaure l'âme ;
le témoignage de l'Eternel est sûr, il rend sage le simple ;
les ordres de l'Eternel sont droits, ils réjouissent le cœur ;
le commandement de l'Eternel est pur, il éclaire les yeux ;
car la crainte de l'Eternel est pure, elle subsiste à jamais ;
les préceptes de l'Eternel sont vrais, ils sont tous justes,
ils ont plus de prix que l'or, que beaucoup d'or fin,
plus de douceur que le miel, que le suc des rayons.

Comme vous je sens les beautés de la nature, me révélant un Dieu bon et puissant ; mais cette révélation me paraît encore plus

satisfaisante telle que je la découvre en moi-même ; ma conscience parle plus haut et plus clairement que tous les astres du jour et de la nuit. Or, bien que la loi que le Psalmiste a en vue, soit celle de Moïse, ce qu'il en dit ne s'adapte pas moins bien aux préceptes gravés dans mon cœur par le doigt de Dieu, non moins profondément que sur la pierre de Sinaï.

La conscience, qui pour d'autres n'est qu'un instinct de la nature, ou qu'un préjugé de l'éducation, est pour moi plus qu'un sentiment naturel et vrai ; c'est un être réel, un être vivant ; ma conscience morale c'est moi, moins mon corps ; ma conscience c'est ma gloire de créature, c'est ma noblesse d'origine, elle fait toute ma valeur ; ma conscience est le privilège qui me distingue et m'élève au-dessus de toute la création à moi connue. Les astres ont un corps, les animaux une intelligence, l'homme seul a la moralité. Un soleil pèse plus que moi, l'aigle voit plus loin, le coursier va plus vite, le castor est plus industrieux, il y a telle brute plus intelligente que tel homme ; mais pas une n'a la conscience morale dont jouit même l'idiot :

la conscience, abîme entre l'homme et la bête, trait d'union entre l'homme et son Dieu.

Eh bien, que me révèle cot être réel, vivant, moral ? Un auteur réel, vivant, moral comme lui. Si je suis une personne, celui qui m'a fait ne l'est pas moins ; si je me sens quelqu'un, mon créateur doit être quelqu'un aussi. L'être ainsi révélé, quel qu'il soit, je l'appelle Dieu, et c'est lui qui me parle par la voix qui résonne dans mon sein. Interroger la conscience c'est interroger mon Créateur. Or, que me dit-elle de sa part ? — Que le juste et l'injuste ne sont pas même chose, que le crime et la vertu ne sont pas indifférents ; comme le premier provoque un châtiement, la seconde promet une rémunération. Il est vrai que le législateur qui m'a donné cette loi ne me l'applique pas toujours dans ce monde ; mais dans ce monde il n'en prononce pas moins ses arrêts ; et, sagesse remarquable ! après avoir prononcé ses arrêts, ce juge m'oblige à les porter affichés dans mon cœur. Je traîne avec moi, malgré moi, mon acquittement ou ma condamnation ! Je suis, il est vrai, un condamné coutumace,

mais le fugitif un jour sera contraint à rentrer dans sa patrie par la porte de la mort, où justice l'attend.

Mais qui m'assure que tout cela est vrai ? Personne ; et c'est précisément parce que personne ne me le dit, c'est précisément parce que je trouve tout cela révélé directement par mon Dieu dans ma conscience, que j'y crois. Je n'ai pas d'autres preuves que celle-ci : *je sens* ; mais elle me suffit. Je sens que cette « loi est parfaite, » je sens que l'observer restaure l'âme, je sens que ce témoignage intérieur est sûr ; je sens qu'il « est sage, droit, lumineux, » et qu'il doit durer « à jamais. » Voilà ce que dit le Psalmiste, et tout cela s'applique parfaitement à ma conscience. Je puis bien rester incertain, si le soleil qui m'apparaît dans l'espace est un astre solide, ou une vapeur brillante ; je puis hésiter sur sa distance, son mouvement ; mais je ne saurais mettre en doute ce que je sens, ce qui est en moi, l'être qui me commande et se fait obéir. Le soleil n'éclaire que mes yeux, il ne brille pour moi que le jour ; mais la lumière intérieure éclaire mon esprit, et brille jour et nuit. Je serais

muet, aveugle avant qu'elle se taise et s'éteigne. Je sens que mon corps passera, que ma conscience durera toujours. Or, vivrait-elle plus longtemps que mon Dieu ? Serait-elle plus juste, plus sainte que mon Dieu ? Quand elle me promet ou me menace, me tromperait-elle au nom de Dieu ? Impossible ! ma conscience me révèle donc l'existence de son auteur : un Dieu vivant, juste et saint ; un Dieu législateur dans le présent, rémunérateur dans l'avenir.

Si vous trouvez jamais un homme qui nie que la conscience soit une révélation divine, demandez-lui s'il se croit obligé d'être équitable ? Quand il aura répondu : oui, demandez-lui pourquoi il respecte le bien d'autrui ? Serait-ce pour éviter la prison ? Indigné, il vous dira qu'il est mû par un principe d'honneur. Mais ce principe vient-il de Dieu ou de vous ? S'il vient de Dieu, c'est la conscience ; s'il est de votre invention, convenez qu'il est étrange de régler sa vie sur une loi de fantaisie qui n'a pas de promulgateur légitime, et qui n'aura jamais ni juge ni sanction !

Non, la conscience vient de mon Créateur ; elle témoigne à la fois de mon origine et de

ma destinée en me révélant un Dieu juste et saint. Je suis heureux et fier d'une aussi haute extraction et d'une aussi noble fin.

— LE CHRÉTIEN: Fier, je le comprends; mais heureux, permettez-moi d'en douter; et ceci me conduit à vous montrer que ce psaume XIX^e, comme tant d'autres, est une révélation de la grâce et du Sauveur.

Le passage que vous en avez cité sur les commandements de l'Eternel se termine ainsi : « Ton serviteur en a été éclairé et il y a un grand gain à les observer. » Mais, continue le Psalmiste :

Qui est-ce qui aperçoit [toutes] ses erreurs ?
 Absous-moi de celles que j'ignore !
 Des orgueilleux aussi préserve ton serviteur !
 Qu'ils ne prennent pas d'empire sur moi !
 alors je serai sans reproche, et exempt d'un grand péché.

Chers amis, pouvons-nous mieux que David nous dire innocents ? Nos fautes, comme les siennes, ne sont-elles pas si nombreuses que nous en ayons oublié une foule ? N'avons-nous pas, comme lui, sujet de craindre de tomber dans la révolte ouverte, et d'agir avec orgueil vis-à-vis de notre Dieu ? Et s'il

en est ainsi, comment pourrions-nous être heureux ? Oui, nous avons été éclairés par notre conscience sur nos devoirs ; mais ces devoirs, les avons-nous remplis ? David parlant pour lui-même répond : non. Les générations successives qui se se sont approprié les Psaumes pour exprimer leurs propres sentiments, répondent encore : non. Quant à moi, plus hautement que David, avec plus de motifs que ces générations, je répète pour mon compte : non, non, mille fois non ; je n'ai pas rempli mes devoirs, j'ai violé la loi, je suis couvert d'innombrables souillures.

Ah ! c'est ici que la révélation de Dieu me paraît douce ; non plus dans la nature, non plus dans la conscience ; mais dans l'Évangile. Écoutez plutôt les paroles mêmes de Jésus-christ : « Le Fils de l'homme est venu
« chercher et sauver ce qui était perdu. Venez
« à moi, vous tous qui êtes fatigués et char-
« gés, et vous trouverez le repos de vos
« âmes. Dieu a tant aimé le monde qu'il a
« donné son Fils unique, afin que quiconque
« croit en Lui ne périsse point ; mais qu'il
« ait la vie éternelle. »

Mais cette voix vient-elle bien du ciel ?

Oui, et j'en ai pour témoins les milliers de chrétiens qui l'ont entendue résonner dans leur cœur et dont la vie a été purifiée : Oui, j'en ai pour preuve la paix, la joie mises dans l'âme des croyants dès ce monde, gage de la vérité des promesses dans l'autre ; oui, j'en ai pour garantie l'immensité même de l'amour que cet Evangile suppose dans le Sauveur de l'homme. — Que d'autres s'étonnent qu'un Dieu se dévoue pour des pécheurs, moi je l'admire et j'en suis attendri ! Que le Créateur donne une seconde vie à qui déjà il en donna une première, cela me paraît tout simple ; qu'il l'accorde à la même condition, c'est-à-dire pour rien, c'est à mes yeux la plus ferme assurance que le donateur de l'Evangile est bien le donateur de l'univers.

Cette révélation évangélique se résume en un seul mot : Salut, grâce, pardon. La miséricorde de Dieu, voilà la grande vérité, la vérité centrale, je voudrais presque dire l'unique vérité de la révélation. J'y crois parce que cette bonne nouvelle m'est nécessaire ; elle parle à mon cœur, elle s'impose d'elle-même à quiconque est assez candide pour avouer sa culpabilité. Mais cette can-

deur, voilà ce qui est rare, et voilà comment, bien que pétri d'égoïsme, bouffi d'orgueil, l'homme repousse cependant le salut de Jésus-Christ. Oh ! si l'Évangile annonçait un pardon sans motif, un salut sans Sauveur ; s'il disait : Dieu vous fait grâce parce que vos péchés sont légers, certes les incrédules accepteraient une faveur qui pour eux n'aurait rien d'humiliant, et qui ne les obligerait à aucune reconnaissance. Ce nouvel évangile serait selon le goût de l'homme pécheur, et voilà précisément pourquoi j'incline à croire que l'ancien Évangile ne vient pas de l'homme mais de Dieu. L'homme ne saurait être l'inventeur d'une doctrine qui l'accuse, le condamne, et place son salut en un autre que lui. Il n'y a qu'un père, qui ait pu vouloir nous humilier pour nous relever, ensuite, baignés de larmes, et nous pardonner à la simple condition de croire et de nous confier à notre Sauveur, mourant pour nous.

Un pardon gratuit, un pardon complet, un pardon donné dès ce jour, . dès cette heure, irrévocable et pour l'éternité, voilà ce que vient nous offrir Jésus-Christ. Vous refuserez-vous à voir là une révélation divine ?

J'y renonce moi-même, pourvu que vous m'offriez une doctrine plus douce et plus sanctifiante. Cherchez, inventez une religion plus pure, plus affectueuse, plus morale que le pardon gratuit offert à la foi par Jésus-Christ, et je l'accepte comme divine.

Qu'avez-vous à m'offrir ? Pour m'épargner l'humiliation de recevoir ma grâce, me renverrez-vous à l'obligation d'observer la loi ? Bien, je le reconnais, éviter l'aveu de ma culpabilité, me présenter à Dieu comme ayant mérité ses récompenses ; tout cela m'est infiniment doux. Mais cette obligation d'accomplir la loi, puis-je la remplir ? l'ai-je déjà remplie ? me pardonner mes fautes sans motif, ne serait-ce pas m'encourager à tomber dans de nouvelles ? Si Dieu, après avoir menacé dans ma conscience de punir le mal, n'en tient aucun compte selon votre nouvelle révélation, ce Dieu se trouve donc m'avoir menti pour me faire peur... ? Mensonge aussi maladroit qu'immoral, car comme votre habileté a découvert sa ruse, et que m'en voilà bien averti, je ne tiens aucun compte de ces vaines menaces, et je tombe et retombe dans des péchés graves et nombreux ; mais sans

conséquence. C'est très-doux à ma chair, j'en conviens; mais est-ce sanctifiant pour mon âme ?

Si, épouvanté de ce relâchement, vous vous tournez vers une doctrine directement contraire, et si vous m'imposez une loi inflexible, un Dieu sans miséricorde, hélas, vous et moi qu'allons-nous devenir ? La justice stricte doit nous être appliquée ; mieux eût valu pour nous n'être jamais nés ! et cette fois votre doctrine n'est ni sanctifiante pour ma vie, ni douce pour mon cœur.

Cherchez donc, trouvez donc une religion plus aimable, plus purifianté que l'Évangile qui me pardonne en considération de la mort volontaire de Jésus-Christ, et je la prendrai moi-même. Mais aussi longtemps que vous ne la découvrirez pas, permettez que je garde comme divine, la révélation qui efface mes péchés et sanctifie ma conduite. Or, c'est si bien celle de David, que je puis en terminant m'approprier les paroles par lesquelles lui-même finit :

Agrée les paroles de ma bouche,
et accueille la méditation de mon cœur,
ô Eternel, mon rocher, et mon libérateur !

— **LE POÈTE** : Tout cela n'empêche pas que Dieu ne se révèle dans la création.

— **LE PHILOSOPHE** : Et dans la conscience.

— **LE CHRÉTIEN** : Pas plus que Dieu révélé dans la création et dans la conscience ne s'oppose à Dieu révélé dans l'Évangile. Au contraire, ces trois révélations se complètent et s'appuient. La dernière suppose les deux autres ; toutes trois réunies donnent un Dieu puissant dans la nature, juste dans la conscience, miséricordieux dans l'Évangile. Cette harmonie démontre jusqu'à l'évidence la vérité de cette triple et unique Révélation.

PSAUME XX.

Au maître chantre. Cantique de David.

Que Dieu t'exauce au jour de la détresse,
 et que le nom du Dieu de Jacob te protège !
 Que du Sanctuaire Il t'envoie du secours,
 et que de Sion Il te prête son appui !
 Qu'il se souvienne de toutes tes offrandes,
 et qu'il accepte comme grasses tes victimes ! (Pause.)
 Qu'Il te donne ce que ton cœur désire,
 et qu'il accomplisse tes desseins !
 Nous chantons ton salut,
 et au nom de notre Dieu nous agiterons le drapeau,
 si l'Éternel accomplit tous tes souhaits. (v. 4 à 6.)

Ce psaume porte quelques traces des circonstances historiques qui l'ont fait naître. Le sujet en est une victoire à obtenir. On y demande à l'Éternel d'envoyer son secours du sanctuaire situé sur Sion, ce qui suppose que ceux qui l'implorent ne sont pas à Jérusalem ; c'est donc probablement une armée en campagne qui prie Dieu.

Quel touchant spectacle que celui du sol-

dat couvert de ses armes, ployant le genou devant Dieu! Et comme nous serions étonnés aujourd'hui de voir nos légions à l'heure du combat, se recueillir sur le champ de bataille et crier : « C'est en ton nom que nous agitions le drapeau ; Eternel, accomplis nos souhaits ! »

Hélas! sans être au nombre de ces guerriers, nous paisibles habitants des cités, combien d'œuvres graves n'accomplissons-nous pas sans prier! Est-ce un oubli? est-ce manque de foi? est-ce confiance en nous-mêmes? est-ce contraste entre l'invocation d'un Dieu saint et d'équivoques projets? je ne sais; peut-être est-ce tantôt l'une, tantôt l'autre de ces raisons. Mais je doute que ce soit jamais par un bon motif que nous nous abstenons de de prier. Prier dans le repos et dans l'action, dans la retraite, et au sein de la foule à genou ou debout, longuement ou d'un seul mot, voilà ce qui devrait être, et voilà ce dont Jésus nous donne l'exemple, lui passant une nuit en oraison sur la montagne, se prosternant par trois fois à Gethsémanée; chantant un psaume, intercédant pour ses bourreaux, remettant son âme à Dieu durant les six

heures de la croix. La prière pourrait devenir une pierre de touche de nos actes : par elle nous n'obtiendrions pas seulement la bénédiction de Dieu sur ce que nous devons faire ; mais par elle encore, repoussée de notre conscience en face de tel projet, nous apprendrions aussi ce que nous devons éviter. A coup sûr est mauvais tout ce pour quoi nous n'osons pas prier.

Une seconde particularité touchante de ce psaume, c'est qu'une partie en est prononcée par le peuple, une autre par le roi ; il y a donc prière faite en commun et harmonie entre les vœux exprimés. Quelque chose de semblable avait lieu dans le tabernacle et dans le temple où plus tard ce chant fut répété. L'assemblée et les Lévites s'y entre-répondaient.

Sans doute les prières individuelles ne sont pas par elles-mêmes ni plus ni moins puissantes que les prières collectives ; mais la prière faite par plusieurs a ceci de particulièrement agréable à notre Père, qu'elle suppose l'union entre ses enfants. Ce n'est ni le nombre des mots, ni la force des voix, mais l'unisson des cœurs qui plait à notre

Dieu. Aussi Jésus a-t-il dit : « Là où deux ou trois seront assemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux. »

La prière en commun nous émeut nous-mêmes ; elle fortifie notre foi par le témoignage visible de la foi de nos frères ; elle édifie nos cœurs par le spectacle de l'union :

Or je sais que l'Eternel est en aide à son Oint,
 qu'Il l'exaucera du ciel de sa sainteté,
 par les exploits secourables de sa droite.
 Ceux-ci font gloire de leurs chars, ceux-là de leur cava-
 lerie ;
 mais nous, c'est du nom de l'Eternel notre Dieu.
 (v. 7 et 8.)

Leurs chars et leur cavalerie, leurs richesses et leur santé, leur vigueur et leur intelligence, voilà les appuis dont les hommes aiment à s'entourer ; non-seulement parce que ces appuis sont visibles, mais parce qu'on croit les posséder en propre et en disposer à son gré. On les identifie avec soi-même, et dès lors on s'en fait gloire. Il est une autre raison pour que ces ressources nous plaisent : elles n'imposent aucun devoir, elles semblent au contraire nous affranchir ; avec elles nous disons volontiers : « Mon âme, tu as en

réserve beaucoup de biens pour beaucoup d'années ; repose-toi, mange, bois et te réjouis. » — Nous n'oublions qu'une chose, c'est que tout cela peut nous être retiré demain par le Dieu qui l'a donné hier, et que nous avons tout aussi grand besoin de sa providence pour nous le conserver que pour acquérir si nous ne le possédions pas ! Prier quand on manque de pain et cesser de prier dès qu'on en a, quelle folie ! Prier quand on est malade et se taire quand on se porte bien, quelle stupidité ! Pour être conséquents, priez pour tout ou ne priez jamais.

Pour eux ils plient et tombent ;

Mais nous nous restons droits, et nous demeurons debout.

(v. 9.)

Oui, ils plient et tombent alors même qu'ils sont riches, honorés, puissants ; car, si ces biens demeurent, leurs possesseurs s'en vont ! Le départ est triste, d'autant plus triste qu'on abandonne plus d'objets regrettés. Chaque jouissance à laisser est un membre à couper. Mais, grâce à Dieu, nous, croyants, restons debout devant la mort ; debout nous traversons le sépulcre ; toujours debout et

vivants nous entrons dans l'éternité. L'incrédule peut nier si bon lui semble cette éternité bienheureuse, mais ce qu'il ne saurait mettre en doute, c'est notre paix et notre joie dès ce monde, c'est notre foi croissante, nos espérances plus vives, toutes aussi certaines que ses propres angoisses à la perspective de la mort...

Eternel, sauve le Roi !

Qu'Il nous exauce lorsque nous L'invoquons. (v. 10.)

S'il est précieux de pouvoir prier pour soi-même, il est bien doux de pouvoir prier pour les autres. Prier pour ceux qu'on aime, prier pour ceux qui sont éloignés, pour ceux qui sont en danger, prier pour ceux qui gouvernent le monde; prier ainsi, n'apporte pas sans doute beaucoup de gloire; mais prier ainsi, c'est ouvrir la main de Dieu, c'est travailler avec lui au bien des nations, c'est grandir sa propre âme et goûter un bonheur que le monde ne connaît pas. Ah! si nous savions prier!

PSAUME XXI.

Au maître chantre. Cantique de David.

Eternel, ta puissance donne au Roi de la joie,
et comme ton secours le transporte ! (v. 1 et 2.)

Tressaillir de joie à la pensée des biens éternels, se sentir transporté par le secours de Dieu, voilà ce que tout chrétien a expérimenté, comme David ; et si de telles dispositions pouvaient durer, le ciel serait déjà dans notre cœur sur la terre. Mais, hélas ! elles se dissipent vite et ne laissent qu'un souvenir. Ne pourrions-nous donc rien pour les fixer ? Est-ce Dieu qui nous les retire ? est-ce notre péché qui les chasse ? est-ce la prière tarissant nos lèvres ? est-ce la méditation interrompue ? C'est sans doute tout cela tour à tour. Oh ! Seigneur, rends-moi la joie de ton salut !

Tu as satisfait au désir de son cœur,
et tu n'as point rebuté la prière de ses lèvres. (Pause.)

(v. 3.)

Voir ses prières exaucées est une des plus douces joies de l'âme chrétienne ; c'est une approbation divine donnée à nos désirs, c'est l'affirmation que Dieu nous aime et nous écoute, c'est enfin une assurance qu'il veut nous secourir à l'avenir. Est-il sur la terre de plus grands privilèges que ceux-là ?

Tu lui as présenté des biens excellents,
et tu as mis sur sa tête un diadème d'or. (v. 4.)

Depuis le jour où l'Éternel était venu chercher David derrière son troupeau, jusqu'à l'heure où le pâtre montait sur le trône, l'élu de Jéhovah avait traversé bien des obstacles, soutenu bien des combats, remporté bien des victoires. Aujourd'hui roi, n'aurait-il pas pu se considérer comme l'artisan de sa fortune ? Toutefois, c'est à Dieu qu'il rend grâce d'avoir mis sur sa tête le diadème. Heureux celui qui n'enfle pas le succès ; celui qui toujours prospère ne finit pas par se croire l'auteur de sa prospérité. Cela nous

semble facile aussi longtemps que nous sommes dans l'épreuve; mais notre esprit d'indépendance se relève dès que l'orage est passé. Nous trouverions cette conduite coupable en David; nous ne nous apercevons pas que nous-mêmes la tenons.

Il te demandait la vie; tu la lui as donnée,
une vie longue, permanente, éternelle. (v. 5.)

Voilà bien la munificence de l'Eternel : on lui demande peu, Il accorde beaucoup. David voulait un règne long pour lui-même; Dieu lui donne un règne éternel pour sa postérité. Mais ici les dons accordés sont spirituels; il faut même qu'ils le soient pour durer toujours. Aspirer à des biens terrestres pour l'éternité, serait prétendre à l'impossible. Nos prières dans ce sens impliqueraient contradiction. Il n'y a de durable que l'esprit; le corps de poussière tend chaque jour à finir. Elevons donc nos désirs à la hauteur de nos destinées, et quand nous demandons une longue vie, ne soyons pas surpris que Dieu nous donne l'éternité.

Sa gloire est grande, grâce à ton secours,
et tu lui accordes splendeur et majesté. (v. 6.)

Nourris de l'Évangile, qui rapporte toute gloire à Dieu et ne laisse à l'homme que les joies de l'humilité, nous sommes surpris de trouver dans les Psaumes la gloire attribuée à David, pécheur comme nous. Mais le mot gloire désigne ici la prospérité. Que serait pour David une gloire dont il rend grâce, une gloire due au secours d'un autre ? De même dans le Nouveau-Testament, on a traduit par se glorifier un mot qui devait se rendre par se réjouir. Le premier sens est naturel, le second est évangélique. Le monde se glorifie de ses succès, parce qu'il estime les avoir acquis ; le chrétien s'en réjouit, car il reconnaît les avoir gratuitement obtenus.

Car tu le rends beni éternellement.
tu le réjouis du bonheur de ta présence. (v. 7.)

Pour être éternellement béni en la présence de Dieu, ne faut-il pas vivre au-delà

de la tombe ? Sans doute. De tels passages démontrent que la doctrine de l'immortalité de l'âme était connue des Hébreux. C'est précisément parce qu'elle était admise sans contestation qu'il était inutile aux écrivains sacrés de l'établir ; comme nous trouverions étrange aujourd'hui que dans une assemblée de chrétiens on vint prouver qu'il existe un Dieu.

Car le Roi se confie en l'Éternel,
et, par la faveur du Très-Haut, il n'est point ébranlé.

(v. 8.)

N'être pas ébranlé dans sa foi, dans ses projets, dans son activité, voilà ce qui est précieux, voilà ce qui est rare. Nous avons tous de bons moments. Tous, à certains jours, nous avons du zèle, nous faisons le bien. Le lendemain arrive... et nous ne sommes plus les mêmes ! Une difficulté surgit, les hommes nous repoussent et nous sommes ébranlés. Il suffit que Dieu tarde à nous exaucer, ou nous exauce autrement que nous ne l'avions prévu, pour que nous nous lamentions ! Que de forces, que de temps perdu

dans ces alternatives d'espérance ou de découragement! Ah! si nous savions nous dire une fois pour toutes que Dieu ne peut pas abandonner son œuvre, et qu'aussi longtemps que nous serons ouvriers avec lui, c'est nous-mêmes qu'il ne saurait abandonner! Mais est-ce bien son œuvre que nous poursuivons? Voilà la question, et de cette équivoque de notre conduite nait le doute dans notre foi.

Ta main saura trouver tous tes ennemis,
 et ta droite trouvera ceux qui te sont hostiles.
 Tu les rendras pareils à une fournaise ardente,
 dès que tu te montreras ;
 l'Eternel dans son courroux les détruira,
 et ils seront consumés par le feu ;
 de la terre tu extermineras leur fruit,
 et leur race, d'entre les fils des hommes ;
 parce qu'ils ourdirent contre toi les trames de la malice,
 et formèrent des complots : ils seront impuissants ;
 car tu leur feras prendre la fuite,
 et tu dirigeras ton arc contre leurs faces. (v. 9 à 13.)

Il est bien évident ici que ce n'est pas contre ses ennemis personnels que parle David, mais contre les ennemis de Dieu. Ce n'est pas même une prière qu'il formule à leur sujet, c'est une simple prédiction. D'ailleurs,

dès que l'homme est méchant, comment Dieu seconderait-il ceux qui désirent le bien sans s'opposer à ceux qui veulent le mal ? Aussi longtemps que nous serons libres et pécheurs, le Dieu, juste et saint, devra contrecarrer notre activité ; ce n'est pas à lui, c'est à nous qu'il appartient de changer. Briser l'homme rebelle, renverser sa fortune, ruiner sa santé, c'est l'arrêter sur la pente de sa condamnation, c'est l'appeler au repentir. De quel droit prétendrait-il être heureux par la voie contraire à celle fixée par son Créateur ? L'humiliation du méchant est donc d'une impérieuse nécessité.

Lève-toi, Eternel, avec ta puissance !
Nous voulons chanter et célébrer tes hauts faits. (v. 14.)

Cette dernière parole nous montre un peuple réuni pour prier. Pour lui, l'Eternel est ici, dans le fond du sanctuaire ; une simple tenture le sépare de l'assemblée. Le grand-prêtre est entré dans le lieu très-saint, un nuage d'encens s'élève, le voile frémit, Il est là... et la foule, consciente de la présence de Jéhova, s'écrie : « Eternel, lève-toi, nous

voulons chanter tes hauts faits ! » Ah ! quand donc cette présence éternelle de Dieu se réalisera-t-elle pour nous ? quand le voile de la mort sera-t-il levé ? quand les astres de l'univers découvriront-ils à nos yeux toute la gloire, toute la puissance de notre Créateur ? quand pourrons-nous chanter et goûter à la fois ses éternels bienfaits ?

PSAUME XXII.

Au maître chantre. Sur « Biche de l'aurore. » Cantique
(de David.

**Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné,
te tenant à l'écart pour ne point m'être en aide,
et ne point ouïr quand je crie à rugir ?**

**Mon Dieu ! le jour m'appelle, et tu ne réponds pas ;
et la nuit, et je n'obtiens pas de repos. (v. 1 à 3.)**

Quel cri déchirant : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » Ah ! je la comprends, cette exclamation ! qui ne l'a poussée au moins une fois ? Prier le jour et la nuit, prier pendant des années, prier pour obtenir ce que Dieu lui-même veut donner : la lumière, la foi, l'Esprit-Saint ; et ne pas l'obtenir ! c'est à troubler le cœur le plus ferme, c'est à jeter le doute dans l'esprit le plus droit ; et je sympathise de toute mon âme avec le pauvre pécheur qui s'écrierait alors : **Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? ne m'entends-tu pas ? ne veux-tu pas m'exaucer ? pourquoi**

donc m'avoir donné la pensée de t'invoquer, si tu ne devais pas me répondre ? Oh ! mystère, mystère !

Eh bien ! soit ; ne prions plus ; laissons couler le temps... Mais non, je ne saurais exister sans penser. Vivre sans savoir pourquoi je vis, ni où je vais, m'est insupportable. Je médite en moi-même, je consulte mes semblables ; et, finalement, je ne recueille qu'incertitudes et fatigues. Il faut que je cherche plus haut ; il faut qu'un plus savant que l'homme m'instruise. Je prie de nouveau, Dieu ne m'exauce pas ! J'appelle, je tends l'oreille, aucune voix ne répond ! Mon Dieu, mon Dieu, m'as-tu donc abandonné ?

Cependant tu es le Saint,
les louanges de l'Éternel environnent ton trône. (v. 4.)

Oui, David a raison : être saint, être adoré par tout un peuple, et, cependant, rester insensible est une conduite étrange. Il me semble voir un petit enfant déposé sur la borne du chemin ; réveillé par le froid, il pleure, crie, appelle : Ma mère, ma mère, pourquoi m'as-tu abandonné ? Sa mère l'entend et s'enfuit !

En toi nos pères mirent leur confiance,
 mirent leur confiance, et tu les délivras ;
 ils élevèrent leurs cris vers toi, et ils échappèrent ;
 ils se confièrent en toi, et ne furent point confondus.

(v. 5 et 6.)

Oui, d'autres ont prié, et ils ont été exaucés.
 Pourquoi donc pas moi ? D'autres me racontent les merveilles que le Seigneur a faites pour eux. S'abusent-ils ? se vantent-ils ? Je ne sais ; mais je sais que Dieu ne l'a pas fait pour moi. Je ne dis pas comme David : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » mais : mon Dieu m'a-t-il écouté ? m'a-t-il seulement entendu ?...

Mais moi je suis un ver et non plus un homme,
 l'opprobre des hommes, et le rebut du peuple.
 Je suis la dérision de tous ceux qui me voient ;
 ils grimacent de leurs lèvres, et hochent la tête, [disant :]
 « Il s'en remet à l'Eternel ; qu'il le sauve !
 qu'il le délivre , puisqu'il lui est propice !
 Oui, tu m'as tiré du sein de ma mère,
 tu me donnais la sécurité auprès de sa mamelle ;
 je me reposai sur toi dès ma naissance,
 et dès le sein de ma mère tu as été mon Dieu. (v. 7 à 11.)

Voilà bien l'effet produit par les railleries
 du monde incrédule sur le fidèle. Laissez à lui-

même, le chrétien se plaint à son Dieu de la faiblesse de sa foi. En butte aux sarcasmes de l'impie pour cette foi, il se relève croyant, zélé, et retrouve l'assurance qu'il reprochait à Dieu de ne pas lui donner; alors, il se rappelle les traits signalés de la protection divine, les gratuités du Seigneur sur lui répandues dès son enfance : sa mère pieuse, son éducation chrétienne, son intérieur paisible, sa santé prospère, les joies pures et douces dans la piété, comparées aux jouissances bruyantes et souillées du monde qui le raille. Il se demande alors s'il changerait sa faible foi et ses privilèges de croyant contre leur incrédulité superbe et leurs libertés.

Et il reconnaît à ce simple rapprochement que son Dieu lui a donné ce qu'il demandait; que son insistance même pour l'obtenir avec plus d'abondance est la meilleure preuve qu'il le possède déjà et l'apprécie toujours plus. Ainsi, l'incrédulité avouée, l'impiété moqueuse, le vice sous le nom de plaisir, en effrayant et dégoûtant le fidèle, ravivent sa foi et servent de réponse à ses prières, tant il est vrai « que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu. »

Ne sois pas loin de moi ! car l'angoisse est proche,
 car je suis sans secours.
 Des taureaux puissants m'environnent,
 les farouches troupeaux de Basan me cerrent,
 ils ouvrent leurs gueules contre moi,
 ainsi que des lions dévorants, rugissants.
 Comme les eaux je m'écoule,
 et tous mes os se séparent ;
 mon cœur, comme de la cire, se fond dans ma poitrine ;
 ma vigueur, comme un têt, s'est séchée,
 et ma langue s'attache à mon palais,
 et tu me couches dans la poussière de la mort.

(v. 12 à 16.)

L'épreuve dont se plaint le Psalmiste tient-elle à son corps torturé par la maladie ? ou à son âme tourmentée par le péché ? Si je ne me trompe, ni à l'une ni à l'autre. David se plaint d'un mal qui lui vient du dehors et qu'il nous peint sous l'image d'une troupe furieuse de taureaux amentés, la gueule ouverte contre lui, et d'un lion rugissant prêt à le dévorer. Si nous nous reportons à son histoire, nous verrons ici les ennemis du roi complotant contre l'oint du Seigneur, déchirant sa réputation, exagérant ses fautes, lui faisant même un crime de sa fidélité.

Une telle épreuve est rude. Entendre

bruire autour de soi des calomniateurs intéressés, les voir s'acharner à notre réputation qui les tient eux-mêmes dans l'ombre, savoir qu'ils dénigrent en nous ce que nous y avons cru jusque-là digne d'approbation ; et pour comble apprendre que le monde attentif à leurs paroles les applaudit, oui voilà ce qui jette l'amertume dans le cœur, révolte la conscience et arrache des larmes amères.

Eh bien ! après tout, voilà ce qui nous est bon aussi ; car cela nous enseigne l'humilité. Nous avons cru être quelque chose, du moins aux yeux des hommes ; nos rivaux triomphants nous apprennent que nous ne sommes rien. Nous voulions partager avec Dieu la gloire d'un succès ; notre échec nous force à la rapporter tout entière à notre Sauveur ! Peut-être est-ce par envie, par égoïsme que nos adversaires nous déchirent ; mais regardons-y de plus près et nous reconnaitrons que Dieu l'a permis pour nous ramener à l'humilité. Il se peut que les accusations portées contre nous soient des calomnies ; mais si nos ennemis nous eussent mieux connus, ils s'en fussent tenus à de simples médisances. Pour dire vrai, ils n'a-

vaient qu'à dire autrement et pire. C'est à nous de le sentir et de profiter d'une leçon, même mal appliquée.

Car des chiens m'entourent,
 la bande des méchants m'enveloppe,
 [s'acharne] comme le lion, à mes mains et à mes pieds.
 Je compterais tous mes os ;
 et eux ils regardent et repaissent leurs yeux.
 Ils se partagent mes vêtements,
 et ils tirent au sort mon manteau. (v. 17 à 19.)

Quiconque a lu l'Évangile ne peut s'empêcher de reconnaître dans ce tableau Jésus sur la croix, les mains et les pieds transpercés : la meute de prêtres, de soldats, de Juifs, de brigands contemplant ce spectacle ; les vêtements partagés entre les gardiens et le manteau tiré au sort. Ce supplice infligé au Maître innocent est bien propre à calmer les plaintes de ses disciples méconnus, car il n'est pas un de nous qui ne puisse s'appliquer ces paroles que l'un des deux brigands adresse à son compagnon : « Pour nous, c'est justement que nous sommes dans cette condamnation, nous recevons des choses dignes de nos crimes ; mais Celui-ci n'a rien fait qui ne dût se faire. » Quand donc l'indigna-

tion s'emparera de notre cœur pour quelques outrages, rappelons-nous avant de la laisser éclater que Jésus fut abreuvé d'ignominie et consentit à expirer au milieu des risées ! Avons-nous comme lui résisté à la colère jusqu'à répandre notre sang ? Ah ! moins coupables, nous serions moins sensibles aux injures du monde, et innocents, nous trouverions dans l'approbation de notre conscience la force pour supporter ses injustices.

Mais, toi, Eternel, ne t'éloigne pas !
 toi, qui es ma force, accours à mon aide !
 Arrache à l'épée mon âme,
 et aux chiens l'unique bien qui me reste !
 Tire-moi de la gueule du lion,
 et contre les cornes des buffles garantis-moi. (v. 20 à 22.)

Il est bon de se sentir une fois délaissé par les hommes, haï par les méchants, méconnu par des frères. Alors entouré d'ennemis on est contraint d'élever ses regards vers Dieu. On ne lui demande pas l'estime d'un monde injuste, mais la communion des bienheureux, des anges. Le salut de notre âme devient à de telles heures le seul bien au-

quel nous aspirions, et de semblables combats nous mûrissent pour les cieux.

Alors je redirai ton nom à mes frères,
 et je te louerai au sein de l'assemblée.
 Vous qui craignez l'Éternel, louez-le,
 Vous tous, race de Jacob, glorifiez-le,
 et tremblez devant lui, vous tous, race d'Israël !
 Car Il ne rebuta point, ne dédaigna point
 la misère du misérable,
 et Il ne lui cacha point sa face,
 et Il écouta les cris qu'il élevait vers Lui.
 Tu seras chanté par moi dans la grande assemblée ;
 j'accomplirai mes vœux devant ceux qui te craignent.

(v. 23 à 26.)

Admirable voie de Dieu ! l'épreuve qui semblait devoir nous séparer du monde pour nous épargner ses coups, se trouve nous en rapprocher pour lui faire du bien. Maintenant que nous savons qu'il est plongé dans le mal, et que le Seigneur a mis nos affections dans les lieux célestes, notre cœur, soulagé du poids de son ancienne amertume et vivifié par une force nouvelle, met ses joies à raconter à nos frères combien l'Éternel est bon ! combien son service est doux ! Évangéliser ceux mêmes qui nous ont méconnus, devient facile à notre charité. Le triomphe

de la croix du calvaire fut de gagner à Jésus le centenaire qui l'avait crucifié; le triomphe de notre foi serait d'amener au bonheur céleste ceux qui nous ont outragés.

Les affligés prendront part au festin, et seront rassasiés, et ceux qui cherchent l'Éternel chanteront ses louanges; votre cœur vivra éternellement. (v. 27.)

Les affligés prendront part au festin. Il ne peut être ici question de David lui-même qui est seul, et qui, d'ailleurs, comme roi et prophète, n'a pas besoin qu'on dise qu'il prendra place dans la fête qu'il doit lui-même présider. Mais comme il vient de parler des actions de grâces rendues par lui, en présence de l'assemblée, on peut croire qu'il s'agit ici des âmes gagnées par ses chants de reconnaissance. Il a dit à la foule que le Seigneur pardonne, et les âmes affligées de leurs péchés se sont converties; elles se sont rendues à l'invitation gratuite; et à cette heure, est-il dit, qu'elles viennent s'asseoir au festin.

Nous faisons-nous une juste idée des ineffables joies qu'il y aura dans l'éternité à retrouver à nos côtés ceux que nous aurons amenés au Sauveur? et cette joie ne sera-

t-elle pas d'autant plus vive que ces rachetés auront jadis été plus éloignés du salut ? Concevez-vous un sentiment plus doux que celui d'Etienne auprès de l'ordonnateur de sa lapidation, en se rappelant que son regard, et sa parole d'ange, ont été les premiers attraits pour amener à la foi chrétienne le grand Apôtre des Gentils ?

Se rappelant ta mémoire,
toutes les extrémités de la terre reviendront à toi,
et toutes les tribus des peuples te rendront leur hommage ;
car à l'Eternel est l'empire,
et Il est le souverain des nations. (v. 28 et 29.)

Vous représentez-vous ces myriades d'êtres humains qui tourbillonnent sur la terre, à la recherche de mille vanités, tout-à-coup saisies de la pensée qu'il existe un Dieu, un Dieu seul, digne de leur amour et de leurs adorations ; vous représentez-vous ces multitudes, ainsi subitement illuminées, laissant là leurs mesquines affaires, se jetant corps et âme dans l'activité chrétienne pour avancer le règne de leur Sauveur ? Voyez-vous ces bandes folâtres tomber à genoux, ces foules tumultueuses crier miséricorde ; ces théâtres,

transformés en églises, ces fêtes mondaines en réunions de prière, et toutes ces créatures, devenues nouvelles, s'étonner qu'elles aient pu vivre si longtemps sans Dieu ? Oh ! ce ne sont pas là de vains songes ; mais des réalités ; réalités non-seulement des jours anciens en Judée, mais aussi des jours présents dans les deux mondes. Des théâtres deviennent des temples, des prisons se vident, des réunions de minuit se forment pour prier Dieu parmi celles qui, tout à l'heure, couraient les carrefours ! Oh ! que viennent bientôt les temps où les honnêtes gens penseront aussi avoir à se convertir ; les temps où nous, chrétiens, sentirons notre froideur et où, de tièdes, nous deviendrons bouillants ! Ce sera un beau jour que celui où la terre entière se souviendra qu'elle fut créé et que son Créateur est digne d'adoration.

Tous les riches de la terre
prendront part au festin, et adoreront,
et l'on verra s'agenouiller
tous ceux qui sont sur la pente du tombeau,
et ceux qui ne peuvent soutenir leur vie. (v. 30.)

Les riches prendront part au festin, les

vieillards s'agenouilleront ; la fortune et la science viendront à leur tour rendre hommage à ce Seigneur que les affligés et le peuple auront été les premiers à reconnaître. On le voit, sous l'Ancien-Testament, comme sous le Nouveau, dans le passé comme dans l'avenir, la richesse et l'orgueil sont des obstacles et non des secours à l'égard du salut. Je ne suis plus étonné que Dieu ait laissé tant d'hommes dans la pauvreté, la souffrance, le mépris, car tout cela comprime l'orgueil et parfois conduit à l'humilité.

La race future Le servira,
 et l'on parlera du Seigneur d'âge en âge ;
 il en viendra qui publieront sa justice,
 et raconteront à la race naissante
 qu'Il fut agissant. (v. 31 et 32.)

Qu'on applique ces paroles à Dieu ou bien à son Fils, il y a de longs siècles que cette prophétie se réalise ; depuis le jour où David entonnait ce cantique au milieu d'une imperceptible tribu, éclipsée par de brillantes nations, la tribu s'est développée, les peuples voisins, de proche en proche ont accepté son Dieu, son livre, sa foi, son Messie, et au-

jourd'hui le monde civilisé « raconte à la génération naissante ce que l'Éternel a fait. » Mille ans avant le Sauveur, le Psalmiste prédisait donc ce que nous voyons s'accomplir dix-neuf siècles après Jésus-Christ.

PSAUME XXIII.

La Parole de Dieu, dans sa partie didactique, et surtout dans les Psaumes, est d'une élasticité qui étonne d'abord. Quand, pour la saisir, le grammairien la presse, elle lui échappe ; quand il la reprend pour l'étudier encore, elle se transforme. Je ne veux pas dire que cette parole ait plusieurs sens, mais son sens unique a des portées différentes ; on peut la restreindre à la lettre, ou l'étendre à l'esprit ; la circonscrire à la terre, ou l'élever aux cieux. On y trouve de prime abord une leçon simple et naturelle ; en creusant le passage, cette leçon devient spirituelle et profonde. Y a-t-il donc plusieurs enseignements ? Non, un seul ; mais il peut être plus ou moins bien saisi, fécondé. C'est notre terre donnant des fleurs à la surface, du blé dans un sillon, des mines d'or dans ses entrailles ; plus bas

il sonde cette parole, plus le travailleur y découvre de trésors.

Est-ce à dire qu'il suffise de lire et de relire la Bible pour y trouver toutes ces richesses ? Non. A qui la lira par pure curiosité, elle donnera peu de chose ; à qui l'étudira pour la démentir, elle ne livrera rien. Mais à qui s'en approche avec foi et prière, elle accorde lumière, consolation, force, sainteté. A qui y revient après y avoir déjà puisé, elle inspire des sentiments humbles, une vie dévouée ; à qui a soif de plus d'humilité et de plus de dévouement, elle découvre des secrets qui, comme les paroles mystérieuses, flamboyantes sur les murailles de Babylone, n'ont de sens que pour l'homme de Dieu, un sens qui déborde les mots et où de riches pensées sont renfermées sous une seule expression.

La valeur de la Bible varie donc avec les dispositions morales du lecteur. Ce livre punit et récompense, aveugle et éclaire, ennuie et sanctifie. Tout en restant le même, comme un miroir, il réfléchit les images diverses placées devant lui.

Ces pensées se sont offertes à notre esprit,

à la lecture du psaume 23^e. Cette action de grâce est applicable à l'abondance de biens matériels dont Dieu combla David persécuté, comme à la paix de son âme, à la joie de son cœur au milieu des persécutions. On peut donc, en l'étudiant sous le premier rapport, la restreindre au Psalmiste, comme en l'examinant sous le second, l'étendre à ses lecteurs. La transition du sens littéral au sens spirituel est insensible ; le tronc unique s'élève et s'épanouit en rameaux multiples portant des feuilles, des fleurs et des fruits.

Cantique de David.

L'Éternel est mon berger,
je ne manque de rien.
Dans des pacages verts il me fait reposer,
Il me mène le long des eaux tranquilles.
Il restaure mon âme,
Il me guide dans les ornières du salut,
pour l'amour de son nom. (v. 1 à 3.)

L'homme mûr songe volontiers aux scènes de son enfance. En s'éloignant de son passé, il le dore des feux de sa généreuse imagination ; il semble que la Providence miséricordieuse ait voulu lui rendre en souvenirs ce qu'il a perdu en espérance. Mais David a

d'autres motifs pour évoquer les réminiscences de ses premiers jours. Il veut peindre la plus haute félicité qu'il soit donné à l'homme de goûter sur la terre, celle du croyant. Où prendra-t-il ses couleurs ? Sera-ce dans la journée glorieuse où l'adolescent vainquit Goliath et entendit les femmes d'Israël entonner ses louanges ? sera-ce à l'époque où le peuple et les grands vinrent à l'envi lui offrir la couronne ? Non ; David va chercher ses images de bonheur dans sa vie de berger. C'est une houlette, un pacage, un ruisseau, une vallée qui deviennent ses emblèmes de paix, de confiance, de joies ineffables. Tout le monde applaudit sans doute à cette préférence ; ce qui n'empêchera personne de s'élancer, à l'occasion, de la chaumière vers le palais ! La conscience parle ; mais la passion agit.

Reportons-nous, par la pensée, au siècle des patriarches dans les champs silencieux et solitaires de la plus petite tribu d'Israël ; jetons les yeux sur ces vertes prairies, sur ce courant d'eau, bordé de longues herbes ; et suivons de l'oreille son murmure tremblotant à la rencontre de petits cailloux qui lui bar-

rent le chemin. Entrons par ce sentier ombreux, dans cette fraîche vallée. Là, quelques brebis errent en liberté, broutent l'herbe à loisir, s'approchent du ruisseau, s'y abreuvent sans effort et sans hâte, et viennent s'étendre à l'ombre, pendant les ardeurs du jour. Voilà l'image gracieuse du bonheur de David sous la conduite de son Dieu. Toute douce qu'elle est, cette peinture est insuffisante pour faire comprendre la paix dont l'âme croyante jouit. Sur les confins de ce vallon, l'ours, le lion rugissent, et la brebis tremble; toutes les caresses du berger ne sauraient la rassurer. Mais vainement les ennemis de David fidèle rugiraient; vainement ils s'amenteraient contre lui; il ne craint rien: son berger n'est pas un homme; son berger est un Dieu! Ah! quand cette pensée pénétrera profondément en nous, combien changera notre état d'âme! quand nous croirons l'Ordonnateur de l'univers personnellement occupé de vous, de moi; quand nous le verrons, par la foi, diriger nos pas dans le dédale de la vie, disposer les événements pour le plus grand bien de ses enfants; quand nous comprendrons que tout a été fait pour

nous... oh ! alors un indicible apaisement viendra calmer nos inquiétudes ; une joie sereine, une paix inaltérable, nous persuaderont que le Psalmiste n'a rien dit de trop, n'a pas même tout dit : il est des sentiments qui ne sauraient s'exprimer.

« Je ne manque de rien, » dit David ; et cependant il est entouré d'adversaires ; il se suppose même « dans la vallée de la mort. » Cette merveilleuse disposition de l'âme pieuse à voir un bon côté aux plus rudés épreuves, à découvrir des compensations aux maux les plus cuisants, est vraiment digne d'admiration. Et ne dites pas que ce sont là de vaines imaginations ; car personne n'est meilleur juge des réalités spirituelles que ceux qui en font l'expérience. Que dans une telle position vous n'éprouveriez rien de semblable, c'est possible, mais aucune lumière surhumaine ne vous autorise à juger faux les sentiments d'autrui ; et comme vous donnez confiance à la parole de l'incrédule qui se plaint, confiez-vous au témoignage du croyant qui se réjouit au milieu de l'adversité. J'ai vu une malade, torturée par la douleur depuis de longues années, interrompre les gémisse-

ments involontaires que lui arrachait la douleur pour célébrer la bonté de Dieu à son égard et dire combien elle était heureuse dans son âme. Moi non plus je n'y pouvais rien comprendre, Qu'en conclure ? que j'étais loin de posséder sa foi et non qu'elle mentit. Sa vie sainte était là pour confirmer cette conclusion.

Cette restauration de l'âme, après les défaillances, est bien propre à nous faire sentir d'où elle vient. Depuis un long temps nous étions tourmentés par le doute, aigris par les obstacles ; il nous semblait que rien ne pouvait plus nous relever ; nous avons prié, mais sans plaisir ; médité, mais sans succès. La Parole de Dieu nous était devenue insipide... Et puis, tout-à-coup, des flots de consolation sont venus nous rafraîchir ; notre foi a reverdi, nos espérances se sont redressées ; le calme est rentré dans notre sein, et nous nous sommes demandé comment il se pouvait que nous fussions le même être de la veille ! Comme celle de David, notre âme avait été restaurée.

Oui, je comprends bien que le Psalmiste ajoute que l'Eternel a fait tout cela « pour

l'amour de son nom ». Ce n'est pas que j'aie rien accompli moi-même pour l'obtenir. Hélas ! ce n'est pas même que je l'aie demandé ! Non, c'est par pure grâce, pour l'amour de lui-même, que Dieu l'a produit.

Quand je chemine dans la vallée de l'ombre de la mort ¹,
je ne redoute aucun mal, car tu es avec moi ;
ta boulette et ton bâton, c'est là ce qui me console. (v. 4.)

Voilà la pierre de touche où se reconnaît la vraie foi, c'est l'adversité. Là est véritablement l'épreuve. Aussi longtemps que nous sommes bien portants, prospères, aimés, il est facile de nous entretenir de nos espérances célestes... mais quand arrive la douleur, la misère, le mépris, cet échafaudage religieux croule, et l'homme naturel, incrédule, irritable, reparait. Ne soyons pas si faciles à nous contenter de la mesure de foi que nous avons. Comme le père qui craint de n'avoir pas assez de confiance pour demander la guérison de son fils, disons au Seigneur : Je crois ; cependant subviens à mon incrédulité !

¹ Expression d'Osterwald.

Tu as dressé devant moi une table
en face de mes ennemis,
tu as oint d'huile ma tête,
et fait regorger ma coupe. (v. 5.)

Le calme des champs ne suffit plus à David pour peindre sa félicité ; il lui faut la joie d'un festin. Sa table est dressée, sa tête est ointe d'huile, sa coupe est comble. David est l'invité ; son hôte c'est Dieu lui-même, et cet hôte magnifique, selon les coutumes de l'antique Orient, fait dresser la table devant les convives, distribuer des robes à l'entrée, parfumer leurs têtes dans la salle, et remplir leur coupe par des échantons. La fête est complète ; tout y abonde ; il suffit au bienheureux élu de se laisser conduire de surprises en surprises.

Telle est la gratuité que le Psalmiste veut exprimer. Il n'a rien fait pour mériter de telles faveurs. Comme les mendiants de la parabole évangélique, ramassés sur le grand chemin, David a été pris derrière un troupeau de quelques rares brebis ; il a été sacré par le Prophète au nom de l'Eternel ; c'est par la force de Jéhova que Goliath a été

vaincu ; c'est redressé par Nathan que le pâtre est devenu le bien-aimé ; et si à cette heure encore, il reste calme au milieu des orages, c'est au Saint-Esprit qu'est due cette inaltérable paix.

Oui, les bienfaits de Dieu sont gratuits, complètement gratuits, et plus l'homme y regarde de près, mieux il sent n'avoir rien mérité. Il suffit que les vapeurs de l'orgueil se dissipent pour que cette vérité brille évidente. Dieu nous a donné le premier souffle. Qu'avons-nous accompli pour le retenir ? Hélas ! quand on cherche avec attention ce qu'on a fait soi-même pour se conserver l'existence, on reconnaît qu'on n'a coneuru qu'à l'abréger ! Pour éviter tel danger, il a fallu qu'un événement imprévu vint nous garantir.

Oui, le bonheur et la grâce
me suivent tous les jours de ma vie,
et la maison de l'Eternel
est mon séjour ordinaire. (v. 6.)

« Le bonheur et la grâce. » Jamais deux mots ne furent plus convenablement rapprochés ; c'est l'effet et la cause, la source et le

ruisseau. Que tout bonheur émane de Dieu, c'est ce dont tous les hommes conviendront ; mais tous les hommes ne désignent pas la même chose par la même expression. Les fruits de la terre, les jouissances charnelles nous viennent du Créateur, dit le monde, leur usage est donc bien légitime. Le monde justifie ainsi les excès et les vices. Mais la Bible l'entend autrement. Pour que le bonheur vienne de Dieu, il faut qu'il soit goûté en Dieu. Il faut que le Seigneur en soit non-seulement l'origine mais le terme ; que nos joies soient spirituelles, saintes, que notre activité se rapporte à l'avènement du règne de Christ, à notre sanctification ; que nos études marchent vers un but utile, que nos espérances s'élèvent jusqu'aux cieux. A moins de tout cela, notre bonheur n'est pas savouré en Dieu. Fût-elle puisée dans les biens les plus légitimes, une jouissance terrestre, charnelle, égoïste, reste étrangère à la grâce divine.

Aussi tarit-elle bientôt ; on peut se dire heureux en atteignant l'objet longtemps convoité ; mais la possession même épuise cette satisfaction ; l'illusion se dissipe ; on se lasse

de la volupté qui n'est plus disputée ! En voulant l'accroître, on s'en dégoûte ; en se transformant, on arrive à une autre déception, et le cri final est toujours : « Tout cela n'est que vanité. » Mais le bonheur, pris à sa vraie source, a ceci de particulier, qu'il accompagne tous les jours de notre vie ; son premier caractère c'est de durer ; il est éternel comme son auteur. Un vrai chrétien, après un demi-siècle de méditations, de prières, de dévouement à ses frères, d'obéissance à Dieu et d'activité sainte, n'en est pas plus dégoûté que le premier jour ; faire le bien ne le lasse pas ; il trouve à cette « eau vive » toujours la même saveur. La raison en est simple, c'est que ce bonheur est uni à la grâce de Dieu. Si le bien à faire était une tâche imposée, mesurée et payée, je comprendrais qu'elle produisit la lassitude et que le travailleur la restreignît à ses strictes limites. Mais non. Faire le bien est une passion qui nous vient de la grâce ; le ciel nous est donné par grâce ; nous sommes sauvés par grâce ; l'Esprit-Saint nous est accordé gratuitement ; c'est Christ qui vit en nous. Nous sommes unis à lui, ou plutôt nous ne sommes qu'un avec

lui ; c'est la sève qui, montant dans nos cœurs, produit des fruits. La pensée viendrait-elle à personne que le Créateur ait formé l'univers pour s'acquitter d'un devoir et qu'il soit aujourd'hui heureux d'abandonner les mondes dans l'espace et de se reposer ? ou bien quelqu'un pourrait-il imaginer que Jésus, sur la terre, se soit imposé tant de guérisons par jour, qu'il soupirât le soir après le repos, et qu'il souhaitât des jours fériés pour se livrer à ses propres plaisirs ailleurs que dans la bienfaisance ? Mais non ; cette bienfaisance était elle-même le plaisir de Jésus ! Là, était à la fois son œuvre et sa félicité. Eh bien, tel maître, tel disciple, qui ne trouve pas ses joies dans son devoir n'est pas chrétien. Il n'y a plus de distinction, « le bonheur et la grâce » sont unis, ne font qu'un, et « ils nous suivront tous les jours de la vie. »

Aussi David fait-il de la maison de Dieu son « séjour ordinaire. » Ce n'est pas pour lui un lieu de prière, le matin ou le soir ; un autel pour le sacrifice à tel jour de la semaine. Non ; c'est son habitation de tous les jours et de toutes les heures ; il y demeure,

comme chacun demeure en sa maison. Evidemment cette parole doit être prise au sens spirituel. Pour David, comme pour Jésus, l'adoration était « en esprit ; » non-seulement dans un temple, mais dans le cœur. Habiter en Dieu, voilà le culte chrétien. Hors de cette demeure il fait froid, on s'égare, on se perd. L'enfant prodigue, lui-même, a dit : « Je retournerai dans la maison de mon père. »

PSAUME XXIV.

Cantique de David.

A l'Eternel est la terre avec ce qu'elle enserre,
le monde avec ceux qui l'habitent.
Car sur des mers Il l'a fondée,
et sur des fleuves Il l'a établie. (v. 1 et 2.)

Le rythme des Psaumes et leurs formes dramatiques sont presque perdus pour nous, réduits à les lire dans une langue étrangère, à trente siècles de leur composition, au lieu de les entendre chanter par David, accompagné de sa harpe, entouré des lévites, au milieu du peuple en face de l'Arche sainte. Il n'est pas jusqu'au simple mot « Sélah » qui, aujourd'hui, ne nuise à notre lecture, et qui, jadis exécuté, n'ajoutât, au contraire, à l'édification. C'est ainsi que dans la marche de ce psaume, ce signe me paraît avoir une haute importance. Pour en bien juger, comme pour mieux comprendre le sens général du

cantique, réduisons-le à quelques lignes et remplaçons le mot hébreu par son équivalent français.

L'univers appartient au Seigneur.

— Qui osera se présenter dans son sanctuaire ?

— L'homme au cœur pur et aux mains innocentes.

S'il en est un parmi vous, qu'il s'approche !

(*Silence.*)

Après quelques instants le chant recommence :

Portes, ouvrez-vous !

— Qui donc se présente ?

— Jéhovah !

(*Silence.*)

Ces deux silences ne remplissent-ils pas le lecteur : le premier de tristesse et le second de respect ; l'impossibilité de trouver cet homme au cœur pur, aux mains innocentes, appelé, par tout un peuple, au sommet d'une montagne, sous la voûte du ciel, à la face de l'univers, l'absence de cet homme, qui ne se trouve nulle part, non, pas même dans la nation élue, pas même dans le roi aimé de Dieu, pas même dans le grand-prêtre oint du Seigneur, le manque de cet homme dans le monde entier n'est-il pas admirable-

ment dépeint, par ce seul mot : « Silence ? » Abraham espérait découvrir cinq justes dans Sodome. L'insensé ! il n'y en avait pas un seul sur la terre !

Et combien cette scène est imposante. Il s'agit de ramener l'Arche sainte dans le sanctuaire : elle est mise au milieu du cortège, non plus sur un char, mais sur les épaules des lévites. Le roi marche en tête, les sacrificateurs, Tsadok et Abiathar, le suivent, les lévites entourent les porteurs, le peuple ferme la marche ; et, tout en gravissant la montagne, les voix s'entre-répondent :

DAVID : L'univers appartient au Seigneur !

LE PEUPLE : Qui osera se présenter dans le sanctuaire ?

LES LÉVITES : L'homme au cœur pur, et aux mains innocentes. S'il en est un parmi vous qu'il s'approche !

(*Silence.*)

LE GRAND-PRÊTRE : Portes éternelles, hausscz-vous ; laissez entrer le Roi de gloire !

Tous : Quel est ce roi de gloire ?

LE GRAND-PRÊTRE : L'Eternel, Jéhovah !

(*Silence.*)

Et, comme s'il n'y avait plus rien à dire, les dernières paroles sont reprises en chœur : « l'Éternel, Jéhovah ! » Il n'est pas jusqu'à cette expression d'une chose impossible : « Ces portes éternelles, » qui ne fasse image. On se sent transporté dans un autre monde. Ces portes éternelles s'ouvrent sur le ciel, en face d'une armée d'anges, au sein de la cour des esprits. Nous sommes ici dans les réalités indescriptibles, parce qu'elles nous sont encore inconnus. Aussi, le Psalmiste se contente-t-il d'un seul mot, crainte de matérialiser dans notre imagination ce que l'œil n'a jamais contemplé, ce que l'oreille n'a jamais entendu ; le Roi-Prophète se borne à dire : « Portes éternelles, haussez-vous ! »

La répétition de la dernière strophe est pleine de majesté : ce que le grand-prêtre avait dit seul, la foule l'approuve et le répète : « l'Éternel des armées, voilà le Roi de gloire ! »

Ah ! je sens que je lutte en vain contre la difficulté de décrire cette scène. Je voudrais à la fois être sobre de paroles et riche de pensées. Mais je succombe à la tâche et je n'ai rien de mieux à faire que de renvoyer à la lecture du texte sacré.

Qui pourra monter à la montagne de l'Éternel,
 et séjourner dans son lieu saint ?
 Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur,
 qui ne porte pas ses désirs vers le mal,
 et ne jure pas pour tromper. (y. 3 et 4.)

On se représente, en général, le ciel comme un lieu où chacun jouira, selon ses goûts, des récompenses que ses œuvres sur la terre lui auront assurées.

Il y a une foule d'erreurs dans cette conception. Le ciel c'est le retour de l'âme à Dieu dans de saintes dispositions ; c'est un état d'esprit en harmonie avec le Créateur. Personne ne saurait dire comment le Seigneur se manifestera à nous dans l'éternité, mais ce que tout le monde comprend, c'est que pour jouir de sa présence, il faudra, sans être son égal cependant, lui ressembler : aimer ce qu'il aime, vivre de sa vie, s'unir avec lui de pensée et d'action. Dès-lors, comment s'imaginer que les hommes puissent là suivre, chacun selon ses goûts, leurs propres inclinations ? Non, il n'y a que les saints qui désirent séjourner dans le lieu de sainteté, en présence d'un Dieu trois fois

saint, au milieu d'anges qui se voilent la face, s'inclinent et chantent durant des siècles sans terme : « Saint, saint, saint est le Dieu des armées ! »

Je sais bien qu'un tel bonheur n'a rien d'attrayant pour la plupart des hommes ; mais je sais aussi que ces hommes n'oseraient proposer leur conduite comme modèle aux anges. Qui doit changer d'inclination : ces hommes ou ces anges ?

Au reste, je ne prétends pas que les esprits bienheureux soient appelés à rester dans une contemplation passive toute l'éternité ; mais j'ai voulu du moins dire dans quel esprit ils devraient agir. Eussions-nous alors chacun un monde à gouverner, encore faudrait-il que notre trône fût un trône d'équité, notre domination une domination sainte, et il en résultera toujours pour s'approcher du Seigneur l'inévitable condition de la sainteté.

Il obtiendra bénédiction de l'Eternel,
 et justice de son Dieu Sauveur :
 c'est la race de ceux qui viennent le trouver,
 et recherchent sa présence, la race de Jacob. (Pause.)
 (v. 5 et 6.)

David a dit ailleurs, en parlant du fils

qu'il venait de perdre : « Il ne viendra pas vers moi, mais j'irai vers lui. » L'homme pécheur, ici-bas, pourrait répéter cette parole en parlant de son Dieu : ce n'est pas lui qui doit chercher ma présence, mais moi qui dois chercher la sienne ; ce n'est pas Dieu qui doit imiter l'homme, mais l'homme qui doit imiter Dieu.

Dans notre égoïsme naturel, nous ne sommes que trop enclins à nous constituer centre du monde, à tout régler sur nos convenances ; et, sans oser dire que Dieu prendra nos goûts, nous ne craignons pas de les lui supposer ; en un mot, nous faisons Dieu à notre image, nous le pervertissons à nous !

Portes, élevez vos têtes,
exhaussez-vous, Portes éternelles,
pour l'entrée du Roi de gloire !

• Qui est le Roi de gloire ? •

C'est l'Éternel, le fort et le puissant,
l'Éternel, puissant dans le combat. (v. 7 et 8.)

Les interprètes ont vu là, ceux-ci l'Arche sainte, ceux-là la présence spéciale de l'Éternel dans le tabernacle ; d'autres, enfin, l'entrée triomphale de Jésus-Christ à Jérusalem. Sans m'arrêter à ces diverses inter-

prétations, j'arrive à celle qui doit couronner toutes les autres : l'entrée définitive de Dieu dans son règne éternel, qui, pour nous, datera du jour de notre mort. Encore quelques jours, et ce règne va commencer pour vous et pour moi, cher lecteur.

Portez, élevez vos têtes,
 élevez-les, Portes éternelles,
 pour l'entrée du Roi de gloire !
 « Qui est-il le Roi de gloire ? »
 C'est l'Éternel des armées,
 C'est lui qui est le Roi de gloire. (Pause.) (v. 7 à 10.)

Pourquoi cette répétition a-t-elle tant de charme ? Je ne sais. On en trouve de semblables dans d'autres psaumes ; par exemple, dans le quarante-deuxième. Imités dans nos poésies modernes, ces retours d'une même parole plaisent à l'imagination. Est-ce le charme du souvenir ? Est-ce satisfaction d'entendre confirmer par une nouvelle application une vérité déjà connue ? Enfin, serait-ce le besoin de dire et de redire ce qu'on éprouve vivement ? Il y a du vrai dans ces diverses interprétations.

PSAUME XXV.

De David.

Vers toi, ô Eternel, j'élève mon âme. (v. 1.)

Depuis longtemps, poursuivi de retraite en retraite par Saül, son ennemi mortel, David prend encore la fuite, se cache dans une caverne, en sort pour courir au désert. Toujours inquiet, il se réfugie près du grand-prêtre, il s'entoure de quatre cents soldats, il se jette au milieu des Philistins. Ne trouvant de sécurité nulle part, il se tourne enfin vers Dieu et lui crie : « Eternel, j'élève à toi mon âme. »

Combien de fois aussi, fatigués de chercher en nous-mêmes ou parmi les hommes, un refuge contre quelque danger, ne parcourons-nous pas ainsi toute la terre avant que de lever un regard vers le ciel ; il semble qu'il nous faille désespérer de tout pour songer à

Dieu ! C'est lui que nous prions le dernier ; nous finissons par où nous aurions dû commencer.

Mon Dieu, en toi je me confie :
que je ne sois point confondu !
que je ne donne pas de la joie à mes ennemis ! (v. 2.)

Mais alors quel repos ! combien nous sommes soulagés par ce regard tourné en haut ; comme nous secouons avec bonheur les inquiétudes pour nous en remettre pleinement à Celui que nous aurions dû consulter avant tous ! Comme il est doux de se confier complètement en Lui.

Quiconque espère en toi, n'est point confondu ;
la confusion est pour ceux qui trahissent sans cause.
(v. 3.)

A la lettre, il est impossible d'être confondu quand on se confie en Dieu ; car tout ce qui arrive étant accepté par nous comme expression de sa volonté, nous ne saurions en être affligés. L'inattendu modifiera notre marche, mais pour tendre au même but. Or quelle honte pourrait-il y avoir pour nous à changer

de sentier quand notre route est barrée ? Ne sommes-nous pas toujours les mêmes êtres ? Pour être dans la misère, oubliés du monde, moqués par l'incrédule, en sommes-nous moins les enfants de Dieu ?

Eternel, indique-moi tes voies,
enseigne-moi quels sont tes sentiers !
guide mes pas dans ta vérité, et instruis-moi !
car tu es mon Dieu sauveur,
c'est en toi que je mets toujours mon espoir. (v. 4 et 5.)

C'est peu que l'Eternel nous indique ses voies, il faut encore qu'il nous guide ; c'est peu que son doigt nous désigne la route de loin, il faut que sa main saisisse la nôtre, nous soutienne pour nous préserver de chute, nous étreigne pour nous faire sentir qu'il est là et nous rassurer. Le doigt de Dieu qui ne fait que montrer le chemin, c'est la conscience ; sa main qui saisit la nôtre et nous porte en avant, c'est son Saint-Esprit. La conscience n'est que la lumière qui manifeste le devoir ; le Saint-Esprit est la force qui rend capable de l'accomplir. La conscience ne saurait être séparée de nous, c'est nous-mêmes. Le Saint-Esprit peut nous délaisser

et nous revenir, Son abandon a l'avantage de nous rendre plus sensible notre faiblesse ; son retour, de nous mieux convaincre que notre énergie vient de Dieu. Cette alternative nous rend humbles et forts.

Souviens-toi de tes compassions, Eternel, et de ta bonté, car elle remonte à l'éternité !

Oublie les péchés de mon jeune âge, et mes rébellions !

En ta grâce souviens-toi de moi,

au nom de ta bonté, Eternel ! (v. 6 et 7.)

« Souviens toi, Seigneur, de ta bonté et oublie mes péchés, » voilà l'Évangile dans les Psaumes : la miséricorde de Dieu pour couvrir nos fautes, c'est tout. Aussi David en appelle-t-il à « la grâce. » Pour peu qu'on se connaisse soi-même, on se demande comment il est possible qu'on ait jamais compté sur ses propres mérites pour parvenir au ciel. Et cependant c'est un fait certain ; nous avons tous, pendant un temps plus ou moins long, cru à notre valeur morale, aussi sincèrement qu'aujourd'hui nous confessons notre indignité. Qui donc a pu nous contraindre à ce déchirement de notre cœur orgueilleux, sinon l'action de Dieu ?

L'Eternel est bon et équitable :
 aussi montre-t-il aux pécheurs la voie,
 faisant marcher les pauvres dans sa justice,
 et enseignant aux pauvres sa voie. (v. 8 et 9.)

Ici et dans bien des passages bibliques, le mot *pauvre* est synonyme de *humble*. En effet, c'est aux humbles que Dieu enseigne ses voies, eux seuls consentent à se laisser instruire, eux seuls profitent des leçons. Les autres passent leur vie à se persuader qu'ils ont raison et que les événements ont tort ; et comme les événements ne se corrigent pas, il en résulte que les orgueilleux s'y heurtent constamment, et meurent ce qu'ils ont toujours été : mauvais et satisfaits d'eux-mêmes.

Toutes les voies de l'Eternel sont grâce et fidélité
 pour ceux qui gardent son alliance et ses lois.
 Pour l'amour de ton nom, Eternel,
 tu pardonneras ma faute, car elle est grande. (v. 10 et 11.)

Comparez, par exemple, ici le langage de David avec celui du mondain. Le Psalmiste dit : « Eternel, tu pardonneras ma faute, car elle est grande ; » c'est-à-dire précisément

parce que je suis très-coupable je ne puis me passer de ton pardon : l'énormité de mon péché nécessite ta grâce. Au lieu de cela, que dit l'homme du monde? Dieu me pardonnera, car mes fautes sont petites, ce pardon m'est dû ; cette indulgence est légitimée par l'insignifiance de mes torts. De ces deux hommes, lequel est conséquent? lequel est humble, lequel s'amènera et lequel sera pardonné et sauvé?

A l'homme qui craint l'Éternel,
 Il montre la voie qu'il doit choisir :
 son âme reposera au sein du bonheur,
 et sa postérité possèdera le pays. (v. 12 et 13.)

Ce n'est pas le bien-être du corps, mais le repos de l'âme que David annonce à celui qui craint Dieu ; et personne, même le méchant, ne peut infirmer cette promesse. Si la piété donnait forcément la santé et les jouissances charnelles, elle ne serait plus la piété. Demander que le dévouement donne de l'or, c'est demander l'absurde. On ne saurait raisonnablement attendre du devoir accompli que des joies spirituelles ; et de fait cette récompense vaut mieux, même ici-

bas, que toutes les convoitises assouvies de notre corps.

L'Éternel se communique à ceux qui le craignent,
Il leur donne son alliance pour les instruire. (v. 14.)

Jésus a dit : « Si quelqu'un veut faire la volonté de celui qui m'a envoyé, il reconnaîtra si ma doctrine vient de Dieu ou si je parle de mon chef. C'est ici la pensée de David. La pratique du bien conduit à la foi comme la foi conduit à la pratique du bien. Le monde appellerait cela un cercle vicieux ; ceux qui l'ont parcouru l'appellent un cercle divin.... Ceci ne se discute pas ; on le sent.

Mes yeux sont toujours fixés sur l'Éternel ;
car Il dégagera mes pieds du filet. (v. 15.)

Les yeux toujours fixés sur l'Éternel, voilà le secret d'une marche morale droite et ferme. Malheureusement ce regard soutenu nous fatigue ; nous jetons un coup d'œil de temps à autre vers Dieu et nous pensons que cela suffit. Qui s'aviserait de marcher sur la plus belle route, tenant la tête tournée en arrière, et jetant de loin en loin un regard

vers le but ? Personne. Serait-il donc plus facile de marcher vers le ciel que sur un grand chemin ?

Tourne tes regards vers moi, Eternel, et prends pitié de moi ! car je suis dans l'abandon et dans la misère. (v. 16.)

Ce serait peu que de regarder vers l'Eternel, si l'Eternel, en réponse, ne tournait les yeux vers nous. Vous représentez-vous des millions de créatures sur ce monde de misères, soupirant après le secours de Dieu, et, ce Père céleste, ne répondant jamais ? Un Dieu ferait-il moins qu'un homme ? Si le Seigneur, entendant nos humbles et ferventes prières, pouvait les dédaigner, tandis qu'un être faible et pécheur les exauce, l'homme charitable serait plus grand que cet impitoyable divinité ! Je crois à la miséricorde du Créateur quand je vois la compassion chez sa créature.

Les angoisses m'ont ouvert le cœur ;
délivre-moi donc de mes perplexités ! (v. 17.)

« Les angoisses m'ont ouvert le cœur. » Ces paroles sont susceptibles de deux interpréta-

tions : on peut dire également que l'infortune déchire le cœur de sa victime, ou qu'elle attendrit l'âme de ses spectateurs. Je goûte cette dernière version ; oui, j'aime à voir que dans sa bonté le Créateur ait fait jaillir de la souffrance, la sympathie ; du mal de l'un, le bien de l'autre, et l'union de tous deux.

Vois ma misère et ma peine
et pardonne tous mes péchés ! (v. 18.)

Si l'on se rappelle qu'il est dans le génie de la poésie hébraïque de répéter deux fois de suite la même pensée, on comprendra que pour David, la douleur et le péché sont ici présentés comme l'effet et sa cause. Cela est vrai dans un sens général ; mais dans sa sagesse infinie Dieu a permis que les suites du péché fussent un moyen de conduire au salut. La souffrance invite à l'humiliation, au repentir, à la prière, et ainsi aboutit au pardon.

Vois le nombre de mes ennemis,
et la haine violente qui les anime ! (v. 19.)

Si David voulait tirer vengeance de ses en-

nemis ; en parlerait-il à un Dieu de miséricorde et se contenterait-il de faire remarquer leur nombre et leur violence ? Non, sans doute. Mais il désire simplement échapper à leur méchanceté, désir bien légitime. Si quelqu'un était encore tenté de jeter la pierre au Psalmiste, nous lui dirions : N'avez-vous jamais souhaité de mal à vos adversaires ? Vous avez donc fait pire que celui que vous condamnez.

Garde mon âme, et sauve-moi !
 que je ne sois pas confondu !
 car j'ai recours à toi. (v. 20.)

Le poète peut viser à varier ses formes ; il fait une œuvre d'art. Mais celui qui prie s'inquiète peu d'être poète et beaucoup d'être exaucé ; dès lors, pas plus que l'aveugle Barthimée, il n'évite la répétition : Seigneur, aie pitié de moi ! aie pitié de moi !

Que l'intégrité et la droiture me soient un appui !
 car je mets en toi mon espoir. (v. 21.)

Comment, après avoir parlé de ses fautes, de ses péchés, David peut-il alléguer son in-

tégrité et sa droiture ? le voici : l'intégrité consiste à ne rien cacher, ni les actes, ni les pensées. La droiture consiste à dire la vérité, alors même que la vérité nous accuserait. C'est donc être intègre et droit que d'avouer franchement sa culpabilité.

O Dieu, délivre Israël
de toutes ses détresses ! (v. 22.)

Le superstitieux, le mondain, l'incrédule lui-même, prie ; mais remarquez qu'ils ne prient que pour eux-mêmes. Le vrai croyant ne saurait demander pour lui sans demander pour ses frères. Aussi David ajoute-t-il presque toujours des vœux en faveur de son peuple à ses requêtes personnelles.

PSAUME XXVI.

De David.

Fais-moi justice, Eternel ! car je vis innocent,
et ma confiance au Seigneur n'est jamais vacillante.
Sonde-moi, Eternel, et me mets à l'épreuve,
passe par le creuset mes reins et mon cœur !
Car ta grâce est présente à mes yeux,
et je suis le chemin de ta vérité ;
je ne m'assieds point près des amis du mensonge,
et je ne hante point les hommes cachés.
Je hais la société des méchants,
et je ne prends point place à côté des impies. (v. 1 à 5.)

David nous parle ici de sa justice et de son innocence dans le même sens où le psaume précédent nous parlait de son intégrité et de sa droiture ; c'est toujours la sincérité qu'il faut voir sous ces mots différents. Sans cela l'on ne comprendrait pas qu'un homme, qui déplore ses péchés, puisse en même temps chanter ses vertus ; mais, dès qu'intégrité, droiture, justice, innocence, sont considérées comme synonymes de sincérité, toute contra-

diction s'évanouit et tous ces psaumes s'harmonisent. Maintenant ce sens unique est-il bien vrai ? Oui, et les détails qui suivent vont le confirmer. Que signifierait la justice d'un homme qui a toujours « la grâce » de l'Éternel devant les yeux ? Pourquoi nous dire coup sur coup qu'il ne s'assied point près des amis du *mensonge* et qu'il ne hante point les hommes *cachés*, s'il n'avait en vue de se réclamer de son ouverture de cœur ? Oui, la sincérité, l'aveu de notre misère, voilà, tout ce que nous avons à présenter à Dieu et voilà ce qui s'accorde parfaitement avec la grâce et la miséricorde du Seigneur.

Je lave mes mains dans l'innocence,
 et je fais, Seigneur, le tour de ton autel,
 pour éclater en actions de grâces,
 et raconter tous tes miracles. (v. 6 et 7.)

Je lave mes mains dans l'innocence ; expression bien étrange, si l'innocence désigne ici l'absence de toute faute. Comment celui qui n'aurait aucune souillure aurait-il besoin d'être lavé ? Mais, expression toute simple, si, par innocence, David entend la sincérité. Le Psalmiste se représente ici comme placé

devant l'autel du sacrifice qui rappelle le péché ; il parle d'ablutions qui se lient aux souillures. N'est-il pas tout naturel, qu'entre la faute et l'expiation, David place son aveu, et que dès lors son innocence désigne sa sincérité ? Cela me paraît évident ; et il est nécessaire de ne pas l'oublier, si l'on veut comprendre bon nombre de psaumes où revient la même difficulté.

Eternel, j'aime le séjour de ta maison,
et le lieu où réside ta gloire. (v. 8.)

La maison de l'Eternel est bien en effet le lieu où réside sa gloire. Sa gloire la plus brillante ne rayonne pas des astres qui scintillent sur nos têtes ; mais de cette assemblée de frères qui chantent ses louanges, écoutent sa Parole, lui adressent leurs prières. Aussi, le cœur est-il plus ému en présence d'une foule en adoration qu'à la vue de l'innombrable armée des cieux. L'union des âmes dans un même sentiment, voilà ce qui fait du bien ; et c'est pour nous donner ce doux spectacle que le culte public nous est recommandé. Représentez-vous les chrétiens, vi-

vant isolés, silencieux sur leur foi, ne priant qu'en secret ; comme le froid gagnerait leur cœur ! comme ils seraient vite desséchés par le spectacle d'un monde incrédule ! Heureusement le jour du Seigneur arrive ; de toutes parts on se dirige vers sa maison ; riches et pauvres se confondent ; les voix s'unissent ; on écoute la même parole ; les cœurs vibrent à l'unisson ; une émotion sympathique parcourt l'assemblée ; tous se sentent frères ; le ciel est un moment réalisé ici-bas. Oui, c'est dans cette commune adoration que réside la gloire du Seigneur.

N'emporte pas mon âme avec les pécheurs,
ni ma vie avec les hommes de sang,
qui portent le crime dans leurs mains,
et ont leur droite remplie de présents ! (v. 9 et 10.)

Le crime et les présents sont ici placés sur la même ligne : c'est la séduction condamnée. Pousser les autres au mal n'est pas moins coupable que le faire soi-même ; et c'est plus lâche.

Pour moi, je persévère dans mon intégrité :
sauve-moi et prends pitié de moi !
Mon pied se tient au droit sentier :
dans les assemblées je louerai l'Eternel. (v. 11 et 12.)

C'est la première pensée du psaume : le salut demandé au nom de la sincérité.

PSAUME XXVII.

De David.

L'Éternel est ma lumière et mon salut ;
de qui aurais-je peur ?

L'Éternel est le rempart de ma vie ;
devant qui tremblerais-je ?

Quand des méchants contre moi s'avancent acharnés,
mes ennemis et mes adversaires,
ils trébuchent et tombent.

Qu'une armée vienne camper contre moi,
mon cœur est sans alarmes ;

qu'une guerre s'élève contre moi,
alors même je suis plein d'assurance. (v. 1 à 3.)

On reconnaît à ce début que le chantre d'Israël n'est plus le berger de Bethléem, mais qu'il est devenu le roi guerrier. Ce ne sont plus des réminiscences de troupeau, de houlette, de vallées ombreuses, de ruisseaux limpides ; mais les souvenirs des armées, des remparts et des camps. Aussi, le Psalmiste ne cherche pas là une image, mais un contraste de sa paix intérieure. Une armée en-

tière campa-t-elle, contre lui seul, conduit par Dieu, qu'alors même David ne craindrait rien.

Que nous ayons peu à espérer des hommes, c'est ce que nous reconnaissons volontiers ; mais que nous n'en ayons rien à craindre, c'est ce qu'il serait difficile de nous persuader. Et, en effet, si nous ne regardons qu'à la créature, la même cause justifie la largeur de nos espérances et la vivacité de nos craintes : sa méchanceté humaine explique l'une et l'autre. Mais pourquoi donc oublier toujours que Dieu règne et que pas un cheveu de notre tête ne tombe sans sa permission ? Serait-ce parce que le bras de l'homme se voit et que ses cris s'entendent ? Mais pour cela la créature est-elle plus puissante que le Créateur, dont la main est invisible et la voix inarticulée ? L'homme décide-t-il, même les petites affaires de ce bas monde ? et quand il s'est longtemps débattu, Dieu ne finit-il pas toujours par le mener ? astres, révolutions, empires, ne tournent-ils pas autrement que l'homme ne l'avait prévu ? Les attentes contraires ne sont elles pas également trompées ? Ah ! regardons aux évé-

nements passés et nous sentirons toujours mieux la justesse de cette parole : « l'homme s'agite et Dieu le mène. » Cela est vrai, surtout du méchant ; c'est à lui que le maître laisse le moins de liberté ; il lui fait la chaîne plus courte. Si nous voulons le bien, nous sommes du parti de Dieu ; le succès final nous est assuré.

Il est une chose que je demande à l'Éternel,
 et que je voudrais obtenir,
 c'est d'habiter la maison de l'Éternel toute ma vie,
 pour contempler la majesté de l'Éternel,
 et jouir de la vue de ses parvis.
 Car Il me cache dans sa loge au mauvais jour,
 et Il me donne asile sous l'abri de sa tente,
 et Il m'élève jusque sur un rocher.
 Aussi désormais ma tête
 dominera les ennemis qui me cernent,
 et j'offrirai des victimes dans son tabernacle,
 au son de la trompette,
 et je louerai, et je chanterai l'Éternel. (v. 4 à 6.)

On comprend bien que fatigué de la vie des camps et des intrigues de cour, David soupire après la retraite paisible du Lieu Saint. Offrir un sacrifice sur l'autel, chanter un psaume sur la harpe, contempler son peuple prosterné sur le parvis, voir là une

image de la vie des cieux, où il n'y aura plus ni lutttes, ni souffrances, ni péchés ; oui, je comprends cet aspiration à un culte perpétuel, à une habitation constante, dans le tabernacle de Sion, après les combats sanglants contre Goliath, Saül et Absalom. Mais si ce culte n'est plus possible à Jérusalem, s'il ne l'est pas encore dans les cieux, du moins l'est-il dans notre cœur. Fatigués du monde et du péché, ne pouvons-nous pas aussi nous retirer dans cette adoration intérieure et en jouir ?

Eternel entends ma voix, je t'invoque !
 Sois moi propice et m'exauce !
 Mon cœur te rappelle ta parole :
 « Cherchez ma face ! »
 Aussi, Eternel, je cherche ta face.
 Ne me cache pas ta face !
 Dans la colère ne repousse pas ton serviteur !
 Tu es mon secours !
 Ne me laisse pas, ne m'abandonne pas, mon Dieu Sauveur !
 (v. 7 à 9.)

Le cœur de l'homme parle de Dieu et dit :
 « Cherchez ma face. » Ce qui suppose à la fois que Dieu se révèle à notre conscience, et que cependant nous avons encore à le

chercher pour le connaître mieux. La révélation divine doit être fécondée par le travail humain. C'est un appel à notre activité, au développement de nos facultés ; c'est l'épanouissement de tout notre être. Quand nous aurons compris cela, nous ne serons plus irrités des limites de la révélation, dans la conscience et dans l'Évangile ; mais nous nous efforcerons par la prière et la vigilance, de voir toujours mieux la face radieuse de notre Dieu, la face que nous dérobe le péché.

Car mon père et ma mère m'abandonneraient,
que l'Éternel me recueillerait. (v. 10.)

Voilà une de ces affirmations qui n'a pas besoin de preuve. Le Dieu qui nous a aimés avant nos parents, cesserait-il de nous aimer après ? Celui qui a fait le père et la mère, serait-il moins père et mère qu'eux ? Celui qui a formé le cœur serait-il sans cœur ? La source qui alimente le fleuve serait-elle sans eau ? Le Créateur vaudrait-il moins que la créature ? Si le père méchant d'ici-bas, dit Jésus, ne donne pas une pierre à son fils qui

lui demande un morceau de pain, comment le Père céleste refuserait-il ses biens à ceux qui les implorent? Comment abandonnerait-il l'enfant qui l'appelle en pleurant?

Eternel, montre-moi ta voie,
 et conduis-moi dans le droit sentier,
 à cause de mes ennemis!
 Ne me livre pas à la merci de mes adversaires!
 car il s'élève contre moi des témoins menteurs,
 et des hommes qui respirent la violence. (v. 11 et 12.)

David demande à être maintenu dans le sentier du devoir; et cela, à cause des hommes qui ne respirent que la violence. C'est qu'en effet le méchant est habile à saisir les faiblesses des gens de bien, habiles à les exagérer, à s'en couvrir; vous ne sauriez lui être plus agréable que de tomber en faute; le tort que ses lèvres vous reprochent fait la joie de son cœur. Vous avez succombé vous-même; donc, pense-t-il, vous n'avez plus le droit de lui faire une censure; c'est tout ce qu'il voulait; désormais, en accomplissant le mal, il prétendra n'être que votre imitateur.

Ah ! si je n'avais pas cru voir la bonté de l'Eternel
sur la terre des vivants !...

Espère dans l'Eternel !

Courage ! que ton cœur soit ferme,
et espère dans l'Eternel ! (v. 13 et 14.)

Quel cri déchirant jeté à la vue des iniquités qui couvrent le monde. L'injustice, la violence, la fausseté, l'hypocrisie sont à la fois la chaîne et la trame de la société. David a lu au fond des cœurs de ses amis, comme de ses adversaires; il n'a découvert partout qu'égoïsme; son fils lui-même le trahit et veut le détrôner. Que dis-je? s'il le faut, son fils lui donnera la mort; ses sujets l'abandonnent, ses flatteurs d'hier l'insultent aujourd'hui. A la vue de ce cloaque de vices et de crimes, le Psalmiste détourne la tête de la face de ce monde souillé, et s'écrie, les yeux tournés vers le ciel et l'éternité: « Ah! si je n'avais espéré voir la bonté de l'Eternel sur la terre des vivants.... » Il s'arrête là comme s'il craignait de tomber dans l'amertume contre ses semblables; et, s'exhortant lui-même, il ajoute: « Espère dans l'Eternel! Courage, que ton cœur soit ferme, espère dans l'Eternel! »

De même, quand la vue du mal nous attriste, quand l'ingratitude, la méchanceté, l'impiété des hommes ulcèrent notre cœur, quand nous serions tentés de crier sur les toits toutes leurs turpitudes... arrêtons-nous et portons nos pensées sur la bonté de Dieu, que nous verrons régner sur la terre des vivants, dans le ciel hélas ! pour une éternité.

PSAUME XXVIII.

De David.

Eternel, je t'invoque !

Mon rocher ! ne sois point sourd à mes cris,
de peur que, si pour moi tu ne romps le silence,
je ne ressemble à l'homme descendu au tombeau ! (v. 1.)

« Ne sois point sourd à mes cris ! » Cette vive expression est celle d'un homme qui a longtemps prié en vain. Et toutefois la suivante suppose que si Dieu gardait toujours le silence, la foi de David serait morte, il ne prierait plus. C'est qu'en effet, si Dieu se fait attendre, il exauce à la fin. Cette attente et cet exaucement sont l'une et l'autre nécessaires au plan de sa sagesse envers le croyant ici-bas. Supposez que le Seigneur accordât à l'instant même tous les biens (je ne parle que des spirituels) qui lui sont demandés, le chrétien, toujours et sur l'heure exaucé, ne marcherait plus par la foi, mais

par la vue, l'économie évangélique serait renversée. Allez à l'autre extrême et admettez que le croyant traverse la vie en priant, sans jamais être entendu... il ne prierait plus. L'éternel silence, l'éternel refus lui ferait dire avec l'impie : » Il n'y a point de Dieu ! » Mais non, il croit encore, il prie encore ; c'est que plus d'une fois Dieu lui a répondu.

Ecoute ma voix suppliante, car je t'implore,
et je tends mes mains vers le sanctuaire
de ton saint lieu !

Ne m'emporte pas avec les impies,
et avec ceux qui font le mal,
qui parlent de paix à leur prochain,
en ayant la malice dans le cœur. (v. 2 et 3.)

« Parler de paix la malice dans le cœur, » voilà ce qu'il y a de plus odieux. Le mondain avoue sa mondanité, l'avare confesse son amour pour le gain, le glorieux se vante à haute voix ; tous sont pécheurs, mais aucun ne le nie. Tandis que l'hypocrite commet une double iniquité, il fait le mal et prétexte le bien ; c'est Satan parlant au nom de Dieu. Aussi le Créateur a-t-il disposé les

choses de telle sorte que le fourbe est sa propre dupe. Sans qu'il s'en doute, sa voix, son geste, ses discours portent un cachet de fausseté qui le prive de cette confiance si précieuse dans la société. Il peut bien réussir dans un cas particulier, mais il se nuit à lui-même dans mille circonstances imprévues. On le redoute, on s'en défie, on le hait, et parce qu'on garde le silence, le sot croit vous avoir trompé. Admirable sagesse de Celui qui a marqué au front l'hypocrite et le menteur.

Donne-leur le salaire dû à leurs œuvres
et à la méchanceté de leurs actions ;
rends-leur selon l'ouvrage de leurs mains,
en retour fais-leur ce qu'ils ont fait ! (v. 4.)

Ce n'est pas la colère que David appelle sur le méchant, c'est la justice : « Fais-leur ce qu'ils ont fait. » A qui jugerait cette règle trop sévère, je demande ce qu'il faut accorder à ces impénitents ? Pendant leur vie entière Dieu les a invités au repentir ; ils s'y sont refusés. Devait-il les y contraindre ? Ils n'eussent plus été des êtres libres et moraux. Fallait-il, après leur résistance obstinée, les

traiter comme s'ils eussent cédé, et supprimer la distinction entre le mal et le bien ? Mieux eût valu ne pas l'établir.

Car ils ne prennent point garde aux actes de l'Eternel,
ni à l'œuvre de ses mains :
qu'il les détruise, et ne les relève pas ! (v. 5.)

David suppose que si les hommes prenaient garde aux actes de l'Eternel et à l'œuvre de ses mains, ils ne feraient pas le mal. Il est certain que la contemplation de l'univers est une magnifique exposition du caractère de Dieu : Sa sagesse brille dans les astres, comme son amour dans nos moissons. Que Dieu soit puissant et bon, cela n'est pas moins clair pour la conscience que le soleil pour les yeux. Comment se fait-il donc que les hommes s'attachent si peu à suivre l'exemple de leur Créateur ? C'est qu'en croyant à sa puissance et à sa bonté, ils ne croient pas à sa justice, et cela, parce qu'ils ne la voient pas s'exercer ici-bas. Ainsi, prenant la longanimité pour de l'indifférence, oubliant que toute rétribution est au terme de la carrière, ils tournent contre eux-mêmes la patience du Seigneur !

Béni soit l'Eternel,
car Il écoute ma voix suppliante !
L'Eternel est ma force et mon bouclier.
En lui mon cœur se confie ; et je suis secouru,
et mon cœur se réjouit,
et par mes chants je veux le célébrer. (v. 6 et 7.)

Il semble que David, au milieu même de sa prière, ait entendu la réponse favorable de l'Eternel. Il n'y a qu'un instant, il élevait une voix suppliante ; à cette heure il rend grâces, et son cœur se réjouit. Oui, tel est le miracle dont le chrétien fait journellement l'expérience : il se met à genoux dans l'angoisse, et se relève délivré ; pendant sa courte prière, l'Esprit-Saint est venu dans son cœur. A l'incrédule qui ne voudrait voir là qu'un effet de l'imagination, je demanderais : comment il se fait que lui n'en éprouve pas de semblable ? Est-il trop sage pour se consoler ? Etrange sagesse qui éternise sa peine ! Bienheureuse folie qui donne la paix et la joie ! Si l'on juge un arbre à ses fruits, on peut dire ici : Où est la vérité : est-ce dans la prière qui donne des forces morales, ou bien dans l'incrédulité qui laisse dans le désespoir ?

L'Eternel est le soutien de son peuple,
et le rempart et le secours de son Oint.
Sauve ton peuple et bénis ton héritage ;
sois son pasteur, et le maintiens à jamais. (v. 8 et 9.)

La joie qui vient de Dieu rend charitable. C'est quand elle remplit le cœur de David que le Psalmiste songe à prier pour Israël. Il n'ambitionne pas l'honneur de gouverner habilement la nation, il fait mieux et demande que l'Eternel lui-même en soit le pasteur; beau signe de l'humilité jointe à l'amour. Bon nombre d'hommes veulent le bonheur d'autrui ; mais à condition d'en être l'instrument et que la gloire leur en soit attribuée. David, loin de là, se met à la tête de son peuple et prie pour tous deux.

PSAUME XXIX.

Cantique de David.

Fils de Dieu, rendez à l'Éternel,
rendez à l'Éternel l'honneur de la gloire !
Rendez à l'Éternel l'honneur dû à son nom !
Adorez l'Éternel avec une pompe sainte !

La voix de l'Éternel retentit sur les eaux,
le Dieu glorieux fait gronder le tonnerre ;
on entend l'Éternel sur les grandes eaux.
La voix de l'Éternel est puissante,
la voix de l'Éternel est majestueuse ;
la voix de l'Éternel brise les cèdres,
l'Éternel brise les cèdres du Liban,
et Il les fait bondir, comme les jeunes taureaux,
et le Liban et le Sirion, comme les buffles.
La voix de l'Éternel darde des flammes de feu ;
la voix de l'Éternel ébranle le désert,
l'Éternel ébranle le désert de Kadès.
La voix de l'Éternel fait avorter les biches,
elle dépouille les forêts ;
et dans son palais tout s'écrie : Gloire !

L'Éternel sur son trône présidait au déluge,
et sur son trône l'Éternel régnera à jamais.
L'Éternel donnera la force à son peuple ;
L'Éternel bénira son peuple de la paix.

Le monde matériel reproduit le monde moral, et le côté le plus merveilleux de cette re-

production, c'est sa diversité. Le même détail de la nature se présente, selon les yeux qui le contemplant, sous des aspects différents. Le silence des cieux est pour le croyant une image de la paix de l'âme, pour l'incrédule un signe qu'il n'y a pas de Créateur ! Les éclats de la foudre disent au premier sa dépendance et sa faiblesse ; le second n'y voit qu'un désordre dans l'univers. D'abondantes moissons rappellent à tel agriculteur les fatigues et l'intelligence qu'il a dépensées pour les faire croître ; à tel autre la bonté de son Père céleste envoyant son soleil et sa pluie pour les faire mûrir. Au croyant, tout parle de Dieu, tout est preuve de son amour, de sa puissance ; tout l'invite à l'action de grâces ou à la prière ; le Psalmiste est témoin d'un orage, la foudre gronde sur sa tête, l'éclair éblouit ses yeux, les échos des montagnes éclatent, et toutes ces voix sont pour David la grande voix du Créateur.

Mais cette interprétation de la pensée divine est-elle fausse ? Comme l'incrédule qui ne veut voir dans l'orage qu'un bouleversement, le croyant a-t-il tort aussi d'y voir une expression de la justice de Dieu ?

Certes, je suis loin d'affirmer que chaque éclat de la foudre corresponde à un crime de l'homme, et que, dans les troubles des saisons, il faille chercher les précurseurs des châtimens divins. Non, rien de semblable. Mais ce que je crois c'est que l'Eternel a voulu que ces éclats terribles, ces traits de feu, vinssent secouer le méchant que les aiguillons de la conscience ne suffisent plus à réveiller. Il est bon que de loin en loin l'homme puissant, prospère, en santé, soit mis en présence de la mort, et sente qu'il n'y a pas de paratonnerre sur lui. Et, ce qui devient un trait admirable de la sagesse de Dieu, c'est que les impressions différentes produites par un phénomène unique peuvent cependant être également utiles : il était bon que la foudre fit trembler à la fois le palais et le cœur de Néron ; il était bon que la tempête ballottât le navire de Paul au milieu des ténèbres pour manifester son calme et sa foi aux yeux de l'équipage épouvanté ; il était bon qu'un tremblement de terre renversât la prison de Philippes et que le géolier vit le contraste d'hommes chantant les louanges de Dieu et d'hommes immobiles de terreur

au milieu des mêmes débris. Si de telles scènes se renouvelaient tous les jours, l'homme s'y habituerait comme au spectacle de la maladie, de la guerre jonchant la terre de cadavres sans plus exciter de terreur. Mais ces grands cris de la nature, n'éclatant que de loin en loin, leur rareté même réveille plus efficacement les consciences assoupies.

Je ne voudrais pas poser de règle absolue, et je sais que des nerfs ébranlés peuvent recevoir de la tempête des secousses violentes qui n'auront aucun rapport avec notre état moral. Toutefois, je pense que dans des circonstances ordinaires, ces grandes scènes de la nature, qui suspendent un glaive de feu sur nos têtes, sont bien propres à nous révéler les véritables dispositions de notre âme, et à nous manifester la faiblesse de notre foi et de notre sanctification. Un éclat de la foudre me dit : Es-tu prêt ? Consentirais-tu à partir à l'instant ? et la terreur ou la paix de chacun, prise pour réponse, peut lui dévoiler ce qu'il est devant Dieu.

Aussi longtemps que l'orage gronde, la prière monte vers le Seigneur ; dès que le

ciel s'éclaircit, s'élève l'action de grâces. On sent que l'Eternel règne encore et régnera toujours. Le calme revient dans l'âme comme dans la nature, et l'on éprouve le désir de reprendre une sainte activité.

PSAUME XXX.

Cantique de David sur l'hymne de la dédicace de la maison. (v. 1.)

Les interprètes ne s'accordent pas sur l'occasion où ce psaume fut écrit. S'agit-il dans ce titre du palais de David, ou de l'emplacement du temple futur ? A mon avis, ni de l'un ni de l'autre. Ici, comme ailleurs, j'incline à voir l'indication d'un rythme; dès lors je ne suis pas étonné que rien dans le psaume ne rappelle cette première ligne qui n'est plus qu'un titre suivi de l'indication d'un air de cantique.

Je t'exalte, Eternel, car tu m'as délivré,
refusant à mes ennemis la joie de ma perte. (v. 2.)

Est-il bien vrai qu'un homme puisse se réjouir de la perte de son frère ? Si ce frère est un rival qui vise à sa ruine, on

comprend qu'un adversaire puisse, dans le simple intérêt de sa conservation, souhaiter de voir disparaître celui qui menace ses jours ou sa fortune. Mais, hélas ! ce cas extrême n'est pas le seul où une joie maligne se glisse dans notre cœur ; il suffit, par fois, d'une antipathie instinctive, d'une lutte d'opinion, de vanité, pour qu'à la nouvelle d'une catastrophe tombant sur notre contradicteur, une satisfaction secrète vienne réjouir notre amour-propre blessé ! On n'ose pas sonder trop avant dans ces abîmes ténébreux de notre être ! On ne peut que gémir en songeant que la nature humaine soit à ce point déchue... Je me trompe : on peut encore prier.

Eternel, mon Dieu !
j'ai crié à toi, et tu m'as guéri. (v. 3.)

Peut-on demander à Dieu la guérison d'une maladie ? Oui, car l'Ancien Testament nous présente bien des prières de cette nature exaucées, et le Nouveau nous fait un devoir d'une telle requête. Mais, remarquons que, pour un passage qui autorise la prière en faveur du corps, il en est des centaines qui la

recommandent en faveur de l'âme. Dans l'Évangile, les biens éternels ne sont pas simplement mis au-dessus des passagers; mais ils les dominent de toute la hauteur qui sépare le fini, de l'infini. Telles ne sont pas les religions d'invention humaine. Là, tout est calculé en vue du temps; tout y est au niveau de la terre; tout laisse entrevoir l'intention de régenter la société.

Et cependant, combien de prières, de vœux, d'offrandes pour obtenir du ciel la santé! L'impie lui-même la demande au Dieu auquel il ne croit pas!

Ne nous étonnons donc pas si de telles supplications ne sont pas toujours entendues, car elles ne sont pas faites selon cette règle de l'Évangile: « Avant toute chose, cherchez le royaume des cieux. »

Mais enfin le Dieu qui veut guérir inspire aussi la demande de la guérison, et comme alors la réponse favorable est prochaine, la foi se fortifie et la santé de l'âme y gagne aussi bien que la santé du corps; tant il est vrai que « tout concourt au bien de ceux qui aiment Dieu. »

Eternel, tu as retiré mon âme du sépulcre, ¹
 et m'a rendu la vie, entre ceux qui descendent au tombeau.
 (v. 4.)

Vous êtes-vous jamais cru sur le bord de la tombe, et avez-vous senti les forces vous revenir à l'heure où vous aviez cessé d'espérer ? Ah ! combien dans ce retour à la vie la reconnaissance est vive ! comme on aime le Dieu qui vient de vous ressusciter ! comme on est bien disposé à se mettre à son service ! quels beaux projets on forme pour l'avenir ! Il nous faudrait passer la vie en convalescence pour être toujours désireux de faire quelque bien. Mais, hélas ! Dieu couronne ses dons par le retour complet de la santé, et aussitôt nous l'oublions !

Chantez l'Eternel, vous ses bien-aimés,
 et louez son saint nom !
 Car il est un instant pour son courroux,
 mais toute la vie pour son amour :
 le soir, la tristesse est nôtre hôte.
 et au matin, c'est l'allégresse (v. 5 et 6.)

Il est convenu d'appeler cette terre une vallée de larmes, une vie de souffrances et

¹ Expression d'Osterwald.

de misères. Mais ne serait-ce pas là de ces expressions exagérées que lance la mauvaise humeur, qu'accueille l'ingratitude, mais que contredit l'expérience ? Si nous retranchons des maux terrestres la part que nous attirons directement nos passions, en restera-t-il donc une telle abondance que les bienfaits de Dieu même ici-bas ne puissent les rendre supportables ? Nos jours de santé ne sont-ils pas infiniment plus nombreux que nos heures de douleur ? nos joies de famille plus durables que nos luttes au dehors ? nos espérances ne dépassent-elles pas de beaucoup nos craintes ? et dans le passé même nos craintes n'ont-elles pas souvent été injustes envers la Providence ? Oui, pour être dans le vrai nous devrions dire avec David : « Il est un instant pour son courroux, mais toute la vie est pour son amour. » Et que serait-ce si nous savions toujours découvrir l'intention paternelle qui dirige la main divine et voir une bénédiction éternelle dans une épreuve passagère ? Comme le Seigneur est prompt à détourner l'orage dès qu'en ont jailli la prière et l'humiliation ! Comme il est habile parfois à tourner en bien ce qui nous semblait devoir

inévitablement finir en mal ! L'ouragan, disons-nous, nous apporte la foudre ou la tempête ; mais non, l'ouragan passait sur nos têtes et ne laissait devant nous qu'un soleil radieux au sein d'une atmosphère purifiée. Un instant de tristesse est suivi d'une longue saison d'allégresse ou de paix.

Et moi, je disais dans ma sécurité :
A jamais je suis inébranlable !
Eternel, en ta grâce tu avais affermi ma montagne ;
mais tu cachas ta face, et je fus éperdu. (v. 7 et 8.)

Voilà bien l'illusion d'un moment de triomphe sur le mal. Il est telle disposition d'âme où l'on se sent si heureux, où l'on se croit si fortement enraciné dans le bien, qu'il semble impossible de n'y pas toujours rester. On s'étonne de n'y être pas entré plus tôt ; on plaint les autres de n'y pas être, et on en sort avec une étonnante promptitude ! L'Eternel retire sa force et l'on se trouve subitement dans la langueur tout aussi impuissant pour s'y soustraire que naguère on se croyait incapable d'y tomber. Ces alternatives sont bien propres à nous faire reconnaître que la force nous vient d'en-haut et

qu'abandonnés à nous-mêmes, nous nous trouverions privés de vie spirituelle, soupirant, pleurant sans jamais nous relever. De telles expériences devaient nous apprendre à nous défier de nous-mêmes. Debout, prenons garde de tomber ! c'est quand nous nous sentirons faibles que nous souhaiterons devenir forts. La conscience habituelle de notre misère morale sera la meilleure garantie de nos triomphes à l'avenir, car dès lors nous irons chercher le secours en Dieu.

Eternel, je criai à toi,
 et je fis au Seigneur ma supplication :
 « Qu'as-tu à faire de mon sang et de mon trépas ?
 La poudre peut-elle te louer, et dire ta fidélité ?
 Ecoute, Eternel, et prends pitié de moi !
 Eternel, sois-moi secourable ! » (v. 9 à 11.)

Oui, tel est le désir du chrétien malade de se rétablir pour s'employer à l'œuvre de son Dieu, par lui négligée dans le passé et qui lui sera, pense-t-il, si douce à l'avenir. Comme David, il dirait volontiers au Seigneur : Prends pitié de moi, rends-moi la vie, car ma poudre pourrait-elle te louer ? Pourquoi donc, bien portants, ne faisons-nous pas ce que nous avons projeté souffrants ?

• Et tu changeas mon deuil en allégresse,
tu délias mon cilice,
et me donnas la joie pour ceinture,
afin que mon cœur te loue,
et ne reste point muet.
Eternel, mon Dieu, je veux te louer à jamais! (v. 12 et 13.)

Voilà ce retour à la santé prompt, rapide, inattendu. Oh! quelle joie, quelle reconnaissance, quelle fraîcheur dans nos sentiments! c'est une résurrection et du corps et de l'âme. Nous regretterions presque de n'avoir pas fait cette expérience. Ah! Seigneur, soutiens cette ferveur, conserve - nous ce souvenir en nous rendant la vie; maintiens devant nos yeux la chance d'une prochaine mort, afin que nous travaillions à ton œuvre pendant qu'il est encore jour.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
INTRODUCTION	5
PSAUME PREMIER.	41
PSAUME II.	22
PSAUME III.	33
PSAUME IV.	42
PSAUME V	49
PSAUME VI.	56
PSAUME VII.	64
PSAUME VIII	74
PSAUME IX.	82
PSAUME X	94
PSAUME XI	103
PSAUME XII.	107
PSAUME XIII	112
PSAUME XIV	117
PSAUME XV	123
PSAUME XVI	129
PSAUME XVII :	139
PSAUME XVIII	150

	Pages.
PSAUME XIX	169
PSAUME XX	185
PSAUME XXI	191
PSAUME XXII	199
PSAUME XXIII	213
PSAUME XXIV	227
PSAUME XXV	235
PSAUME XXVI	246
PSAUME XXVII	251
PSAUME XXVIII	259
PSAUME XXIX	265
PSAUME XXX	270

A LA MÊME LIBRAIRIE :

LE NOUVEAU TESTAMENT

DE N. S. JÉSUS-CHRIST

OU LES LIVRES SACRÉS DE LA NOUVELLE ALLIANCE

Version nouvelle par E. ARNAUD

In-18. — 3 fr.

**JOB, LES PSAUMES, LES PROVERBES
& L'ECCLÉSIASTE**

Traduit de l'hébreu par L. VIVIEN

In-32. — 2 fr.

L'ÉVANGILE EXPLIQUÉ AUX PETITS

Par Napoléon ROUSSEL

2 vol. in-12 avec 18 gravures. — 4 fr.

SERMONS

Par C. BASTIE

In-12—3 fr. 50.

Amiens. — Imp. de T. Jeunet, impasse des Cordeliers, 3.